

IDAD AUTÓNOMA DE N
CIÓN GENERAL DE BIBLIOT

L'ÉRE
DE
M. XIV

TON

1776

BX1357
A4
1776
V.1
C.1

135949

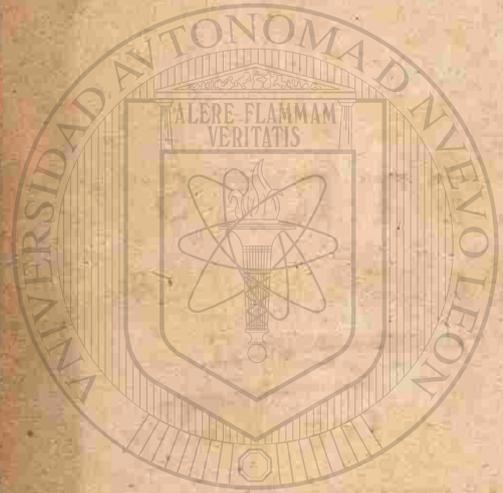
2



1080046231



6#A 6#83



LETTRES
INTÉRESSANTES
DU PAPE
CLEMENT XIV,
(Ganganelli);

TRADUITES de l'Italien
& du Latin.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

38238



J. H. Bull. Sculp.

Quercido.

Permanſura tibi qua ſacrat marmora Virtus,
 Tempus edax, Clemens, ſternere ſaſce nequit.

Ch. P. Paré.

LETTRES
 INTÉRESSANTES
 DU PAPE
 CLÉMENT XIV,
 (GANGANELLI).

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez LOTTIN le jeune, rue S. Jacques.

A LYON, chez BRUTSET-PONTIUS, Libraire.

A ROUEN, chez BÉNITIÉ, Libraire.

M. D C C. LXXVI.

Avec Approbation. & Privilège du Roi.

BX1357

A 9

1776

U. 1

Explication de l'Estampe.

L'ESTAMPE représente le Temps étonné de voir sa faux se rompre sur la base d'une Pyramide érigée en l'honneur de CLÉMENT XIV, & qu'il s'efforce inutilement de détruire, comme les monumens qu'on apperçoit sur le point de s'écrouler.

Elle est accompagnée d'un Laurier, symbole de la gloire que ce grand Pape s'est acquise dans le cours de son Pontificat; & ornée des Attributs qui caractérisent la Science & l'immortalité.

FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE LEON

135949

135949

iiij

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

IL me semble à la lecture de ces Lettres, voir Ganganelli sortir du tombeau, présenter lui-même son propre portrait au siècle, à la postérité; l'entendre dire aux hommes qui se mêlent de le juger: Me voilà tel que j'étois avec mes compatriotes & avec les étrangers, avec mes confreres & avec les séculiers, sous la Pourpre romaine comme sous l'Habit de S. François,

a 2

iv DISCOURS
sur le Trône le plus éminent
de l'Univers, comme dans
l'obscurité du Cloître. Qui
pourra m'accuser de prévari-
cation? Lisez & prononcez.
Voilà quelles furent mes liai-
sons les plus intimes, mes
pensées les plus secrettes,
mes opinions les plus chéries,
mes affections les plus sensi-
bles; enfin me voilà tout moi-
même. Lisez encore une fois,
& prononcez: s'il y a de l'in-
justice dans mon cœur, ma
plume fut toujours son inter-
prete.

*Ne jugeons les hommes que
sur leurs faits & sur leurs let-*

PRÉLIMINAIRE. v
tres, disoit le Cardinal Ben-
tivoglio; car ce n'est souvent
que l'adulation ou la malignité
qui les peint à nos yeux.
D'après cette regle, Clément
XIV est un des plus grands
Pontifes.

Placé sur la Chaire de
S. Pierre, il s'est montré au
dehors par les actions les plus
magnanimes; & il a déve-
loppé son intérieur dans des
Lettres, qui proclament de
la maniere la plus honorable
sa religion, son ame, son
cœur, son génie.

Lorsque je fis paroître sa
Vie, je pouvois craindre que

le Public ne me soupçonât d'être plutôt Panégyriste qu'Historien; mais à présent que c'est lui-même qui parle, il fera facile d'en juger.

Quand les hommes donnent des ouvrages au Public, ils peuvent embellir leur esprit, y mettre une afféterie qui naît de la vanité, monter enfin leurs sentimens & leurs pensées, jusqu'au degré où ils ont intérêt de les élever. Mais lorsqu'ils prennent une plume à la hâte, pour exprimer leur amitié, ou pour dire leur avis, & qu'ils ne présument même pas que cela

PRÉLIMINAIRE. vij
 fera divulgué, c'est assurément sans apprêt & sans affectation; & le cœur, selon l'expression de l'élégant Zannotti, est alors en déshabillé: *Allora il cuore è intieramente snudato.* Aussi fut-on curieux dans tous les temps, de lire les Lettres des grands hommes. On les y voit peints par eux-mêmes d'une manière qui n'est point équivoque, & qui fixe irrévocablement le jugement du Public. Je prononce hardiment, d'après les Lettres de S. Jérôme, qu'il éleva dans son cœur un temple à l'amitié; & je juge, d'a-

près celles de Ganganelli ,
que son ame fut un sanctuaire
consacré à la raison & à la
vérité.

M. de Voltaire , qui ne
loue pas volontiers les Pa-
pes , suppose très-ingénieu-
sement « que ces deux aima-
» bles compagnes (la Raison
» & la Vérité) se proposerent
» de visiter Rome sous un
» Pontificat aussi célèbre que
» celui de Clément ; qu'en
» y arrivant , elles s'adressè-
» rent d'abord au bon Frere
» François , qui leur offrit un
» repas extrêmement frugal ,
» en s'excusant toutefois , de

» ce qu'il n'en servoit pas un
» meilleur à son maître ;
» qu'enfin il les introduisit
» chez le Souverain Pontife ,
» qui lisoit les Pensées de
» Marc - Aurele , & qui les
» reçut avec les plus grandes
» démonstrations de joie &
» d'amitié , comme ayant
» toujours été leur disci-
» ple & leur plus zélé par-
» tisan ».

Si l'on joint à cet éloge
tous ceux que les Grecs
Schismatiques & les Protec-
tans même donnent à Gan-
ganelli , on le croit encore
supérieur à la réputation qu'il

* DISCOURS
s'est acquise. Mais plus on
lira ses Lettres, & plus on
se convaincra qu'il n'aima
réellement que la justice &
la vérité. Etranger à tous les
préjugés, il ne tient à son
pays, à son Ordre, à son rang
même, que par les liens de
la sagesse & de la modération.
Par-tout où il trouve le bien
il le loue; par-tout où il voit
des abus il les condamne:
toujours équitable & toujours
égal à lui-même. S'il parle
de sa personne, ce n'est que
pour s'humilier: s'il s'éloigne
des hommes, ce n'est que
pour les servir: s'il se

PRÉLIMINAIRE. xj
communique, ce n'est que
pour rejoindre sa solitude
avec plus d'ardeur. Il connut
mieux qu'aucun autre, que
la tranquillité de la vie con-
siste à savoir supporter les
hommes, & à savoir s'en pri-
ver, selon cette belle maxime
de Marc-Aurele: *homines suf-
tineas, hominibus abstineas.*

On le voit s'identifier avec
ceux qui souffrent, jusqu'à
ce qu'il les ait soulagés; &
soit qu'il écrive, soit qu'il
parle, soit qu'il agisse; c'est
toujours la modération qui
conduit sa plume, la sa-
gesse qui délie sa langue, la

charité qui dirige ses pas.

Son esprit, comme l'éloquence, tantôt simple, tantôt tempéré, tantôt sublime, se diversifie d'une manière admirable, selon les lieux, selon les temps; se modifie selon les caracteres; & sa science, semblable à sa piété, n'éclate jamais que sous les dehors de la modestie.

Ennemi déclaré des petites dévotions, il ne voit la Religion qu'en grand; convaincu que tout ce qui tient à Dieu ne peut être que sublime. Ami de la vraie philosophie, il n'ambitionne que

ce que redoutent les ambitieux, le bonheur de n'avoir que soi-même à gouverner; persuadé que le plus beau titre de l'homme, est celui d'être homme.

On trouve dans ses Lettres, qu'il écrivit comme Religieux, comme Cardinal, comme Souverain Pontife, le même désintéressement, la même cordialité, la même modestie. La gravité y contraste avec la gaieté, la science avec la simplicité, la douceur avec la fermeté, l'amour de la solitude avec les devoirs de la société; de sorte qu'elles

font tout-à-la-fois récréatives & philosophiques, simples & théologiques; mais surtout instructives pour toutes les conditions de la vie & dans toutes les circonstances. L'homme du cloître, l'homme du monde, l'homme de cour, les meres de famille, les religieuses, les jeunes gens, les vieillards, y puiseront des principes lumineux, des conseils utiles; & il n'y a point de pere éclairé, lorsqu'il les aura lues, qui ne mette en pratique les préceptes qu'on y trouve sur l'éducation.

Ce n'est point l'esprit du

siècle qui les a dictées, cet esprit qui s'évapore, & qui ne laisse au Lecteur que des phrases cadencées, & des mots recherchés; mais c'est un esprit analogue à tous les temps, qui eût mérité l'admiration des âges passés, qui méritera celle des âges à venir; par la raison que tout ce qui est essentiellement solide & vrai, ne dépend ni de la mode, ni du préjugé.

Si malgré la haute idée que ces différentes Epîtres doivent nous donner de la belle ame de Ganganelli, il fut l'objet des Libelles & des

xvj DISCOURS
Satyres pendant sa vie, &
même après sa mort; c'est
que selon les sages observa-
tions de M. Turgot, dans
son admirable Lettre à une
personne indignement ca-
lomniée; Lettre qui suffiroit
seule pour immortaliser ce
sage Ministre, sans ses rares
qualités, qui lui assurent la
place la plus distinguée dans
notre Histoire: «il faut s'atten-
» dre à avoir un nombre de
» cruels ennemis, & compter
» qu'ils se serviront d'armes
» les plus propres à accréditer
» le mensonge & la calomnie,
» quand on est en place &
» qu'on

PRÉLIMINAIRE. xvij
» qu'on veut déraciner des
» abus ». Aussi, pour marquer
le cas qu'il fait des Libelles,
ne veut-il même pas que la
personne outragée se mette
en devoir de se justifier. Le
siècle s'applaudit d'avoir un
pareil exemple à produire de
la part d'un Ministre.

Quant à la vérité de ces
Lettres, outre qu'elles portent
toutes la même empreinte
que celles qui sont écrites à
Madame Louise de France,
& dont on ne contestera sû-
rement point l'authenticité;
outre qu'elles sont presque
toutes adressées à des person-
b

xviii DISCOURS
nes connues; je les tiens en
partie d'un digne Ecclésiast-
tique qui en a fait recueil-
lir autant qu'il a pu; de
quelques amis du feu Pape;
d'un personnage illustre qui
tient en Italie un rang très-
distingué; enfin d'un Arche-
vêque, respectable à tous
égards.

La Collection seroit plus
volumineuse, si j'avois voulu
y insérer des Lettres, qui se
réduisent à de simples com-
plimens, & si des considé-
rations humaines n'avoient
arrêté ceux qui pouvoient
l'augmenter. Et voilà pour-

PRÉLIMINAIRE. xix
quoi on trouve dans ce Re-
cueil quelques noms unique-
ment désignés par des *étoiles*.
Quoi qu'il en soit, le nombre
de ces Lettres est assez confi-
dérable pour faire connoître
Clément XIV, pour donner
une juste idée de l'universalité
de ses connoissances, de la su-
périorité de ses vues, de la
délicatesse de son goût, de
sa noble éloquence, & pour
fermer à jamais la bouche à
la prévention & à la ca-
lornie.

Il y a quelques-unes de ces
Lettres qui me furent com-
muniées à Florence, dès

l'an 1758, par le Prélat Cerati & par l'Abbé Lami, déjà justement admirateurs du Pere Ganganelli. Je les trouvais si judicieuses & si belles, que je les copiai sur les originaux, & que j'avoue même en avoir fait usage dans quelques-unes de mes productions littéraires.

On ne trouvera pas toujours l'ordre des dates dans le cours de cet Ouvrage : j'ai cru devoir distribuer ces Lettres, de maniere à les varier, afin que le Lecteur passât d'un objet moral à un objet récréatif. Un Livre

PRÉLIMINAIRE. xxj
pour être agréable, doit être comme un parterre : il y faut de la diversité.

Je comptois placer l'Italien & le Latin à côté du François ; mais on m'a fait judicieusement observer que cela mettroit l'Ouvrage à un trop haut prix, en empêcheroit conséquemment le débit ; & qu'en France, la Langue Italienne étant absolument étrangere au plus grand nombre, ce seroit multiplier les frais sans nécessité.

La Traduction est d'autant plus fidelle, qu'on a regardé comme une chose sacrée les

xxij DISCOURS
productions d'un Pontife tel
que Clément XIV, dont le
nom sera toujours vivant, &
qui n'a besoin que de lui-
même pour mériter toute
notre admiration & tous nos
regrets. On a même poussé
l'exactitude, jusqu'à laisser
des omissions de dates & des
phrases coupées, telles qu'el-
les se trouvoient dans l'ori-
ginal.

JE dois avertir ici le Pu-
blic, à raison d'un brigand-
age typographique, qui
expose tous les jours les Au-
teurs & les Libraires aux

PRÉLIMINAIRE. xxiii
Contrefaçons, & qui l'ex-
pose lui-même à acheter des
Ouvrages informes & mal
imprimés; qu'il n'y a de vé-
ritable édition de ces Lettres,
que celle du sieur *Lottin* le
jeune, & à laquelle il a ap-
posé sa signature. Cet abus
est d'autant plus injuste & plus
hardi, qu'il anéantit le droit
de propriété, & qu'il viole
ouvertement les privilèges ac-
cordés par Sa Majesté, qui
veut bien confirmer de son
Sceau respectable ses fideles
Sujets, dans la pleine jouis-
sance de leurs possessions, &
qui condamne les Contre-ve-

xxiv DISCOURS, &c.
nans à de très-fortes amendes.

Cette précaution m'a paru d'autant plus nécessaire, qu'on pourroit joindre à cet Ouvrage des Lettres apocryphes, indignes de Clément XIV, & qui ne pourroient que déshonorer sa mémoire.

Nota. Les Ecclésiastiques qu'on nomme Prélats en Italie, ne sont point Evêques, & on y distingue le *Monseigneur* du *Monsignor*, comme étant le plus qualifié.

LETTRES



LETTRES
INTÉRESSANTES
DU PAPE
CLÉMENT XIV.

LETTRE PREMIERE.

A M. DE CABANE, Chevalier
de Malte.

MONSIEUR,

La solitude que vous vous êtes faite au fond de votre cœur, vous dispense d'en chercher une autre. Les Cloîtres ne sont estimables qu'autant qu'on y a l'esprit recueilli : ce ne sont pas les murs

Partie I. A

xxiv DISCOURS, &c.
nans à de très-fortes amendes.

Cette précaution m'a paru d'autant plus nécessaire, qu'on pourroit joindre à cet Ouvrage des Lettres apocryphes, indignes de Clément XIV, & qui ne pourroient que déshonorer sa mémoire.

Nota. Les Ecclésiastiques qu'on nomme Prélats en Italie, ne sont point Evêques, & on y distingue le *Monseigneur* du *Monsignor*, comme étant le plus qualifié.

LETTRES



LETTRES
INTÉRESSANTES
DU PAPE
CLÉMENT XIV.

LETTRE PREMIERE.

A M. DE CABANE, Chevalier
de Malte.

MONSIEUR,

La solitude que vous vous êtes faite au fond de votre cœur, vous dispense d'en chercher une autre. Les Cloîtres ne sont estimables qu'autant qu'on y a l'esprit recueilli : ce ne sont pas les murs

Partie I. A

d'un Monastere qui en font le mérite.

La maison de la Trappe, que nous avons en Italie, & où vous voulez vous retirer, n'est pas moins réguliere que celle qu'on voit en France; mais pourquoi quitter le monde lorsqu'on l'édifie? Il fera toujours pervers, si tous les gens de bien l'abandonnent.

D'ailleurs, l'Ordre de Malte, dans lequel vous vivez, n'est-il pas un état religieux & capable de vous sanctifier, si vous en remplissez les devoirs?

Je n'aime pas qu'on se surcharge d'obligations; l'Evangile est la véritable regle du Chrétien; & il faut une vocation bien éprouvée pour s'enterrer dans la solitude.

C'est une voie extraordinaire

que celle qui nous tire de la vie commune; & quand on embrasse la vie cénobitique, on doit craindre que ce ne soit une illusion. J'honore parfaitement les solitaires qui suivent l'Institut de la Chartreuse & de la Trappe; mais il n'en faut qu'en petite quantité. Outre qu'il est difficile de trouver un grand nombre de Religieux fervens, on doit appréhender d'appauvrir l'Etat, en se rendant inutile à la société. Nous ne naissons pas Moines, & nous naissons Citoyens. Le monde a besoin de sujets qui concourent à son harmonie, & qui fassent fleurir les Empires par leurs talens, par leurs travaux, & par leurs mœurs.

Ces Solitudes profondes, où l'on ne donne extérieurement au-

4 LETTRES DU PAPE

cun signe de vie, font exactement des tombeaux.

Saint Antoine, qui vécut si long-temps dans les déserts, n'avoit pas fait vœu d'y toujours demeurer. Il quitta sa retraite, & vint au milieu d'Alexandrie pour combattre l'Arianisme & pour dissiper les Ariens; parce qu'il étoit convaincu qu'on doit servir la Religion & l'Etat par des actions, encore plus que par des prieres. Aussi quand il eut rempli sa mission, retourna-t-il dans son hermitage, fâché d'y reporter le peu de sang que la vieillesse laissoit dans ses veines, & de n'avoir pas souffert le martyre.

Quand vous serez à la Trappe, vous prierez Dieu jour & nuit, il est vrai; mais ne pouvez-vous

CLÉMENT XIV. 5

pas élever continuellement votre cœur vers lui, quoiqu'au milieu du monde? Ce ne sont pas les prieres vocales qui font le mérite de l'oraison. Le souverain Législateur nous avertit lui-même que la multiplicité des mots, ne nous obtient pas des secours du Ciel.

Plusieurs Ecrivains respectables ne font pas difficulté de dire que le relâchement des Monasteres est venu en partie de ce qu'on a trop multiplié les Offices. Ils pensoient, avec raison, que l'attention ne peut suffire à de trop longues prieres, & que le travail des mains est plus avantageux, qu'une continuelle psalmodie.

Le monde n'auroit pas tant crié contre les Moines, s'il les

eût vu appliqués à des travaux utiles. On bénit encore la mémoire de ceux qui défrichèrent les campagnes, & qui enrichirent les Villes de savantes productions, tant sur les faits historiques, que sur la date des événemens.

Les Bénédictins de la savante Congrégation de S. Maur en France, que nous appellons vulgairement *Maurini*, se sont fait un honneur qui durera long-temps, en mettant au jour une multitude d'ouvrages, aussi curieux qu'utiles. Le célèbre P. Montfaucon, qui n'est pas un de leurs moindres ornemens, remplit Rome & toute l'Italie de son érudition, lorsqu'il se livra tout entier à la connoissance de l'Antiquité.

Saint Bernard, le réformateur

de tant de Monasteres qui suivent sa Regle, se rendit très-utile à la Religion & à sa Patrie, non lorsqu'il prêcha les Croisades, qu'on ne peut justifier qu'à raison de l'intention, mais quand il donna des avis solides aux Papes & aux Rois, & qu'il composa des ouvrages immortels. Il ne feroit pas devenu Pere de l'Eglise, s'il n'eût fait que prier.

Le P. Mabillon, dans son fameux Traité des Etudes Monastiques, me paroît avoir amplement triomphé de l'Abbé de Rancé, qui prétend que des Moines ne doivent s'appliquer qu'à la contemplation & à la psalmodie. La destination de l'homme est de travailler : *il n'y a qu'un pas de la vie spéculative à la vie paresseuse*, dit

8 LETTRES DU PAPE

le Cardinal Paléotti, & rien de plus facile à franchir.

Vous ferez plus de bien en soulageant les pauvres, en les consolant par vos discours, qu'en vous ensevelissant dans un désert. Jean-Baptiste lui-même, qui fut le plus grand parmi les hommes, en sortit pour annoncer le Royaume de Dieu, & pour baptiser sur les bords du Jourdain.

N'allez pas vous imaginer, mon cher Monsieur, qu'en parlant de la vie utile, je veuille faire l'apologie des Religieux Mendians, au préjudice des Solitaires. Chaque Ordre a ses usages; & c'est le cas de dire ici, que celui qui ne mange point de chair, ne méprise point celui qui en mange. Mais j'estime; je vous l'avoue, d'autant plus

CLÉMENT XIV. 9

l'état des Freres Mineurs, qu'on y joint la vie active de Marthe à la vie comtemplative de Marie; & je crois, quoi qu'en disent certains Spiritualistes, que ce genre de vie est beaucoup plus méritoire.

Saint Benoît sentit qu'on devoit être utile à sa Patrie, & il faisoit élever en conséquence des pépinières de Gentilshommes au Mont-Cassin. Il savoit les regles qu'inspire l'amour du prochain: *Sapeva le regole che inspira l'amor del prossimo.*

Si cependant, malgré mes raisons, vous sentez toujours une inspiration secrète qui vous appelle à la vie cénobitique, vous ferez là-dessus ce qu'il vous plaira; car je craindrois de m'opposer à la volonté de Dieu, qui conduit ses

serviteurs comme il lui plaît, & souvent par des voies singulieres.

Je voudrois pouvoir être avec vous à Tivoli, & y méditer à la vue de cette fameuse cascade, qui se partageant en mille torrens divers, & tombant avec la plus grande impétuosité, retrace d'une maniere tout-à-fait énergique, le monde & ses agitations: *Il mondo fisico è il ritratto del mondo morale.*

Je vous souhaite les bonnes fêtes, & suis plus que toute l'éloquence cicéronienne ne pourroit l'exprimer, Monsieur, Votre très-humble, &c.

Fr. L. GANGANELLI, au Couvent des SS. Apôtres, ce 29

Octobre 1747.

Mes très-humbles civilités au très-digne Evêque.

 LETTRE II.

A M. l'Abbé FERGHEN.

VOUS ne pouvez mieux faire, Monsieur l'Abbé, pour vous distraire de vos peines & de vos embarras, que de visiter l'Italie. Chaque homme instruit doit un hommage à ce pays si vanté & si digne de l'être. Je vous y verrai avec une satisfaction inexprimable.

D'abord vous découvrirez les boulevards que la Nature lui a donné dans les Apennins, & les Alpes qui nous séparent des François, & qui nous ont mérité de leur part le nom d'*Ultramontains*.

Ce sont des monts majestueux faits pour servir de cadre au magnifique tableau qu'ils entourent.

serviteurs comme il lui plaît, & souvent par des voies singulieres.

Je voudrois pouvoir être avec vous à Tivoli, & y méditer à la vue de cette fameuse cascade, qui se partageant en mille torrens divers, & tombant avec la plus grande impétuosité, retrace d'une maniere tout-à-fait énergique, le monde & ses agitations : *Il mondo fisico è il ritratto del mondo morale.*

Je vous souhaite les bonnes fêtes, & suis plus que toute l'éloquence cicéronienne ne pourroit l'exprimer, Monsieur, Votre très-humble, &c.

Fr. L. GANGANELLI, au Couvent des SS. Apôtres, ce 29

Octobre 1747.

Mes très-humbles civilités au très-digne Evêque.

 LETTRE II.

A M. l'Abbé FERGHEN.

VOUS ne pouvez mieux faire, Monsieur l'Abbé, pour vous distraire de vos peines & de vos embarras, que de visiter l'Italie. Chaque homme instruit doit un hommage à ce pays si vanté & si digne de l'être. Je vous y verrai avec une satisfaction inexprimable.

D'abord vous découvrirez les boulevards que la Nature lui a donné dans les Apennins, & les Alpes qui nous séparent des François, & qui nous ont mérité de leur part le nom d'*Ultramontains*.

Ce sont des monts majestueux faits pour servir de cadre au magnifique tableau qu'ils entourent.

Des torrens, des rivières, des fleuves, sans compter les mers, font d'autres perspectives qui offrent aux Voyageurs & aux Peintres les points de vue les plus curieux & les plus intéressans. Rien de plus admirable que le sol le plus fertile, sous le plus beau climat, par-tout entre-coupé d'eaux vives, par-tout peuplé de Villages, par-tout orné de superbes Villes : & telle est l'Italie.

Si l'agriculture y étoit en honneur comme l'architecture, si le pays n'étoit pas partagé en divers Gouvernemens, tous d'une forme différente, & presque tous foibles & peu étendus, on n'y trouveroit pas la misère à côté de la magnificence, & l'industrie sans activité; mais malheureusement on s'y est

plus occupé de l'embellissement des Villes, que de la culture des Campagnes; & de toutes parts des terres incultes reprochent aux Habitans leur oisiveté.

Si vous entrez par Venise, vous verrez une Ville unique pour sa position; c'est exactement un vaste navire qui se repose tranquillement sur les eaux, où l'on n'aborde qu'avec des chaloupes.

Ce ne sera pas la seule chose qui vous surprendra par la singularité. Des Habitans masqués pendant quatre ou cinq mois de l'année, les loix d'un Gouvernement despote, qui laisse pour les divertissemens la plus grande liberté, les droits d'un Souverain qui n'a nulle autorité, les usages d'un peuple qui craint jusqu'à son ombre, &

14 LETTRES DU PAPE

qui jouit de la plus grande tranquillité, forment des disparates qui intéressent singulièrement un Voyageur. Il n'y a presque pas de Vénitien qui ne soit éloquent : on a fait des recueils des saillies des Gondoliers, & l'on y trouve le sel le plus piquant. *Il popolo non è sempre popolo.*

Ferrare vous montrera dans son enceinte, une belle & vaste solitude, presque autant silencieuse que le tombeau de l'Arioste, qui y repose.

Bologne vous offrira un autre tableau. Vous y trouverez les sciences familières au sexe même, se produisant avec dignité dans des écoles & dans des académies, où chaque jour on leur érige des trophées. Mille tableaux divers

CLÉMENT XIV. 15

satisferont votre ame & vos yeux, & la conversation des Habitans charmera votre esprit.

Vous traverserez ensuite dans l'espace de plus de cent lieues, une multitude de petites Villes, dont chacune a son Théâtre, son Casin (rendez-vous de la Noblesse) & quelque Savant, ou quelque Poëte, qui s'occupe selon son goût & selon ses loisirs.

Vous visiterez Lorette, pèlerinage fameux par le concours des étrangers, & par le trésor dont son temple est superbement enrichi.

Enfin vous appercevrez Rome, qu'on verroit mille ans avec un plaisir toujours nouveau. Cette Ville, assise sur sept collines, que les Anciens appelloient les sept

maîtresses du monde, semble de là dominer l'univers, & dire fièrement à tous les peuples, qu'elle en est la Reine & la Capitale.

Vous vous rappellerez tous ces anciens Romains, dont le souvenir ne s'effacera jamais, en jettant un coup d'œil sur ce Tibre fameux, dont ils ont si souvent parlé, & qui fut tant de fois grossi de leur sang & de celui de leurs ennemis.

Vous vous extasiez en voyant la Basilique de S. Pierre, que les connoisseurs appellent la merveille du monde, comme étant infiniment au dessus de Ste Sophie de Constantinople, de S. Paul de Londres, & du Temple même de Salomon.

C'est un vaisseau qui s'étend à mesure qu'on le parcourt, où tout

est colossal, & où tout paroît d'une taille ordinaire. Les peintures y sont ravissantes, les mausolées vivans; & l'on croit appercevoir cette nouvelle Jerusalem descendue du Ciel, dont parle S. Jean, & qui est magnifiquement ornée: *Ornatam viro suo.*

Vous trouverez dans l'ensemble & dans les détails du Vatican, érigé sur les ruines des faux oracles, des beautés en tout genre, qui lasseront vos yeux, en même temps qu'ils les charmeront. C'est là que Raphaël & Michel Ange ont déployé, tantôt d'une manière terrible, & tantôt d'une manière attendrissante, les chefs-d'œuvre de leur génie, en exprimant vivement toute l'énergie de leur ame; c'est là que la science & l'esprit de

tous les Ecrivains du monde sont en dépôt, dans une multitude d'ouvrages qui composent la bibliothèque la plus riche & la plus immense.

Des églises, des palais, des places publiques, des pyramides, des obélisques, des colonnes, des galeries, des façades, des théâtres, des fontaines, des jardins, des perspectives, tout vous dira que vous êtes à Rome, & tout vous y attachera comme à la Ville qui fut toujours de préférence universellement admirée. Vous n'y rencontrerez point cette élégance françoise, qui préfère ce qui est joli à ce qui est majestueux; mais vous en ferez dédommagé par des coups d'œil qui exciteront à tout instant votre admiration.

Enfin vous appercevrez un nouveau monde dans toutes les figures peintes & sculptées, tant par les anciens, que par les modernes, & vous croirez ce monde animé. L'Académie de Peinture, occupée par les François, vous fera voir des élèves destinés à devenir de grands maîtres, & qui honorent l'Italie, en venant y prendre des leçons.

Vous admirerez la grandeur & la simplicité du Chef de l'Eglise, le serviteur des serviteurs dans l'ordre de l'humilité, & le premier des hommes aux yeux de la foi. Les Cardinaux dont il est environné, vous représenteront les vingt-quatre Vieillards qui entourent le trône de l'Agneau; car vous les trouverez aussi modestes dans

leurs manieres, qu'édifians par leurs mœurs.

Le malheur est que ce magnifique optique se terminera par des groupes de mendians, que Rome, en répandant des charités mal entendues, entretient mal-à-propos; au lieu de les appliquer à d'utiles travaux; c'est ainsi que l'épine se montre avec la rose, & que le vice se trouve presque toujours à côté de la vertu: *Il vizio troppo sovente è compagno della virtù.*

Mais si vous voulez voir Rome dans sa splendeur, tâchez d'y être à la fête de S. Pierre. L'illumination de l'église commence par une lumière douce, qu'on prendroit volontiers pour la réverbération du soleil couchant. Elle fait saillir les plus beaux morceaux d'Architec-

ture, & ensuite elle finit par des flammes ondoyantes qui font un tableau mouvant, & qui durent jusqu'au point du jour.

Cela est accompagné d'un double feu d'artifice, dont l'éclat est si vif, qu'on croiroit que les étoiles se détachent du Ciel, & tombent avec fracas.

Jene vous parle pas de l'étrange métamorphose qui a placé quelques dans le Capitole des Religieux de S. François, & qui a fait sortir une Rome toute nouvelle, des ruines même de l'ancienne, afin d'apprendre à l'univers que le Christianisme est vraiment l'ouvrage de Dieu, & qu'il a subjugué les plus fameux Conquérens, pour s'établir dans le centre même de leurs possessions.

Si les nouveaux Romains ne vous paroissent pas belliqueux, c'est que leur gouvernement actuel ne leur inspire pas la valeur; car ils ont le germe de toutes les vertus, & ils sont aussi braves officiers que les autres, lorsqu'ils portent les armes sous les ordres de quelque Puissance étrangère. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont beaucoup d'esprit, une aptitude singulière pour les sciences, & qu'on croiroit qu'ils naissent Pantomimes, tant ils sont expressifs dans leurs gestes, dès leur enfance même.

Vous passerez ensuite à Naples par la fameuse Voie Appienne, que son ancienneté rend malheureusement aujourd'hui très-incommode, & vous arriverez à cette Parthe-

nope, où reposent les cendres de Virgile, sur lesquelles on voit croître un laurier, qui ne peut être mieux placé.

D'un côté le Mont-Vésuve, de l'autre les Champs Elisées vous offriront des points de vue uniques; & après vous en être rassasié, vous vous trouverez environné d'une multitude de Napolitains, vifs, spirituels, mais trop enclins au plaisir & à la paresse, pour être ce qu'ils pourroient être. Naples feroit une Ville enchantée, si l'on n'y rencontroit pas une foule de Plébéiens, qui ont l'air de malheureux & de brigands, sans être souvent ni l'un ni l'autre.

Les églises y sont richement décorées, mais d'une architecture de mauvais goût, qui ne répond nulle-

ment à celle de Rome. Vous aurez un plaisir singulier à parcourir les environs de cette Ville, délicieuse pour ses fruits, pour ses perspectives, pour sa situation; & vous pénétrerez dans ces souterrains fameux, où la Ville d'Ercolano fut jadis engloutie par une éruption du Mont-Vésuve. Si par hazard il étoit en fureur, vous verriez sortir de son sein des torrens de feu, qui se répandent majestueusement dans la campagne. Portici vous offrira une collection de ce qu'on a tiré des débris d'Ercolano, & les environs de Pouzzoles, chantés par le Prince des Poètes, vous inspireront le goût de la Poésie.

Il faut y aller un Enéide à la main, & confronter avec l'Antre
de

de la Sybille de Cumes, & avec l'Acheron, ce que Virgile en a dit.

Vous reviendrez par Caserte, le plus beau château royal qui soit en Europe, par ses décorations, par ses marbres, par son étendue, par ses aqueducs dignes de l'ancienne Rome, & vous ferez une visite au Mont-Cassin, où l'esprit de S. Benoît subsiste depuis près de douze siècles, sans interruption, malgré les richesses immenses de ce superbe Monastere.

Florence, d'où sortirent les beaux arts, & où leurs plus magnifiques chefs-d'œuvre font en dépôt, vous présentera d'autres objets; vous y admirerez une ville, qu'on ne devoit montrer que les *Dimanches*, selon la remarque

Partie I.

C

d'un Portugais, tant elle est gentille & joliment décorée. On y voit par-tout les traces de la splendeur & de l'élégance des Médecis, inscrits dans les annales du goût, comme les restaurateurs des beaux arts.

Livourne, port de mer, aussi peuplé qu'avantageux à la Toscane; Pise, toujours en possession d'avoir des écoles & des hommes érudits en tout genre; Siene, renommée pour la pureté de son air & de son langage, vous intéresseront tour-à-tour d'une façon singulière. Parme, placée au milieu des plus fertiles pâturages, vous montrera un théâtre qui contient quatorze mille personnes, & où chacun entend tout ce qui ne se dit qu'à demi-voix; & Plaisance

vous paroîtra digne du nom qu'elle porte, comme un séjour qui, par sa position & son aménité, plaît singulièrement aux Voyageurs.

Vous n'oublierez pas Modène, comme la patrie de l'illustre Muratori, & comme une Ville célèbre par le nom qu'elle a donné à ses Princes.

Vous trouverez à Milan, la seconde église d'Italie pour la grandeur & pour la beauté; plus de dix mille statues de marbre décorent son extérieur; & elle seroit un chef-d'œuvre si elle avoit un frontispice. La société des Habitans y est tout-à-fait agréable, depuis que les François en firent le siège: on y vit comme à Paris; & tout jusqu'à l'Hôpital, jusqu'au cimetière même de cette Ville, a

un air de splendeur. La Bibliothèque ambrosienne est intéressante pour les curieux, & le Rit ambrosien ne l'est pas moins pour un Ecclésiastique, sur-tout qui aime à connoître les usages de l'Eglise, ainsi que l'antiquité.

Les Isles Borromées vous inviteront à les aller voir, par le récit qu'on vous en fera. Placées au milieu du lac le plus délicieux, elles offrent aux regards ce qu'il y a de plus magnifique & de plus riant dans les jardins.

Gênes vous prouvera qu'elle est réellement superbe dans ses églises, & dans ses palais. On y remarque un port fameux par son commerce & par la fréquentation des étrangers; on y voit un Doge qui change à-peu-près comme les

Supérieurs de Communautés, & qui n'a guere plus d'autorité.

Enfin Turin, la résidence d'une Cour que les vertus habitent depuis long-temps, vous charmera par la régularité de ses édifices, par la beauté de ses places, par l'alignement de ses rues, par l'esprit de ses Habitans; & ainsi par là vous terminerez agréablement votre voyage.

Je viens de faire le tour de l'Italie très-rapidement, & à peu de frais, comme vous voyez, afin de vous inviter à y venir réellement; d'ailleurs avec un homme comme vous, il suffit d'esquisser les tableaux.

Je ne vous parle point de nos mœurs; elles n'y sont pas pires que chez les autres Peuples, quoi

qu'en dise la malignité ; elles varient seulement dans les nuances , selon la diversité des Gouvernemens ; car le Romain ne ressemble point au Génois , ni le Vénitien au Napolitain ; mais on peut dire de l'Italie comme du monde entier , qu'à quelque différence près , c'est ici comme là : *un poco di bene, un poco di male.*

Je ne vous préviens point sur l'aménité des Italiens , non plus que sur leur amour pour les sciences & pour les arts ; c'est une chose que vous connoîtrez bientôt lorsque vous les fréquenterez , & sur-tout vous plus que tout autre , avec qui l'on est charmé de converser , & à qui l'on se fera toujours un plaisir de dire qu'on est le très-humble & très-obéissant serviteur.

J'ai profité d'un moment de loisir pour vous donner une idée de ma Patrie ; ce n'est qu'une peinture grossière , au lieu que sous une autre main ce seroit une jolie mignature : le sujet en valoit la peine , mais mon pinceau n'est point assez délicat pour avoir pu l'exécuter.

A Rome, ce 12 Novembre 1747.



LETTRE III.

A une de ses Sœurs,

LA perte que nous avons faite de tant de parens & d'amis, ma très-chère Sœur, nous annonce que cette vie n'est réellement qu'une vie d'emprunt, & qu'il n'y a que Dieu qui possède essentiellement l'immortalité. Ce qui doit nous consoler, c'est que nous nous réunirons en lui, si nous nous attachons constamment à lui.

Les peines dont vous me parlez doivent vous être plus précieuses que des plaisirs, si vous avez de la foi. Le Calvaire est ici bas la place du Chrétien; & s'il monte sur le Thabor, ce n'est que pour un instant.

Ma santé se soutient toujours avec la même vigueur, parce que je ne la caresse ni ne la dorlote: quelquefois mon estomac voudroit être malade; mais je lui dis que je n'ai pas le temps, & il me laisse tranquille. L'étude absorbe toutes ces incommodités sourdes dont l'homme se plaint souvent; il arrive bien des fois qu'on n'est indisposé que par oisiveté: bien des femmes sont malades sans savoir où est leur mal, parce qu'elles n'ont rien à faire: on se laisse d'être trop bien, & cette satiété est accablante pour les gens du monde.

Je suis bien aise d'apprendre de bonnes nouvelles du petit Michel. C'est une plante qui, cultivée avec soin, donnera quelque jour d'excellens fruits. Tout dépend d'une

heureuse culture : on devient ordinairement tout, ou rien, selon l'éducation qu'on reçoit.

Vous vous lamentez de ce que nous ne nous voyons pas ; mais ce n'est ni notre figure ni nos paroles qui forment notre amitié. Pourvu que nos affections & nos pensées nous rapprochent, qu'il importe que nos personnes soient à des distances éloignées ! Quand on s'aime en Dieu, l'on se voit toujours, parce que Dieu se trouve par-tout : il doit être le centre de tous les sentimens, comme il est celui des esprits.

Je vous embrasse très-cordialement, & je sens tout le prix des Lettres que vous m'écrivez : elles me rappellent un pere que j'ai trop peu connu, & une mere dont la vie fut une leçon continuelle de

vertu. Je n'ai jamais manqué de me souvenir d'eux à l'Autel, non plus que de vous, ma très-chère sœur, dont je suis au-delà de toute expression, le très-humble & le très-affectionné, &c.



 LETTRE IV.

*A Monsignor BOUGAT, Camérier
secret de Sa Sainteté.*

MONSIGNOR,

Je ne manquerai point de me rendre à votre gracieuse invitation, comme chez quelqu'un qui réunit dans sa personne, l'esprit, la science & la gaieté. Si jamais la mélancolie vient à m'investir, je rechercherai vos aimables entretiens, dont Benoît XIV connoît tout le prix, & qui auroient fait sur Saül la même impression que la harpe de David. Vous avez le talent de narrer de la manière la plus rapide & avec le plus vif intérêt; des riens, par la tournure que vous

leur donnez, deviennent la matière d'une solide conversation.

Il y a du temps que nous ne nous sommes rencontrés à la Trinité du Mont : nos Peres Minimes François méritent qu'on leur fasse souvent des visites; on ne peut que leur être attaché, quand on aime les sciences & la société; & cet attachement ne fait qu'augmenter lorsqu'on vous trouve avec eux.

Quand vous viendrez me voir; je vous montrerai mes réflexions sur une cause qui vous intéressera. Il y en a de toute espece au Saint Office : les unes qui font rire; les autres qui font gémir; mais ne craignez point, je ne vous lirai pas ce qu'il y aura de plus triste. Le grand art de la société consiste

à servir les personnes selon leur goût.

La gaieté est le vrai Médecin des gens d'étude ; il faut dilater son esprit & son cœur , lorsqu'on s'est resserré dans un travail opiniâtre. L'épanouissement de l'ame est nécessaire comme celui des arbres , si l'on veut reverdir & fleurir ; mais il y a des personnes qui , semblables à des boutons de roses non éclos , n'offrent jamais à la vue que de l'écorce & des épines. Quand je les rencontre , je ne dis mot , & je passe vite dans la crainte d'en être piqué.

La gaieté nous empêche de vieillir ; on a toujours avec elle un air de fraîcheur , au lieu de cette pâleur & de ces rides que font naître les soucis.

Benoît XIV ne jouit d'une aussi bonne santé , que parce qu'il est toujours extrêmement gai ; il quitte sa plume pour dire quelques bons mots , & il la reprend sans jamais se fatiguer.

Vous avez très-bien fait d'enter la gaieté italienne sur la gaieté françoise : c'est le moyen de vivre cent ans. Je vous les souhaite , étant plus que je ne puis dire , Monseigneur , votre très-humble , &c.



LETTRE V.

Au Révérendissime Abbé du Mont-Cassin.

RÉVÉRENDISSIME,

Vous me faites trop d'honneur en voulant bien me consulter sur la date de vos deux manuscrits : je les crois du neuvieme siecle, par la comparaison que j'en fais avec l'écriture de ce temps-là ; on y cite d'ailleurs un de nos Auteurs qui vivoit alors, que peu de personnes connoissent, & dont il nous reste quelques fragmens sur le Sacrifice de la Messe.

Il est bien généreux de votre part de vouloir prendre sur ce sujet les petites lumieres d'un petit Franciscain, pendant que
vous

vous êtes le Chef d'un Ordre qui connoît parfaitement l'antiquité, & qui, dans toutes les parties du monde, en a donné les preuves les plus éclatantes & les plus honorables.

Nous ferions les plus ineptes sans les Bénédictins, disoit Innocent XI (*Odes Calchi*). Outre qu'il firent la gloire du S. Siege & des différentes Eglises pendant des siecles entiers, ils ont encore été les Peres & les Conservateurs de l'Histoire. C'est chez eux que les Monarques trouverent les titres les plus augustes & les plus intéressans, & que la science & la foi se conserverent sans interruption, comme le dépôt le plus précieux, pendant que le nuage le plus épais paroïssoit ombrer l'u-

Partie I. D

nivers. On ne les vit jamais, quoique riches & puissans, cabaler dans les Royaumes, ni se livrer à aucune intrigue préjudiciable aux Etats; ils leur furent au contraire d'un grand secours: aussi pouvons-nous dire, malgré tous les biens & tous les honneurs dont ils jouissent, que la reconnoissance publique ne les a pas encore payés.

Si je puis répondre à vos desirs, je me rendrai volontiers dans cette solitude célèbre, d'où il est sorti un monde entier de Saints & de Savans. Il semble qu'en foulant le sol qu'habitent les grands hommes, on participe à leur mérite.

Il seroit impossible de rien ajouter au profond respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, le 5 Mars 1748.

 LETTRE VI.

*A M. STUART, Gentilhomme
Ecoffois.*

JE vous ai suivi en esprit, mon très-cher Monsieur, & sur la Mer & sur la Tamise. Tant qu'il n'y aura que mon ame qui voyagera dans l'Angleterre, on ne m'insultera point; au lieu que si j'y allois en personne & en habit religieux, Dieu sçait comment la populace m'accommoderoit. Convenez que les Papes sont de bonnes gens; car s'ils vouloient user de représailles, ils exigeroient qu'on laissât entrer à Londres tout Prêtre & tout Religieux avec son habit, ou ils ne recevraient à Rome aucun Anglois. Et qu'est-ce qui seroit

bien attrapé ? Vous le premier, mon cher Monsieur, qui aimez à visiter l'Italie de temps en temps ; mais je le ferois encore plus que vous, je le proteste ; & vous pouvez m'en croire, car je suis sincèrement attaché à la Nation Angloise, qui a toujours chéri les sciences singulièrement, & avec laquelle on trouve beaucoup à profiter. Nous perdriens trop, si nous étions privés de la voir en détail : j'ai une passion décidée pour vos grands Poètes & pour vos grands Philosophes : on est sublime avec eux, & l'on voit le monde sous ses pieds. Je fais quelquefois des visites nocturnes à Newton : dans ce temps où toute la nature paroît endormie, je veille pour le lire & pour l'admi-

rer. Personne ne réunit comme lui la science & la simplicité. C'est le caractère du génie, qui ne connoît ni la bouffifure, ni l'ostentation.

Je compte que vous m'apporterez à votre retour le petit manuscrit de Berelay, cet illustre fou, qui s'imagina que le monde n'avoit rien de matériel, & que tous les corps n'existoient qu'idéalement. Quel spectacle pour la raison, si tous les Savans qui s'égarerent dans leurs opinions se trouvoient réunis, & que cette raison, après avoir gardé l'*incognito*, vint à les éclairer de ses rayons ! comme ils seroient surpris, & en même temps attérés ; eux qui avoient la vanité de se croire plus qu'inspirés ! Le monde fut de tout temps livré aux dis-

putes & aux erreurs; & l'on doit se trouver bien heureux au milieu de tant de nuages & de contradictions, d'avoir une lumière sûre pour prendre le droit chemin; je parle du flambeau de la Révélation, qui, malgré tous les efforts de l'incrédulité, ne s'éteindra jamais. Il en est de la Religion comme du Firmament, qui nous paroît quelquefois obscur, mais qui n'en est pas moins radieux. Les passions & les sens font des vapeurs qui s'élevent du sein de notre corruption, & qui dérobent à la vue les clartés célestes; & l'homme qui réfléchit, sans s'alarmer, ni s'étonner, attend le retour du beau temps. Ne devoit-on pas savoir que les brouillards, formés par les Celse, par les Por-

phyre, par les Spinoza, par les Collins, par les Bayle, se sont dissipés, & que ceux de la philosophie moderne auront la même destinée? Il a paru dans chaque siècle des hommes singuliers, qui tantôt avec les armes, & tantôt avec le fanatisme, ont semblé devoir anéantir le Christianisme; & ils ont passé comme ces tempêtes, qui ne servent qu'à faire paroître le Ciel plus serein.

C'est parce qu'on n'a point de principes, qu'on se laisse éblouir par des sophismes; on regarde des objections pitoyables, comme tout-à-fait insolubles, par la raison qu'on ne fait rien. Dans la Religion tout est lié, tout est combiné; & pour peu qu'on laisse échapper une vérité, on ne trouve

plus que des abymes & des ténèbres : l'homme , au lieu de conclure à la vue des merveilles dont il jouit , que Dieu peut sans doute lui donner des biens encore plus admirables après cette vie , juge que la Divinité toute puissante qu'elle est , ne peut aller plus loin , & que ce monde est nécessairement le *nec plus ultra* de sa sagesse & de son pouvoir.

Je voudrois voir un ouvrage qui prouvât d'une manière démonstrative , & il seroit facile à faire , pourvu qu'on eût de la physique & de la théologie , que l'univers , tel que nous le connoissons , est vraiment une énigme sans la Religion. Il n'y a qu'elle qui puisse nous rendre compte , & de l'immensité de ces cieux , dont
l'incrédule

l'incrédule ne peut deviner l'usage , & des miseres que nous souffrons , dont le Philosophe ne peut trouver la cause , & des desirs toujours renaissans qui nous agitent , & dont nous ne pouvons calmer l'impétuosité.

Nous avons quelquefois ébauché ces grands sujets , quand nous discourions familièrement ensemble , tantôt à la Vigne Borghese , & tantôt à la Vigne Négroni. Ce temps a passé , & une partie de notre vie avec lui ; parce que tout passe , excepté l'attachement sincere avec lequel je suis de tout mon cœur , mon très-cher Monsieur , &c.

A Rome, ce 13 Mai 1748.



Partie I.

E

LETTRE VII.

A la Signora BAZARDI.

NE me consultez pas, je vous prie, sur l'état religieux que votre fils veut embrasser: si je vous dis qu'il ne peut mieux faire, vous croirez que c'est un homme intéressé qui vous parle pour son Ordre: si je vous répons au contraire, qu'il fera bien de n'y pas penser, vous présumerez que je suis un Religieux dégoûté de mon état, ou convaincu que la vie claustrale est pleine de miseres. Ainsi, Madame, je ne dis ni oui, ni non. Chaque objet a deux faces; il s'agit de connoître quelle est la meilleure, & de l'adopter.

Si je prévoyois qu'un Postulant

dût devenir un grand sujet pour la science & pour la piété, je ferois tous mes efforts pour le décider; mais comme je ne fais ce que cela deviendra, je suis très-réservé, & je ne conseille jamais à personne de se faire Religieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Mai 1748.



LETTRE VIII.

Au Prélat CERATI.

JE ne vous pardonne point de priver le Public d'une multitude d'anecdotes qui vous sont familières, & dont la collection seroit extrêmement intéressante : désormais quand je vous verrai, j'aurai mon crayon, & j'écrirai. Que deviendroient les sciences, si tous les Savans suivoient votre plan ? La conversation seroit brillante; mais de lecture il n'y en auroit point.

Monseigneur Cerati devoit penser qu'il n'est utile lorsqu'il parle, qu'à ceux qui l'environnent, & qu'il rendroit service s'il écrivoit aux personnes les plus éloignées. Un bon livre devient le patrimoine

de tout le monde; il est entre les mains du Russe, comme entre celles de l'Italien. Le Pape devoit vous obliger, sous peine d'excommunication, à manifester par le moyen de l'impression, tout ce que vous dérobez à la connoissance du Public. Mais peut-être, ayant vu les Nations étrangères, ne seriez-vous plus si Ultramontain, & penseriez-vous qu'on peut éluder le jugement d'un Décret Romain ? *Il a beaucoup vu*, me disoit dernièrement le Cardinal Porto Carrero, en me parlant de vous, *beaucoup lu, tout retenu; mais cela ne nous servira de rien, parce qu'il emportera dans l'autre monde sa science avec lui: andera tutto intiero nell' altra vita.*

On n'a que trop écrit; & j'en

gémis, quand je repasse en moi-même toutes les productions que le libertinage d'esprit enfanta; mais on n'aura jamais assez écrit, quand il sera question des excellentes choses que vous savez. Pour moi je veux faire imprimer qu'on ne peut trop vous admirer, & trop vous répéter combien j'ai l'honneur d'être votre, &c.



 LETTRE IX.

Au Marquis CLERICI, Milanois.

M. LE MARQUIS,

Permettez-moi de vous exposer que le nommé Jacques Piovi est dans la dernière des misères. Je ne vous dirai pas qu'il est Soldat du Pape, ce seroit un pauvre titre de recommandation auprès d'un Militaire Autrichien; mais je vous rappellerai qu'il a six enfans; qu'il garde le lit depuis neuf mois; qu'enfin il est votre filleul.

La générosité qui vous caractérise singulièrement, & qui ne cherche que les occasions de donner, a ici un beau champ pour se contenter. Si vous étiez une de

ces ames ordinaires, qui n'obligent qu'à regret, je ne m'aviferois pas de vous importuner. Je n'aime pas à arracher des bienfaits; j'aime qu'ils coulent de source, & qu'ils aient pour principe la magnanimité.

J'entrevois cette Lettre parmi celles que tant de Militaires vous écrivent journellement, comme une bigarrure qui vous amusera: la signature du *Frere Ganganelli* ne peut avoir de mérite à vos yeux, qu'autant qu'elle se trouve au bas du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très, &c.

A Rome, ce 9 Septembre 1748.



 LETTRE X.

*A Madame ***.*

MADAME,

La vraie dévotion ne consiste; ni dans un air négligé, ni dans un habit brun. La plupart des dévotes s'imaginent, & je ne fais pour quoi, que les couleurs obscures plaisent davantage aux esprits célestes, que les couleurs vives. Cependant on nous peint toujours les Anges en blanc, ou en bleu. Je n'aime point la piété qui s'affiche: la modestie ne dépend point d'une couleur; il suffit qu'on ait de la décence dans ses habits & dans son maintien, pour être comme on doit être.

Observez d'ailleurs que si quelque femme médite dans une assem-

blée, paroît acariâtre, en colere contre le genre humain, c'est ordinairement celle qui est en brun. La singularité s'allie si peu avec la vraie dévotion, qu'il nous est ordonné dans l'Evangile de laver notre visage lorsque nous jeûnons, afin de n'être pas remarqués.

Ainsi je suis d'avis, Madame, que vous ne changiez rien à la forme & à la couleur de vos habits. Que votre cœur soit à Dieu, que toutes vos actions se rapportent à lui; & voilà le point capital.

Le monde n'auroit pas tant badiné la dévotion, si les dévots n'y avoient donné lieu. Presque toujours d'un zele amer, ils ne sont contents que d'eux-mêmes; & ils voudroient que chacun s'affervit à leurs bizarreries, parce qu'ils

n'ont qu'une piété d'humeur.

Toute personne vraiment pieuse, est patiente, douce, humble; ne soupçonne point le mal, ne s'aigrit jamais, & cache les défauts du prochain lorsqu'elle ne peut les excuser. Toute personne vraiment pieuse rit avec ceux qui rient, pleure avec ceux qui pleurent, conformément à l'avis de S. Paul, & n'est sage qu'avec sobriété, parce qu'il faut de la tempérance en toutes choses.

Enfin la vraie dévotion est la la charité, & sans elle tout ce qu'on fait est absolument inutile pour le salut. Les faux dévots ne font guere moins de mal à la Religion que les impies mêmes. Toujours prêts à s'enflammer contre ce qui ne s'accorde, ni avec leurs

opinions, ni avec leur humeur; ils ont un zele inquiet, impétueux, persécutant, & ils sont ordinairement fanatiques ou superstitieux, hypocrites ou ignorans. Jesus-Christ ne les épargne pas dans l'Évangile, pour nous apprendre à nous en méfier.

Quand vous sentirez, Madame, qu'il n'y a ni rancune dans votre cœur, ni hauteur dans votre esprit, ni singularité dans vos actions, que vous observez enfin les préceptes de Dieu & de l'Église sans affectation, sans minutie; alors vous pourrez croire que vous êtes réellement dans la voie du salut.

Sur-tout rendez vos domestiques heureux, en vous abstenant de les tourmenter. Ce sont d'autres

nous-mêmes, & il faut continuellement alléger leur joug. Le moyen d'être bien servi, c'est d'avoir toujours un visage serein : la vraie piété conserve en tout temps le même calme & la même tranquillité, tandis que la fausse dévotion varie à tout instant.

Entretenez vos nieces selon leur condition, & n'exigez pas d'elles qu'elles fassent précisément tout ce que vous ferez, parce que vous avez un attrait particulier pour la mortification.

Cet article demanderoit une Lettre entière. On dégoûte souvent les jeunes personnes de la piété, par la raison qu'on leur demande une trop grande perfection, & l'on se lasse soi-même des œuvres de pénitence, lorsqu'on ne fait pas se

modérer. La vie commune est la plus sûre, quoiqu'elle ne soit pas la plus parfaite : c'est un parti violent que de vouloir vous interdire toute visite & tout délassement. Prenez garde que votre Directeur ne soit trop mystique, & que sa direction ne finisse par vous rendre scrupuleuse, plutôt que bonne Chrétienne.

Faut-il donc tant se tourmenter pour embrasser la piété? La Religion nous apprend ce qu'on doit croire, ce qu'on doit pratiquer; & il n'y aura jamais un meilleur Directeur que l'Evangile. Mêlez la solitude à la société; & faites-vous des connoissances qui ne vous jettent, ni dans la mélancolie, ni dans la dissipation.

Variez vos lectures. Il y en a

de récréatives, qu'on peut faire succéder à celles qui sont sérieuses. S. Paul, en nous donnant des règles pour converser décemment, nous permet de dire des choses qui soient riantes & gracieuses, *quæcumque amabilia*.

On serviroit Dieu en esclave; si on s'imaginoit toujours pécher. Le joug du Seigneur est le plus doux & le plus léger. Aimez Dieu, dit S. Augustin, & faites ce que vous voudrez; parce qu'alors vous ne ferez rien qui ne lui soit agréable, & vous agirez à son égard, comme un fils envers un pere qu'il chérit.

Sur-tout aimez les pauvres; d'autant mieux que vous êtes en état de les secourir. La Religion a pour piédestal l'humanité; & si

l'on n'est pas charitable, on n'est pas Chrétien.

Je ne vous conseille nullement de donner aux Communautés ; outre qu'elles ne manqueront pas, il n'est pas juste d'appauvrir les familles pour les enrichir. On ne cesse de crier contre la rapacité des Moines ; & il ne faut pas donner lieu aux gens du monde de faire de nouvelles plaintes à ce sujet. Notre richesse doit être notre réputation ; & elle doit être fondée sur le désintéressement & sur la pratique de toutes les vertus.

Quoiqu'ami de mon état, je n'engagerai jamais personne à nous faire des largesses, ni personne à se faire Religieux : je crains de donner lieu aux reproches & au repentir, comme je craindrois de
vous

vous ennuyer, si je prolongeais davantage cette épître, qui n'a d'autre mérite à mes yeux, que l'avantage qu'elle me procure de vous assurer du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, &c.

A Rome, ce 2 Janvier 1749.



LÉTTRE XI.

*Au Révérend Père***, Religieux
Franciscain.*

J'AI griffonné, mon cher ami, pendant trois jours consécutifs, tout ce que vous paroissez desirer: j'ai tâché de mettre dans ce discours, & du pathétique & du sublime, & du simple, & du tempéré; desorte qu'il y aura pour contenter les différens goûts. Il faudra vous appliquer à bien l'apprendre & à bien le déclamer, non seulement pour vous-même mais pour l'auditoire, qui sera très-nombreux & très-bien composé.

Ce petit ouvrage se ressentira de la précipitation; mais il en aura plus de feu. Mon imagination

s'allume comme un volcan, quand je suis extrêmement pressé: j'appelle à moi toutes mes idées, toutes mes pensées, toutes mes perceptions, tous mes sentimens, & cela bouillonne dans ma tête & sur le papier, d'une manière surprenante.

Malgré toute la chaleur que vous trouverez dans cette production, j'y ai mis de l'ordre autant que j'ai pu. Je serai content si vous l'êtes, & je le desire ardemment.

La guerre est plus allumée que jamais; on me l'écrit de la Flandre, où les forteresses tombent, comme les tuiles au moment d'une tempête. Dieu veuille que les François soient toujours vainqueurs: vous savez combien j'aime cette nation, & combien je m'intéresse à ses succès. Mon existence est man-

quée : je devois réellement naître en France ; & c'est la tournure de mon esprit & de mon cœur qui me le fait juger.

Ne dites à personne que vous avez reçu de mes nouvelles. Les Moines font fins, & ils pourroient deviner que votre discours vient de moi, si vous me rappelliez dans leur souvenir.

Je suis toujours au fein de mes pensées, qui se partagent, ou qui se resserrent selon le travail que la Providence m'impose, & que la circonstance fait naître : ma journée est souvent un cahos auquel je ne conçois rien. Il me faut passer successivement d'une besogne à une autre ; & ce sont des disparates plus dissemblables que le blanc & le noir, que la lumière &

la nuit. Je me jette après cela dans le tourbillon de mes confreres, parlant & riant *ab hoc & ab hac*, parce que j'en ai besoin, pour reprendre un nouvel être, tant je suis excédé. Je laisse souvent les anciens pour discourir avec les jeunes gens, & nous badinons à la maniere des enfans. C'est la meilleure maniere de s'amuser, quand on quitte une étude profonde, & c'étoit la méthode du célèbre Muratori.

Adieu : aimez-moi parce que vous le devez, puisque je suis comme j'ai été, & comme je serai toujours, votre meilleur ami.

Au Couvent des SS. Apôtres.



LETTRE XII.

A un Chanoine d'Osimo.

MONSIEUR,

La Religion, renfermée de toute éternité dans le sein de Dieu, se produisit au dehors, au moment que l'univers sortit du néant, & vint se reposer dans le cœur d'Adam. Ce fut son premier temple sur la terre ; & c'est delà que les desirs les plus fervens s'exhaloient continuellement vers le Ciel. Eve, formée dans l'innocence, ainsi que son époux, partageoit l'avantage inestimable de bénir à tout instant l'Auteur de leur être. Les oiseaux s'unissoient par leur ramage à ce divin concert, & la nature entiere y applaudissoit.

Telle étoit la Religion, & tel étoit son culte, lorsque le péché entra dans le monde, & vint en fouiller la pureté : alors l'innocence s'enfuit, & la pénitence s'efforça de la remplacer. Adam, banni du Paradis terrestre, ne trouva plus que des ronces & des épines, où il cueilloit autrefois les plus belles fleurs & les plus excellens fruits.

Le juste Abel fit à Dieu un holocauste de son propre cœur, & scella de son sang l'amour qu'il avoit pour la justice & pour la vérité. Noé, Loth, Abraham, Isaac, Jacob, se donnerent la main pour observer la loi de la nature, la seule Religion qui étoit alors agréable au Seigneur.

Moïse parut comme un nouvel

astre qu'on vit briller sur le Mont-Sinaï, à côté du soleil de justice, & le Décalogue lui fut donné pour être exécuté sans aucune altération. Les tonnerres furent le signe extérieur de cette nouvelle alliance, & le peuple Hébreu devint le dépositaire d'une loi écrite par la sagesse même.

Malgré le zèle de Moïse, de Josué, & de tous les Conducteurs du peuple de Dieu, il n'y eut que la Religion chrétienne qui forma des adorateurs en esprit & en vérité. Tout ce qui fut saint avant qu'elle existât, lui appartenait; & lorsqu'elle se présenta dans l'univers, émanant du Verbe incarné, elle s'établit sur les ruines du Judaïsme, comme la fille de prédilection, *filia dilecta*, & elle changea

changea la face du monde entier.

Les mauvais desirs furent prohibés, ainsi que les mauvaises actions; & les vertus les plus pures & les plus sublimes germèrent dans le sang d'une multitude de Martyrs.

L'Eglise se vit succéder à la Synagogue; & les Apôtres, qui en furent les colonnes, eurent des successeurs qui doivent se renouveler jusqu'à la fin des temps. Selon ce plan tout céleste, & cette économie toute divine, la réalité succède à l'ombre; car toute l'ancienne Loi ne représentoit que Jesus-Christ; & l'évidence après la mort, fera la récompense de la foi. On verra Dieu tel qu'il est, & l'on se reposera éternellement en lui.

Voilà, Monsieur, comme vous devez débiter dans votre ouvrage sur la Religion, aller à la source, faire voir son excellence, s'élever avec elle jusqu'au Ciel, d'où elle descend, & où elle doit retourner.

La Religion ne se trouvera dans son centre, que lorsqu'il n'y aura plus d'autre regne que celui de la charité; car ce n'est ni la science qui fait son mérite, ni sa magnificence extérieure, mais l'amour de Dieu. Il est la base de notre culte; & nous ne sommes que des simulacres de vertu, si nous n'en sommes pas persuadés.

Je considère la Religion comme une chaîne, dont Dieu lui-même est le premier anneau, & qui s'étend, ainsi que l'éternité. Sans ce lien, tout se dissout, tout se ren-

verse; les hommes ne sont plus que des animaux dignes de mépris; & l'univers n'a rien qui puisse intéresser; car ce n'est ni le soleil ni la terre qui en font le mérite, mais la gloire d'être renfermé dans l'immenfité de l'Être suprême, & de ne subsister que par Jesus-Christ, conformément aux paroles de l'Apôtre: *Omnia per ipsum, & in ipso constant.*

Ayez soin qu'il n'y ait rien dans votre ouvrage qui ne soit digne de votre sujet; & lorsque sur votre route, vous rencontrerez quelque fameux incrédule, ou quelque célèbre hérésiarque, renversez-le avec le courage qu'inspire la vérité, mais sans ostentation & sans aigreur.

La cause de la Religion est si

belle à soutenir, elle qui réunit en sa faveur tous les témoignages de la terre & du Ciel, qu'on ne doit la défendre qu'avec modération. Des efforts d'esprit n'ont rien de commun avec la vérité. *Il suffit d'exposer la Religion telle qu'elle est*, disoit S. Charles Borromée, *pour qu'on en fasse connoître la nécessité.* Les hommes qui voulurent se passer d'un culte, ou se réduisirent à manger du gland, ou donnerent dans les plus grands excès.

Il y a plus de quarante-cinq ans que j'étudie la Religion, & j'en suis toujours plus frappé. Elle est trop élevée pour être l'ouvrage de l'homme, quoi qu'en dise l'impété. Remplissez-vous de l'esprit de Dieu avant de rien écrire, pour ne pas donner de vaines

paroles. Si le cœur n'est pas d'accord avec la plume, qui exprime des vérités saintes, on touche rarement ses Lecteurs. Pénétrez leur ame du même feu que Dieu lui-même apporta sur terre; & votre livre produira de merveilleux effets.

Ce qui a rendu l'*Imitation* si précieuse & si touchante, c'est que son Auteur (Gersen, Abbé de Verceil en Italie) y a mis toute la charité dont il étoit faintement embrasé.

On confond ordinairement Gerson avec Gersen; mais il est aisé de démontrer que ce n'est ni Gerson, ni Thomas Akempis, qui sont les Auteurs de ce Livre inimitable; & cela me fait un plaisir infini, je l'avoue; car je suis enchanté de

ce qu'un ouvrage aussi excellent vient d'un Italien. Il y a dans le Chapitre V du quatrième Livre, une preuve évidente que ce n'est point un François qui a composé l'*Imitation*. Le Prêtre, y est-il dit, revêtu de ses habits sacerdotaux, porte devant soi la Croix de Jesus-Christ : or tout le monde fait que les chafubles en France, different de celles d'Italie, en ce qu'elles n'ont que sur le dos l'effigie de Notre Seigneur ; mais je ne veux point disserter, me contentant de vous assurer, &c.

A Rome, ce 6 Février 1749.

 LETTRE XIII.

Au Comte ALGAROTTI.

LE Pape est toujours grand, & toujours charmant par ses bons mots. Il disoit l'autre jour qu'il vous a toujours aimé, & qu'il vous reverroit avec le plus grand plaisir : il parle du Roi de Prusse avec admiration ; & il faut avouer que c'est un Monarque dont l'Histoire fera un des plus beaux numens du dix-huitième siècle. Avouez que je suis bien généreux ; car il se moque de la Cour de Rome & des Moines tant qu'il peut.

Votre dernière Lettre est pleine de philosophie : je l'ai fait voir à nos amis communs ; & ils y ont

trouvé le feu des Italiens, & le flegme des Allemands. Ce mélange fait merveille aux yeux des hommes qui ont du bon sens & du génie.

Le Cardinal Quirini ne fera point content qu'il ne vous possédé quelque temps à Brescia : il me disoit un jour, qu'il vous inviteroit à venir faire la dédicace de sa bibliothèque : il l'enrichit tant qu'il peut, sans doute pour qu'elle soit digne de vous.

Vous ranimerez Bologne quand vous y reviendrez : les Muses n'y sont pas endormies ; mais elles n'y sont pas autant animées que par le passé : il faut un esprit comme le vôtre, pour électriser les Académies.

Rome ne me fait point oublier

cette Ville, où j'ai passé du temps. Le souvenir des Savans que j'y ai connus, me la rend toujours présente : si la volonté du Pontife ne me tenoit pas ici garotté, j'irois volontiers y finir mes jours, ne voyant rien dans la carrière que j'ai à parcourir, qui puisse m'être plus agréable & plus avantageux. Je me posséderois moi-même, & je serois parfaitement content, quoique ce soit une bien petite possession. Le domaine de mes connoissances est si peu étendu, qu'en me réduisant à mon être, je me restreins à la plus simple médiocrité.

La Physique vient m'avertir de temps en temps que je la néglige ; & je lui réponds : j'y perds plus que vous. Mais que voulez-vous que

j'y fasse ? La Théologie est devenue ma souveraine ; & il faut que je lui obéisse sans réserve. Ceux qui ne la connoissent pas , la supposent une chimere , ou un simulacre ; mais moi qui la considère sous tous ses rapports & dans toute son étendue , je la reconnois pour être la vraie lumière de l'ame , & la vie des élus. Tout ce qui émane de Dieu , tout ce qui en parle , tout ce qui s'y rapporte , ne peut être un objet futile ou indifférent. Il n'y a pas de mal que je prêche un Philosophe qui n'a pas coutume d'aller au sermon , & que le séjour de Postdam n'aura pas sanctifié.

Vous êtes là trois hommes dont les talens seroient bien utiles à la Religion , si vous vouliez leur

faire changer de direction ; vous , M. de Voltaire & M. de Maupertuis : mais ce n'est pas le ton du siècle , & vous voulez être à la mode.

En attendant ce prodige , que Dieu peut opérer d'un moment à l'autre , quoiqu'il y ait peu d'apparence , j'ai l'honneur d'être avec une haute considération , &c.



LETTRE XIV.

A M. l'Abbé LAMI.

J'AI voulu revoir Frescati, ce séjour délicieux, où la multiplicité des jets-d'eau qui s'élancent vers le Ciel sans interruption, est une vive image de l'élévation & de l'abaissement des foibles mortels: j'ai fatigué mes jambes & mes yeux, à force de marcher & d'observer. La campagne n'est agréable, qu'autant qu'on ouvre les deux grands livres de la Botanique & de l'Astronomie, dont l'un est sur nos têtes, & l'autre sous nos pieds.

C'est une chose admirable de voir comment l'ame s'élève jusqu'à une étoile, & comment elle

retombe sur un grain de fable; comment elle se répand dans l'immensité des Cieux, & comment elle se replie sur elle-même; comment elle analyse la lumière, comment elle anatomise un insecte, comment elle desire sans cesse, & comment elle est limitée dans ses facultés: aussi peut-on dire avec le Dante: *che l'anima è il più grand' miracolo del mondo.*

L'étude de la nature est nécessaire pour en bien connoître l'Auteur: aussi Newton dit-il qu'un Astronome, ou un Anatomiste ne sauroit absolument être athée. L'air ne s'apperçoit pas, quoique nous en sentions par-tout l'influence; & c'est une image de Dieu même, qui, malgré son invisibilité, nous avertit à tout

moment, & de sa présence & de son action.

J'ai réellement repris à la campagne une nouvelle vie, pour l'employer plus que jamais au travail. La mort, disoit un Ancien, doit trouver un Empereur debout; & j'ajoute, un Consulteur du Saint-Office, la plume à la main. Vous conviendrez que je ne me place pas mal.

Ce dernier moment s'approche de nous à chaque seconde, & le temps n'est presque rien. Le passé, le présent, l'avenir se touchent tellement qu'on n'a pas le loisir de les distinguer. A peine une année commence-t-elle son cours, qu'elle se trouve à la fin.

Je n'ai jamais écrit un seul mot, fait une seule virgule, que je ne

l'aie regardé comme un point retranché de ma vie. Cette maniere de voir est le meilleur moyen d'écarter l'ambition: aussi je ne crois pas qu'elle vienne jamais frapper à ma porte. Je méprise trop la fortune, pour qu'elle fasse les avances de m'appeller.

Mais c'en est une très-grande pour moi, que de vous assurer de tout l'attachement avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 12 Février 1749.



LETTRE XV.

A une Religieuse Carmélite.

IL semble, ma Révérende Mere; que Dieu ait choisi de prédilection les montagnes, pour signaler sa gloire & sa miséricorde. Je vois dans l'Écriture, les Monts de Sinai, du Thabor, des Oliviers, du Calvaire, comme les lieux les plus privilégiés de l'univers, par les merveilles qui s'y opérèrent; & je vois dans l'Histoire de l'Église, le Mont-Cassin & le Mont-Carmel, comme la source de deux Ordres Religieux qui honorent la Religion par leur pénitence.

Sainte Thérèse, votre illustre Réformatrice, est une des plus grandes ames que Dieu ait susci-

tée pour le bien du Christianisme. C'est un Pere de l'Église par ses lumieres & par ses écrits; un modele de pénitence par ses austérités. Il n'y a pas un nuage qui obscurcisse tant soit peu ses actions. Toujours avec Dieu pour l'entendre, toujours avec les Fideles pour les instruire, toujours au même degré de perfection: elle est un prodige de science & de sainteté.

On ne connoît point assez ses ouvrages; & le plus beau qu'elle ait fait, est sans contredit la merveilleuse harmonie qui regne parmi tant d'illustres filles, dont elle est la tige & le modele.

Vous n'avez point d'autres instructions à recevoir, ma Révérende Mere, que de cette grande Sainte. Elle a tout dit, elle a tout

prévu : elle a tout enseigné. Les Religieuses ne peuvent choisir un meilleur Directeur ; & c'est - là qu'elles s'adresseront, si leur piété n'a point ces affections trop sensibles, qui nuisent à la vraie dévotion.

Consultez donc Sainte Thérèse, & non le Frere Ganganelli, qui est le plus mince personnage que je connoisse. Je ne fais que glaner après tous ceux qui ont amplement moissonné ; & toute la correspondance que je puis avoir avec vous, c'est que vous voudrez bien prier pour moi. Les Oraisons des Carmélites sont les plus agréables parfums qui puissent monter au trône de Dieu. Mais pour ne pas interrompre davantage le silence qui vous est prescrit, je me contente

d'ajouter à cette Lettre, le respect avec lequel je serai toute ma vie, votre très-humble, &c.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce 19
Juin 1749.*

LETTRE XVI.

*Au Cardinal VALENTI,
Secrétaire d'Etat.*

EMINENTISSIME,

Cette Lettre est une supplique d'un pauvre Religieux, qui vous prie pour un pauvre ; c'est-à-dire, moins que rien aux yeux d'un Seigneur tel que vous ; mais un sujet digne de toute votre attention, si vous l'envifagez du côté de cette philosophie chrétienne, qui rap-

prévu : elle a tout enseigné. Les Religieuses ne peuvent choisir un meilleur Directeur ; & c'est - là qu'elles'adresseront, si leur piété n'a point ces affections trop sensibles, qui nuisent à la vraie dévotion.

Consultez donc Sainte Thérèse, & non le Frere Ganganelli, qui est le plus mince personnage que je connoisse. Je ne fais que glaner après tous ceux qui ont amplement moissonné ; & toute la correspondance que je puis avoir avec vous, c'est que vous voudrez bien prier pour moi. Les Oraisons des Carmélites sont les plus agréables parfums qui puissent monter au trône de Dieu. Mais pour ne pas interrompre davantage le silence qui vous est prescrit, je me contente

d'ajouter à cette Lettre, le respect avec lequel je serai toute ma vie, votre très-humble, &c.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce 19
Juin 1749.*

LETTRE XVI.

*Au Cardinal VALENTI,
Secrétaire d'Etat.*

EMINENTISSIME,

Cette Lettre est une supplique d'un pauvre Religieux, qui vous prie pour un pauvre ; c'est-à-dire, moins que rien aux yeux d'un Seigneur tel que vous ; mais un sujet digne de toute votre attention, si vous l'envifagez du côté de cette philosophie chrétienne, qui rap-

proche tous les hommes, & qui dirige vos actions.

Il est question de Dominique Baldi, domestique attaché à votre service depuis long-temps, & qu'on vient de renvoyer pour un simple mouvement de vivacité. Comme il est du village où je suis né, & que je lui connois nombre de bonnes qualités, & sur-tout celle de vous être singulièrement attaché, j'ose vous supplier de lui rendre vos bontés.

Vous avez l'ame grande, Monseigneur; & je suis assuré du succès, pour peu que vous l'écoutez: votre cœur sera mon meilleur intercesseur auprès de vous. Les hommes ne sont pas des Anges, les serviteurs ont des défauts, & les maîtres également.

J'aurois été moi-même solliciter cette grace; mais vraisemblablement il m'auroit fallu faire anti-chambre, à raison des personnes & des affaires qui vous assistent; & je n'ai pas le loisir de perdre mon temps. On m'impose tant de fardeaux de toute espece, que j'ai besoin de tout mon courage pour n'y pas succomber.

Si vous exaucez ma priere, ma gratitude sera aussi durable & aussi étendue, que le profond respect avec lequel je suis, de votre Eminence, le très-humble, &c.

A Rome, ce 21 du courant.



LETTRE XVII.

Au même.

JE suis tout glorieux de ce qu'un atome a fixé l'attention d'une Eminence; & de ce qu'un pauvre malheureux, qui n'avoit qu'une recommandation aussi chétive que la mienne, est rentré à votre service: cela vous fait d'autant plus d'honneur, que cela vous annonce pour un Grand sans prévention, c'est-à-dire, pour un phénomène.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 22 du courant.



LETTRE XVIII.

Au Prélat CERATI.

ENCHAINÉ par état, tourmenté par des affaires, entraîné par le temps, je ne puis disposer de mes journées de manière à vous joindre. Le jour n'a pour moi que six heures, tant je suis occupé. Plût à Dieu que tous ceux qui s'ennuient, pussent me faire présent de tous les momens qui leur sont à charge: ce ne seroit pas pour mener une plus longue vie, mais pour me livrer à l'étude tout à mon aise, sans crainte de devenir taciturne!

Vous êtes heureux d'être à Florence, où il n'y a point de cour à faire qu'aux monumens, aux bibliothèques, aux personnes let-

trées : on ne craint pas d'en être mal reçu.

Je vous ferai passer incessamment le mémoire que vous me demandez : j'y mets toute la modération possible, & parce que cela est conforme à la charité, & parce que les ouvrages écrits avec passion, eussent-ils pour eux la vérité, n'opèrent aucun bien.

Vous avez beau me vanter les agrémens du jardinage, il m'est impossible de m'y livrer : je ne connois que les prairies & les champs : lorsque j'ai besoin de me promener, le hazard me ménage mille petits sentiers charmans, où j'aime singulièrement à m'égarer.

Le Pape ne fait que ce qu'il doit faire, en vengeant la mémoire du Cardinal Noris. Il seroit cruel qu'on

qu'on fût hérétique, parce qu'on est Augustinien ou Thomiste, c'est-à-dire, d'une doctrine solennellement approuvée par l'Eglise; mais quand on est poussé par le fanatisme, on ne raisonne plus, & l'on ne voit rien.

Le bon Evêque de Spolète jouit toujours de la meilleure santé: il m'écrit aussi gaiement que s'il n'avoit que vingt ans. Il est comme le Pape (Benoît XIV) qui ne s'attriste jamais de rien: il se plaint de ce que les Hermites, qui vivent presque sous ses yeux, sont trop dissipés; c'est un mal qui gagne presque toutes les Communautés: il n'y a plus d'études que par extraits. Pourvu qu'on ait l'épiderme des sciences, on se croit un grand docteur. Je ne fais pas

où cela nous menera ; mais je crains bien que nous retombions insensiblement dans l'ignorance du dixieme siecle. La science est comme la lune, qui après s'être montrée toute entiere, ne fait plus voir qu'une moitié d'elle-même, & finit par se cacher.

Le sommeil auquel je ne veux pas manquer, m'annonce qu'il faut nous quitter. Ce qui me console, c'est que mon amitié pour vous ne dort jamais ; & que la nuit comme le jour, je suis irrévocablement votre très-humble, &c.

A Rome, ce 8 Juillet 1749.

 LETTRE XIX.

*Au Comte ***.*

MONSIEUR,

J'étois trop l'ami de votre pere, & je suis trop le vôtre, pour ne pas vous rappeler à vous-même, dans un temps où vous vous en éloignez si étrangement. Est-il possible que ce cher enfant, que j'ai vu dans la maison paternelle, si doux, si honnête, si vertueux, ait totalement oublié ce qu'il étoit, pour devenir brusque, hautain, indévoit ? J'ai toute la peine du monde à me le persuader ; mais cela m'est si souvent assuré ; & par gens qui vous fréquentent, qu'il n'y a pas lieu d'en douter.

Venez me voir, je vous supplie; & dans l'effusion d'un cœur qui vous aime tendrement, je vous dirai, non ce que le ressentiment inspire, non ce que la prévention suggere, non ce que les reproches ont d'amer, mais tout ce que l'attachement le plus vif peut dicter, pour vous retirer de l'abyme où les mauvaises compagnies vous ont précipité.

Vous ne trouverez en moi, ni un moniteur impérieux, ni un pédagogue irrité; mais un ami, mais un frere, qui vous parlera comme il se parleroit à lui-même, avec la même douceur, avec la même tranquillité. Je fais que la jeunesse est un âge bouillant; qu'on a toute la peine à se garantir du monde, quand on est riche & livré à ses goûts. Mais l'honneur, mais la rai-

son, mais la décence, mais la Religion, tout cela, ne doit-il pas parler plus fortement que les passions & les sens?

Qu'est-ce que l'homme, mon cher ami, s'il ne prend plus conseil que de son cœur corrompu? Hélas! je trouverois en moi-même, ainsi que vous trouvez en vous, de quoi m'égarer, si je n'écoutois ma conscience & mon devoir; car nous n'avons tous en partage que le mensonge & la corruption.

Je vous attends avec la plus grande impatience, pour vous tendre les bras, pour vous embrasser. Ne vous effarouchez point à la vue de mon cloître & de mon habit: c'est précisément parce que je suis Religieux, que je dois avoir plus de charité. Nous pleurerons en-

semble sur le malheur d'avoir perdu un pere qui vous étoit si nécessaire ; je tâcherai de vous donner des avis, pour que vous le fassiez revivre par vos mœurs. N'outragez pas sa mémoire, en menant une vie déréglée.

Il n'y a encore rien de perdu, si vous daignez m'écouter; car j'ai la confiance que le plan de vie que je vous tracerai, remettra les choses dans l'ordre où elles doivent être: ne craignez point, je ne vous enverrai faire pénitence, ni chez les Capucins, ni chez les Chartreux: je n'aime pas les partis violens. Le Ciel nous inspirera: Dieu n'abandonne pas ceux qui reviennent à lui. Je ne sortirai point demain pour vous recevoir.

 LETTRE XX.

Au même.

EST-IL possible, mon cher Monsieur, que non-seulement vous n'ayiez pas paru chez moi, comme je vous en avois supplié, mais que vous vous soyiez même fait céler lorsque je me suis transporté pour vous voir. Eh! que diroit votre pere, à qui vous promîtes, au moment même de sa mort, que vous auriez une entiere confiance dans mes avis; que vous vous feriez un devoir de cultiver toujours mon amitié? encore une fois, que diroit-il? Ne suis-je pas celui qui vous ai porté tant de fois dans mes bras, qui vous ai vu croître avec le plus grand plaisir, qui vous

ai donné les premières instructions; & à qui, dans mille occasions, vous avez témoigné le plus grand attachement?

Voulez-vous que je me mette à vos genoux, pour vous engager à me rendre votre amitié? Je m'y mettrai: rien ne me coûte, quand il s'agit de rappeler un ami à son devoir.

Si vous n'aviez pas un cœur noble, un esprit pénétrant, je désespérerois, & de votre changement, & de mes conseils: mais vous avez reçu une belle ame en partage, & une sagacité peu commune. Vous imaginez-vous, de bonne foi, que je me ménage le plaisir de vous gronder? Mais il n'y a que les faux dévots qui trouvent de la satisfaction à se courrou-

cer. J'ai heureusement assez lu l'Évangile, ma règle & la vôtre; pour savoir comment Jésus-Christ recevoit les pécheurs; & comment on doit être attentif à ne pas éteindre la mèche qui fume encore, & à ne pas rompre le roseau déjà brisé; & je n'ai point oublié que Jean l'Évangéliste monta à cheval, malgré son grand âge; pour chercher un jeune homme qui le fuyoit, & qu'il avoit élevé. D'ailleurs, ne me connoissez-vous pas depuis long-temps, comme un homme qui n'a ni morgue, ni humeur, & qui fait compatir aux foiblesses de l'humanité? Plus vous me fuyerez, plus je vous croirai coupable. N'écoutez point vos camarades: laissez parler votre cœur; & sur le champ je vous verrai. Le

mien me presse de ne jamais vous abandonner : je vous persécuterai à force de vous aimer ; & je ne vous donnerai point de relâche jusqu'à ce que nous nous soyons rapprochés.

C'est parce que je suis votre meilleur ami, que je vous cherche, dans un temps où presque tous vos parens ne veulent plus entendre parler de vous.

Si vous craignez mes remontrances, je ne vous dirai rien, bien convaincu que vous vous accuserez vous-même, & que vous ne me laisserez pas le temps de prêcher. Essayez au moins une visite ; & si elle ne vous est pas agréable, eh bien, jamais vous ne me reverrez ! Mais je connois votre ame, je connois la mienne ; & je

suis bien sûr qu'après cette entrevue, vous ne voudrez plus me quitter.

Je dois naturellement avoir plus d'ascendant sur votre esprit, moi qui vous connois depuis vingt ans, que tous les jeunes gens qui vous entourent, qui ne s'étudient qu'à manger votre bien, & qui ne font vos amis, que pour ruiner votre réputation & votre santé.

Si mes larmes peuvent vous toucher, je vous proteste qu'elles coulent actuellement, & qu'elles ont pour principe ce qu'il y a de plus précieux dans l'univers, la Religion & l'amitié. Venez les sécher : ce sera le vrai moyen de me prouver que vous vous souvenez encore de votre pere, & que vous

108 LETTRES DU PAPE
favez être sensible aux peines d'un
ami.

A Rome, ce premier Février 1750.

LETTRE XXI.

A M. l'Abbé NICOLINI.

LE portrait, Monsieur, que
vous me faites de l'incrédulité,
m'alarme sans m'étonner : outre
que cela a été prédit dans les Li-
vres saints, jusqu'au moindre *iota*,
l'esprit est capable de tous les
écarts, lorsque le cœur est cor-
rompu. Du desir qu'on a qu'il n'y
ait point de Dieu pour punir les
crimes, on conclut qu'il n'existe
pas : *dixit impius in corde suo, Non
est Deus.* Le déisme conduit insen-
siblement à l'athéisme ; on n'a plus

CLÉMENT XIV. 109
de bouffole, quand on n'a plus
de religion : elle seule est le point
d'appui sur lequel on puisse rai-
sonnablement se fonder.

Malgré les affreuses conséquen-
ces de la nouvelle philosophie,
je suis d'avis qu'on ne doit point
irriter ceux qui la professent. Il y a
des convaincus qui méritent de la
commisération ; parce qu'au bout
du compte, la foi est un don de
Dieu. Jesus-Christ, qui tonnoit
contre les Pharisiens, ne dit rien
aux Saducéens. On ramenera bien
plus facilement les incrédules par
la douceur, que par la sévérité. On
prend avec eux un ton d'orgueil,
qui les blesse vivement, d'autant
mieux qu'on leur répond souvent
avec beaucoup moins d'esprit
qu'ils n'en mettent dans leurs dis-

108 LETTRES DU PAPE
favez être sensible aux peines d'un
ami.

A Rome, ce premier Février 1750.

LETTRE XXI.

A M. l'Abbé NICOLINI.

LE portrait, Monsieur, que
vous me faites de l'incrédulité,
m'alarme sans m'étonner : outre
que cela a été prédit dans les Li-
vres saints, jusqu'au moindre *iota*,
l'esprit est capable de tous les
écarts, lorsque le cœur est cor-
rompu. Du desir qu'on a qu'il n'y
ait point de Dieu pour punir les
crimes, on conclut qu'il n'existe
pas : *dixit impius in corde suo, Non
est Deus.* Le déisme conduit insen-
siblement à l'athéisme ; on n'a plus

CLÉMENT XIV. 109
de bouffole, quand on n'a plus
de religion : elle seule est le point
d'appui sur lequel on puisse rai-
sonnablement se fonder.

Malgré les affreuses conséquen-
ces de la nouvelle philosophie,
je suis d'avis qu'on ne doit point
irriter ceux qui la professent. Il y a
des convaincus qui méritent de la
commisération ; parce qu'au bout
du compte, la foi est un don de
Dieu. Jesus-Christ, qui tonnoit
contre les Pharisiens, ne dit rien
aux Saducéens. On ramenera bien
plus facilement les incrédules par
la douceur, que par la sévérité. On
prend avec eux un ton d'orgueil,
qui les blesse vivement, d'autant
mieux qu'on leur répond souvent
avec beaucoup moins d'esprit
qu'ils n'en mettent dans leurs dis-

cours & dans leurs écrits. Le plus petit Ecclésiastique se met en devoir de les attaquer, sans penser que si son zele est louable, son fa- voir, qui n'y répond pas, fait plus de mal que de bien.

Ce n'est, ni en disant des invectives, ni en s'emportant, que l'on convertit : il faut des exemples, des raisons, de la modération, & commencer par convenir que la Religion a vraiment des mysteres incompréhensibles, & qu'on ne peut tout expliquer. Il y a une chaîne de la terre au Ciel; & l'on ne confondra jamais l'incrédulité, à moins qu'on n'en tiennne les anneaux. Des déclamations vagues ne sont pas des raisons: il faut de la lumiere, de la méthode & de la précision, pour combattre des hommes ha-

biles dans l'art de sophistiquer.

Quand je vois des personnages imbus de la nouvelle philosophie, ce qui m'arrive assez souvent, je commence par leur inspirer de la confiance, & je leur parle avec la plus grande honnêteté. Ils y sont sensibles, pour peu qu'ils aient de l'éducation, & cela diminue au moins leurs préventions.

Tout zele impétueux qui veut faire descendre le feu du Ciel, n'excite que de la haine : l'Eglise n'a la réputation d'être persécutante aux yeux des incrédules, que parce que plusieurs de ses Ministres employèrent la sévérité. Une bonne cause se soutient d'elle-même; de sorte que la Religion n'a besoin de se présenter qu'avec ses preuves, sa tradition, ses œu-

vres, sa douceur, pour se faire respecter. Le Christianisme renverse par lui-même tout ce qui est secte, tout ce qui sent la révolte, tout ce qui respire l'animosité.

J'ai souvent occasion de voir des hommes qui détestent cordialement tous les Religieux; & ce sont ceux-là même que je m'empresse de bien accueillir. Si j'avois le loisir & la capacité de combattre la nouvelle philosophie, j'ai la présomption de croire qu'aucun Philosophe ne se plaindrait de moi. Je poserois des principes qu'on ne pourroit nier; & quand je rencontrerois dans ma route ces hommes trop célèbres, qui affichent l'incrédulité, je ferois voir avec la plus grande honnêteté, qu'ils n'ont pas bien pris le véritable

table sens des Livres saints, ou qu'ils n'ont pas de bonnes raisons pour en nier l'authenticité.

Je pense bien que je ne les convertirois pas, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui éclaire & qui change les cœurs; mais du moins ils ne se déchaineroient pas contre les défenseurs de la Religion. Il faut au moins obtenir quelque chose, quand on ne peut tout gagner.

Si Dieu souffre les incrédules; nous devons les supporter, d'autant plus qu'ils entrent dans ses desseins; puisque c'est par eux que la Religion en paroît plus forte, & que les justes sont exercés dans la foi.

Il n'est pas surprenant que des siècles superstitieux aient amené un siècle d'incrédulité: mais ce

font des orages qui passent, & qui ne servent qu'à faire paroître le Ciel plus pur & plus serain.

Plus les incrédules se multiplient, plus les Ministres de l'Evangile doivent être attentifs à rendre la Religion respectable par leur amour pour l'étude, & par la pureté de leurs mœurs. Voilà bien des choses qui ne vous apprennent rien. Ma plume m'a entraîné sans m'en appercevoir : c'est un défaut que je lui reproche souvent, & dont elle ne peut se corriger. Je vous en demande grace pour elle en faveur de mon intention, & en considération du plaisir que j'ai de vous assurer du respectueux & sincère attachement avec lequel, &c.

Il y a quelque temps que je n'ai

reçu des nouvelles de Monsignor Cérati. J'en suis d'autant plus inquiet, qu'il devoit me répondre sur quelque chose d'intéressant.

A Rome, ce 28 Février 1750.

LETTRE XXII.

A M. le Cardinal CRESCENCI.

EMINENTISSIME,

Vous avez résolu le cas de conscience comme il doit l'être, d'après l'avis des plus excellens Docteurs, & sur-tout d'après le sentiment de S. Thomas, dont le suffrage est du plus grand poids.

Le Saint-Officen'a point condamné les hommes dont son Eminence me parle comme ayant réellement commerce avec le Démon, mais

comme abusant des paroles les plus saintes de la Messe & des Pseaumes, pour faire leurs extravagantes opérations. On fait que les forciers d'à présent ne sont pas des agens surnaturels, & que la démonomanie, quoique selon l'Écriture le Démon soit un être très-réel, est un effet de la superstition, ou l'ouvrage d'un cerveau troublé.

Je vous baise les mains avec le plus profond respect, en attendant le moment où nous vous baisérons les pieds, si la prophétie attribuée à Saint Philippe de Neri a lieu, comme chacun le publie.

FR. L. GANGANELLI.

A Rome, ce premier Mars 1750.

LETTRE XXIII.

A un Gentilhomme de Ravenne.

JE ne me ferois jamais attendu ; Monsieur, que vous vous adresseriez à un Religieux aussi obscur que moi, pour prononcer sur une affaire de famille. Il y a ici une multitude de Jurisconsultes éclairés, qui vous donneront une excellente décision.

Outre mon incapacité dans cette partie, je n'aime pas à donner des avis sur des affaires séculières. Je me rappelle que S. Paul interdit à tout Ministre du Seigneur, le détail des choses temporelles. Un homme mort au monde, ne doit plus s'occuper du monde. Toute Société Religieuse qui ne suivra

pas cette maxime, périra tôt ou tard; comme tout Moine intrigant qui s'ingere dans les familles pour en favoir le secret, pour y régler des mariages ou des testaments, est aussi méprisabile que dangereux.

Nous avons assez d'affaires à arranger, sans nous mêler de celles d'autrui; & nous serions maintenant détestés, si nous eussions osé nous en occuper. Nous avons fait autrefois tant de bruit, seulement pour favoir si nous avions l'usage ou la propriété de notre portion; qu'il ne faut pas nous mêler de celle des gens du monde. S. François nous maudiroit, lui qui n'a prêché que le désintéressement & la pauvreté, s'il nous voyoit appliqués à débrouiller les affaires séculières.

Tout ce que je dois & puis faire, c'est de vous exhorter à la concorde, à la paix, & à ne pas montrer une avidité criminelle pour les biens de cette vie qui passe, & ne nous laisse rien que nos œuvres. Tâchons qu'elles soient bonnes, afin de ne pas paroître les mains vuides devant Dieu. Je suis, &c.

A Rome, ce 3 Mars 1750.



LETTRE XXIV.

A M. le Cardinal QUIRINI.

EMINENTISSIME,

J'aime à voir une bibliothèque entre les mains de votre Eminence. On est bien assuré qu'elle ne sera pas couverte de poussière, & qu'elle ne demeurera pas en repos: par la manière dont vous m'en parlez, & par le discernement que je vous connois, elle sera digne de l'admiration de tous les curieux. Je me souviendrai toujours d'avoir passé une journée avec votre Eminence, & le Cardinal Passionei, & plusieurs Savans: ce sera la plus belle & la plus précieuse époque de ma vie.

Je voyois ce qu'il y a de plus
savant

savant dans l'Europe; & je puisois à la source des deux plus beaux fleuves du monde intellectuel. On y agita les plus importantes questions sans affectation, sans opiniâtreté, sans orgueil. Il n'y a que les demi-savans & les demi-esprits, qui s'affichent par l'obstination & par la vanité; mais ce qui me frappe davantage, c'est que le génie, qui ne se rencontre pas toujours avec l'érudition, sortoit du sein de la science, comme un éclair paroît sortir du firmament.

J'aurois voulu voir nos Philosophes modernes à côté de ces deux grands hommes, d'autant mieux qu'ils auroient été charmés de leur modération. Je rappellois il y a quelque temps, cette anecdote au Cardinal Passionei; & sa

mémoire, toujours immense & toujours à lui, répéta sommairement tout ce qu'on dit alors.

Je désirerois bien, Monseigneur, pouvoir vous accompagner au Mont-Cassin. Vous y devez paroître rayonnant, comme Moïse sur le Mont-Sinaï : c'est votre centre, & le berceau dans lequel vous avez acquis les plus grandes lumières, pour perpétuer la chaîne de tant d'hommes illustres qui s'y sont formés.

Il me sembleroit, Monseigneur, si j'ose vous faire cet aveu, que votre dernière Lettre aux Ministres Protestans, est un peu trop sèche. Votre Eminence fait mieux que moi combien l'onction est nécessaire, quand on veut gagner les esprits. On ne peut rien ajouter au profond respect avec, &c.

 LETTRE XXV.

*Au R. P. ORSI, Dominicain,
devenu depuis Cardinal.*

M. R. P.

J'ai passé deux fois chez vous, sans avoir eu le bonheur de vous rencontrer, quoique vous soyez le Religieux le plus sédentaire. Je voulois vous remercier du tome que vous m'avez envoyé. Je félicite l'Italie de l'heureuse production dont vous l'enrichissez. M. Fleury avoit besoin d'un Ecrivain qui remplit les vuides de son Histoire; car il faut convenir, malgré tout le respect que j'ai pour sa mémoire, qu'il a passé légèrement sur plusieurs faits importans. Peut-être

n'avoit-il pas les notes nécessaires sur certains articles. On y regarde à plusieurs fois, quand il s'agit de condamner un aussi grand homme.

Je ne lui pardonne cependant pas de n'avoir presque rien dit de l'Eglise de Ravenne, si célèbre dans les annales d'Italie, par une multitude d'événemens relatifs à ses Exarques. Quelquefois il est dangereux de vouloir être trop précis : on ne donne que des esquisses, au lieu de faire des tableaux.

Nous reprochons à M. Fleury de ce qu'il est trop zélé pour les Libertés de l'Eglise Gallicane ; & les François vous accuseront, M. R. P. de soutenir avec trop d'ardeur les opinions ultramontaines.

Voilà comment il est difficile d'é-

crire au gré de tous les Gouvernemens. Mais les hommes judicieux passent aux François & aux Romains leurs différentes prétentions, attendu que cela ne touche point à la foi. Chaque nation a sa manie, comme chaque individu a son opinion.

Je souhaite qu'on récompense d'une manière éclatante vos travaux, pour la gloire de l'Eglise, & non pour la vôtre ; car vous n'avez pas besoin de la pourpre pour vous illustrer. Quant à moi je me crois le plus honoré des hommes, quand vous voulez bien recevoir avec cordialité les sentimens sinceres & respectueux avec lesquels je suis irrévocablement, &c.

A Rome, ce 11 Juin 1750.

LETTRE XXVI.

*A un Prélat.***M**ONSEIGNEUR,

Ma main devoit être usée depuis que j'écris; & elle a plus de vigueur que jamais, quand il s'agit de vous tracer les sentimens que vous m'inspirez.

J'ai fait, malgré mes occupations, tout ce que vous m'avez prescrit. J'ai vu la personne, j'ai vaincu sa résistance: elle se chargera du petit orphelin, comme vous le desirez. Le malheur d'autrui me rend singulièrement éloquent: alors mon ame, mon cœur, mon esprit parlent tous à la fois.

On reproche aux Religieux de

n'être bons que pour eux-mêmes: en ce cas je ne serai jamais Religieux; mais c'est une calomnie que je n'entreprendrai point de réfuter. Il n'y a des miseres humaines dans les cloîtres, que parce qu'il y a des hommes; & les hommes se trouvent par-tout. Cela n'empêche pas qu'on n'y voye beaucoup de vertus. J'ai honte de moi-même, je vous le proteste, quand je considère certains personnages vénérables avec lesquels je vis. Ils ne sont occupés qu'à faire de bonnes œuvres du matin au soir. Le monde ne juge des Communautés que par quelques scandales qui éclatent malheureusement quelquefois, sans vouloir penser aux talens & aux vertus qui s'y perpétuent.

L'état Religieux deviendra très-honorable, quand on saura l'honorer; & l'on y trouvera des hommes puissans en œuvres & en paroles, quand on voudra les chercher. L'émulation est absolument nécessaire dans les cloîtres, pour y entretenir l'amour de l'étude; comme l'ambition en est le scandale & la ruine. C'est un monstre dans l'Eglise & dans l'Etat, qu'un Religieux ambitieux ou hypocrite, qui fait profession d'être humble, & qui est bouffi d'orgueil; un homme extérieurement pauvre, & qui ne cherche qu'à s'enrichir; un prétendu dévot, qui s'annonce pour un serviteur de Dieu, & qui n'est que celui de sa passion.

Quand je pense qu'il y a des Re-

ligieux qui se perdent pour obtenir une misérable supériorité qui ne donne que des chagrins & des embarras, je ne puis définir l'homme; & je dis que c'est se damner pour bien peu de chose.

O ma solitude! mes livres; mes travaux! que de peines je ressentirois, s'il falloit vous quitter, pour passer dans le tourbillon des affaires & des honneurs! Le titre même de Majesté ne dédommage pas l'homme de la liberté qu'il perd, quand il devient Monarque.

On m'a appris dès ma plus tendre jeunesse, que l'honneur d'avoir une ame immortelle, est la plus grande gloire dont on puisse jouir; & heureusement je l'ai bien retenu.

Je ne dirois pas cela à toutes les personnes du monde; car il y en

a bien peu qui fussent capables de le comprendre; mais pour vous, qui favourez l'ineffimable plaisir d'exister & de penser, vous m'entendez. Je vous embrasse de tout mon cœur, & je suis sans réserve votre serviteur & votre ami.

A Rome, le 6 Novembre 1750.

LETTRE XXVII.

A Monseigneur HENRIQUEZ.

MONSEIGNEUR,

Vous daignez me consulter, & c'est moi qui aurois besoin de vos conseils. On connoît vos lumières, votre piété; & il n'y a personne qui n'avoue que vous êtes le meilleur guide & le plus savant docteur.

Cependant, pour vous obéir, je vous dirai que le dépôt doit être remis à *Pierre*, quoiqu'il ne lui ait été destiné par *Jean*, qu'à raison de son attachement à la Religion Catholique, & qu'il ait malheureusement changé.

Il est seulement nécessaire de lui faire connoître quelle a été l'intention de son bienfaiteur, quand il l'a gratifié de cette somme. Mais je ne pense pas que la personne chargée du dépôt, puisse l'en frustrer, à raison de son changement de Religion.

Vous dites, Monseigneur, qu'il y a des personnes qui prétendent qu'on en pourroit faire un don à quelque Monastere; & moi j'ose soutenir, tout Religieux que je suis, que ce seroit la plus mauvaise

destination. Premièrement, parce qu'il doit être remis à qui il appartient : secondement, parce que les familles, dans le partage des biens, doivent toujours être préférées : troisièmement enfin, parce que les pauvres qui n'ont nul moyen de subsister, sont ceux qu'on doit principalement secourir.

La providence est la ressource des Communautés; & c'est elle, plutôt que des moyens humains, qui doit les sustenter. Tout Ordre Religieux n'est estimable, qu'autant qu'il imite Jesus-Christ; mais on a souvent des vues terrestres pour la conservation d'un Monastere, sans penser que le vrai Chrétien n'a point de Cité permanente, & qu'il n'arrive que ce que Dieu veut.

Je soumets néanmoins mon avis au vôtre, n'ayant jamais d'attachement opiniâtre à mes sentimens. Je les expose conformément à ce que me dicte ma conscience, & je prends toutes les précautions possibles pour qu'elle soit éclairée; car il n'y a point de mal qu'on ne fasse, en croyant même faire le bien, lorsqu'on n'a pour guide qu'une ignorante dévotion.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXVIII.

A l'Abbesse d'un Monastere.

M. T. R. M.

D'après cet exposé, il paroît que vous ne savez pas employer à propos la fermeté. Si la dissipation entraîne vos Religieuses, & si elles vous menent comme il leur plaît, que deviendra la Regle? La dissipation, & sur-tout le parloir, font la perte des Couvens de filles. Il n'y a que le recueillement & l'application qui puissent maintenir dans l'ordre les différentes Communautés. C'est un joug insupportable, que celui du cloître, lorsqu'on voit le monde, & lorsqu'on se retrouve avec lui: plus

on le fréquente, plus on se dégoûte de son état.

Je suis d'avis que vous réunifiez souvent chez vous la Communauté; & qu'en bonne mere qui aime ses enfans, vous leur parliez avec effusion de cœur, sur la nécessité de remplir leurs devoirs. Je voudrois ensuite que vous fîtes vos efforts pour leur persuader adroitement que votre conscience vous reproche votre facilité; & que si vous êtes obligée de paroître sévère, c'est que vous avez une ame à sauver.

Quand vos Religieuses sentiront que ce n'est point l'humeur qui vous gouverne, mais la crainte de manquer à Dieu, elles vous écouteront avec respect; ou elles feront du nombre de ces Vierges

folles , qui n'ont dans leur lampe ni huile ni lumiere, pour aller au-devant de l'époux. Ce feroit le plus sensible malheur qui pût arriver; & ce feroit alors, qu'après avoir épuisé toutes les ressources de la prudence & de la charité, il faudroit employer l'autorité légitime des Supérieurs pour mettre la réforme.

• Mais je présume, ma Révérende Mere, que vous n'en viendrez point à cette extrémité. On murmurerà contre vous pendant quelque temps; mais la colere des Religieuses est un nuage qui passe comme une giboulée, à moins qu'il n'y ait des cabales & des partis; car alors il n'y a que Dieu seul qui puisse les dissiper.

Il est difficile de résister à une
Superieure

Supérieure qui prie, qui conjure, qui s'humilie & qui emploie les larmes plutôt que les reproches, pour toucher & pour persuader. Eh! plutôt à Dieu que ce fût le langage ordinaire de toutes les Abbeffes! car, hélas! il n'y en a que trop qui, enivrées d'une noblesse chimérique, n'ont pour tout mérite, que beaucoup de caprices & beaucoup de hauteur, vivent séparément de leurs Religieuses, & passent une partie de leurs jours à la toilette & au parloir. Ce sont des Vierges folles (& encore peut-être ne méritent-elles pas ce nom), qui font la ruine & le scandale des Communautés, & qui n'y font que comme les frelons dans une ruche, pour y manger le miel, & pour y mettre la confusion.

Partie I.

M

Vous m'avez réduit, Madame, à une cruelle épreuve, en me demandant conseil; car je n'ai nul talent pour diriger, & des Religieuses sur-tout. Je pense comme notre P. S. François (vous me pardonnerez mon ingénuité). Il disoit: *Dieu nous a privé des femmes, en nous inspirant le desir d'entrer en religion; mais je crains bien que le Démon ne nous ait donné des sœurs pour nous tourmenter.* Il fa-voit combien les Religieuses en général sont difficiles à diriger, quoiqu'il y en ait de très-dociles & de très-éclairées. Il n'y a même pas une seule Communauté où l'on n'en trouve quelqu'une digne des plus grands éloges.

D'après cela, Madame, j'ose vous prier de ne plus vous adresser

à moi, d'autant plus que je n'aurois pas le temps de vous répondre, & que je ne pourrois vous dire rien de mieux que ce que vous dit votre Regle. Parlez peu à vos Directeurs, & beaucoup à Dieu; & la paix reflleurira dans votre Abbaye. Je le souhaite pour vous-même, pour l'honneur de la Religion, étant avec tout le respect possible, &c.

A Rome, ce 10 Novembre 1750.



LETTRE XXIX.

A M. l'Abbé LAMI, Ecrivain
périodique à Florence.

JE vois toujours vos feuilles avec plaisir, mon cher Abbé; mais je voudrois que vos censures fussent motivées. Au lieu de dire, par exemple, *que le style d'un tel ouvrage est incorrect, qu'il y a des choses triviales qui déparent la beauté du livre*; il faudroit le montrer au doigt & à l'œil: *La regola a sempre bisogno dell'esempio.*

Comment voulez-vous qu'un Auteur se corrige, & que le Public adopte votre maniere de juger, si vous ne censurez que vaguement, & si vous ne montrez

pas l'endroit où l'Ecrivain s'est négligé?

Il n'y a point de livre dont on ne puisse dire qu'il contient des négligences, ou des phrases trop recherchées. Quand on ne parle qu'en général, on donne à croire qu'on n'a jetté qu'un coup d'œil rapide sur l'ouvrage dont on rend compte, & qu'on ne cherche qu'à se débarrasser de son travail.

C'est encore une autre omission, de ne pas faire voir les plus beaux endroits d'un livre. Le bon goût d'un Journaliste exige qu'il soit attentif sur cet article. Si un ouvrage ne vaut pas la peine d'être lu, il faut plutôt ne le pas annoncer, que d'invectiver celui qui l'a mis au jour. C'est une lâcheté, que de censurer amèrement un ou-

vrage, uniquement pour faire rire le Public aux dépens de l'Auteur.

Il feroit à fouhaiter que Rome prît la méthode de Paris, & qu'on y vît plusieurs feuilles périodiques paroître successivement. Nous n'avons qu'un misérable *Diario*, qui ne contient que des fadaïses, & qui n'apprend rien. La fonction d'un Journaliste éclairé est aussi nécessaire qu'honorable, dans un pays où l'on cultive les Lettres. Personne ne fait mieux que moi, tout ce que doit la Patrie à un Ecrivain qui se captive chaque semaine, ou chaque mois, pour donner une analyse des livres qui s'impriment, & pour faire connoître le génie de sa Nation. C'est la voie la moins dispendieuse & la plus abrégée pour répandre la

lumière, & pour apprendre à juger sainement.

Je n'aurois aucune idée de la Littérature Françoisé, sans les Journaux François qu'on a la complaisance de me communiquer. Quand on est sévère & jamais mordant, exact & jamais minutieux, juste & jamais partial, on remplit sa tâche à la satisfaction du Public. La mienne est complete, toutes les fois que je puis vous renouveler les sentimens d'estime & d'affection avec lesquelles, &c.

A Rome, ce 2 Mars 1750.



LETTRE XXX.

*Au Comte ***.*

IL n'est pas croyable, mon plus intime ami, combien vos trois visites ont consolé mon ame : les pleurs que vous avez répandus en ma présence, la confession que vous m'avez faite, en collant vos joues sur les miennes, en me serrant les mains, en me protestant que vous n'oublierez jamais l'empressement avec lequel je vous ai recherché, en me promettant de la maniere la plus forte de réparer votre vie passée, de travailler sérieusement à rentrer en grace avec Dieu, tout cela ne s'effacera jamais de ma mémoire & de mon cœur.

cœur. Je disois toujours en moi-même : il a reçu une éducation trop chrétienne, il reviendra sur ses pas : je le reverrai ; ses égaremens ne sont qu'un orage qui se dissipera. Le calme est revenu, Dieu soit loué : ce n'est pas moi, mon cher ami, mais lui seul qu'il faut remercier.

Puisque vous voulez un plan de ma main pour vous guider ; je vais vous tracer tout simplement ce que mes foibles lumieres & ma forte amitié vont m'inspirer : cela fera court. Les Commandemens de Dieu, ces premieres & sublimes Loix, d'où dérivent toutes les autres, se réduisent à peu de mots. Les préceptes, quand ils sont clairs & fondés sur la raison, ainsi que sur le bonheur, n'ont besoin ni de

commentaires, ni de dissertations.

Vous lirez tous les matins la Parabole de l'Enfant prodigue : vous récitez le *Miserere* avec un cœur contrit & humilié; & ce sera toute votre priere. Vous ferez quelques lectures chrétiennes dans le cours de la journée, non comme un esclave qui remplit sa tâche, mais comme un enfant de Dieu qui revient à son pere, & qui attend tout de sa miséricorde. Ces lectures ne seront pas longues, pour ne pas vous en dégoûter. Vous prendrez l'heureuse habitude d'aller à la Messe le plus souvent que vous pourrez, & vous n'y manquerez jamais, ni les Dimanches, ni les Fêtes. Vous y assisterez en suppliant, qui demande pardon, & qui espere l'obtenir.

Vous vous ferez un devoir de répandre chaque jour quelque aumône dans le sein des pauvres, pour réparer le tort que vous leur avez causé, en donnant à des plaisirs criminels & à des superfluités, ce qui leur étoit dû. Vous renoncerez aux sociétés qui vous ont éloigné de Dieu, de vous-même, de vos vrais amis, & vous formerez de nouvelles liaisons, avouées par l'honneur, par la décence & par la Religion. Il est facile de congédier des compagnons de débauche, sans les brusquer : on leur parle honnêtement du plan qu'on veut suivre; on les engage à s'y conformer : on ne les entretient que de regrets sur le passé, que de bonnes résolutions pour l'avenir; & bientôt ils ne reviennent plus:

ou, s'ils reparoissent, c'est une preuve qu'ils changent de conduite; & alors, au lieu de les éviter, on les reçoit avec plus de plaisir que jamais.

Vous vous promenez souvent, de peur que la retraite ne vous jette dans la mélancolie; & vous ferez en sorte d'avoir toujours la société d'un homme mûr, ou d'un jeune homme vertueux. Vous irez seul le moins que vous pourrez; & sur-tout dans ces commencemens, où vos résolutions ne sont pas encore bien affermies. Il arriveroit que, livré à des pensées vagues, & bientôt ennuyé de vous-même, vous iriez au-devant des occasions qui vous replongeroient dans le précipice.

Vous prendrez quelque livre

agréable, mais instructif, pour vous entretenir dans une honnête gaieté. La tristesse est un écueil pour les jeunes gens qui s'occupent de leur conversion. Il font le parallèle de la vie dissipée qu'ils menoient, avec la vie sérieuse qu'on leur prescrit, & ils finissent par retourner à leurs égaremens.

Vous vous ferez rendre un compte exact de vos dettes & de vos revenus; & dans vos abstinences, vous trouverez de quoi payer vos créanciers. Un homme est toujours riche, quand il fait usage des privations; comme il est toujours pauvre, quand il ne se refuse rien.

Vous ferez une pension viagère à la personne que vous avez séduite, afin que la misère ne l'oblige

pas à continuer une vie déréglée, aux conditions qu'elle se retirera loin de vous; & c'est par écrit que vous lui annoncerez vos intentions, en lui demandant pardon de ce que vous l'avez subornée, & en la conjurant d'oublier les créatures, pour ne plus s'attacher qu'au Créateur.

Quand l'occasion se présentera de faire un petit jeu de société, vous ne la refuserez point; & parce que cela vous occupera décemment, & parce que cela ne vous exposera point aux railleries d'un monde, qui ne cherche qu'à ridiculiser la piété.

Vous vous habillerez comme tout le monde, selon votre condition, sans être ni trop recherché, ni trop négligé. La vraie dévotion

redoute les extrêmes: ce n'est que lorsqu'on la parodie, qu'on affecte d'avoir un habit mal-propre, une tête panchée, un visage austère, un langage patelin.

Vous renverrez les domestiques complices de vos intrigues, & participans de vos iniquités quoiqu'après les avoir scandalisé, il fût à propos de les édifier; mais dans la crainte que connoissant votre foible, ils ne vous tendissent des filets pour vous remettre dans la voie de la perdition. Vous êtes encore trop jeune pour ne pas entourer votre cœur d'une double haie & d'un double fossé.

Vous vivrez avec vos nouveaux domestiques, dont la sagesse & la fidélité vous feront attestées, com-

me un maître qui connoît les devoirs de l'humanité, comme un Chrétien qui fait que devant Dieu nous sommes tous égaux, malgré l'inégalité des conditions : vous ne leur donnerez que de bons exemples ; vous veillerez sur leurs mœurs, sans être ni leur tourment, ni leur espion, & vous vous les attacherez par votre douceur & par vos bienfaits. Rien de plus flatteur, que de rendre heureux ceux dont on est environné.

Je vous exhorte à visiter la chapelle que le Cardinal Cibo, dont je respecte infiniment la mémoire, s'est fait bâtir dans l'intérieur des Chartreux. Plutôt que de mêler ses cendres avec ses illustres aïeux, qui reposent dans les plus superbes tombeaux, il voulut être enterré

au milieu de ses domestiques, dont il fit les épitaphes, ne se réservant pour lui-même, que ces mots pleins d'humilité : *Hic jacet Cibo, vermis immundus.*

Ce sépulcre est absolument dérobé à la vue des hommes ; mais Dieu, à qui tout est découvert, saura bien le manifester au dernier jour ; & ce sera un reproche accablant pour ces hommes qui sont vains jusques dans le cercueil : *che sono impertinenti sine al sepolcro.*

Il faudra penser à prendre quelque charge qui vous donne de l'occupation. On fait toujours mal, quand on ne fait rien. Sondez votre esprit, consultez votre goût, interrogez votre ame, & sur-tout adressez-vous à Dieu, afin de connoître ce qui peut vous convenir,

soit dans le militaire, soit dans le politique. L'état ecclésiastique n'est plus fait pour vous. On ne doit pas porter dans le Sanctuaire les restes d'un cœur souillé par le commerce du monde, à moins que la volonté du Seigneur ne se manifeste d'une manière extraordinaire: ce qui est très-rare, & beaucoup plus admirable, qu'imitable.

On pensera ensuite à vous marier, & je suis d'avis de ne pas trop différer. Le mariage, lorsqu'il est fait avec pureté de cœur, préserve les jeunes gens d'une multitude d'écueils; mais ne comptez pas sur moi pour vous chercher une épouse. J'ai promis à Dieu, dès l'instant que j'embrassai l'état Religieux, de ne jamais mêler de mariages ni de testamens. Un

Religieux est un homme enterré, qui ne doit donner aucun signe de vie, que pour des choses purement spirituelles, parce que l'ame ne meurt point.

Votre parent, cet homme si sage, si intègre, si honnête, & avec lequel je viens heureusement de vous reconcilier, est en état de vous bien marier. La Religion & la raison doivent être plus consultées que l'inclination, pour un établissement qui doit durer toute la vie. On voit rarement réussir les mariages qui n'ont d'autre motif que l'amour: Cela est merveilleux dans les idylles & dans les romans, mais cela ne vaut rien dans la pratique.

Je ne vous parle ni de votre dépense, ni de votre table. Avec les

principes que je vous donne, cela ne peut être que modéré. Ayez souvent à dîner quelque digne ami. Je n'aime point à vous voir seul, & vous y ferez le moins que vous pourrez, hors le temps de vos prières & de vos lectures, *va soli*.

Vous n'irez à votre terre que de temps en temps. Si vous habitez la campagne, & sur-tout dans ces momens-ci, vous ensevelirez vos bonnes résolutions, ainsi que votre éducation. Les sociétés rurales ne conduisent qu'à la dissipation; & pour peu qu'on les fréquente, on finit par oublier tout ce qu'on a su, & par devenir agreste, ignare & grossier. Trop souvent la chasse, l'amour, le vin sont le passe-temps des Gentilshommes qui vivent continuellement à la campa-

gne. La ville polit les mœurs, orne l'esprit, & empêche l'ame de se rouiller. Vous ne ferez point minutieux pour l'heure de votre lever & de votre coucher. L'ordre est nécessaire dans toutes les conditions; mais la contrainte & la monotonie ne rétrécissent que trop souvent l'esprit.

Si vous voyez la Religion en grand, comme elle doit être vue, vous n'y trouverez point toutes les puérités qu'y met la petite dévotion; & vous n'ouvrirez jamais ces livres mystiques ou apocryphes, qui sous prétexte de nourrir la piété, amusent l'ame par de minutieuses pratiques, & laissent l'esprit sans lumieres, comme le cœur sans composition. *La vraie Dévotion*, par le célèbre Mura-

tori, vous préservera de tous les dangers d'une fausse crédulité. Je vous conseille de lire & relire cet ouvrage, pour en profiter.

Ne recevez pas des conseils indistinctement; car dans les maladies de l'ame, comme dans celles du corps, chacun veut donner le sien. Vous éviterez les cagots autant que les hommes dissipés. Les uns & les autres vous empêcheroient d'arriver au but que nous nous proposons. Je ne compte sur votre conversion, qu'après que vous vous ferez long-temps éprouvé. On ne passe pas facilement du libertinage à la pratique de la vertu. C'est pour cela que je vous ai prié de prendre pour Directeur notre bon Franciscain, l'ami de feu votre pere, & le mien.

C'est un excellent maître de la vie spirituelle; & s'il vous tient du temps avant de vous admettre à la participation des saints Mysteres, c'est qu'il voudra s'assurer, avec raison, si vous êtes changé, & suivre la pratique constante de l'Eglise. Ne craignez rien de sa sévérité: il joint la tendresse d'un pere, à la fermeté d'un sage Directeur; & il ne vous accablera pas de pratiques extérieures, comme font ordinairement les Confesseurs peu éclairés. Si vous avez péché par orgueil, il vous donnera des moyens de vous humilier: si c'est par sensualité, il vous donnera des regles pour vous mortifier; pensant, avec raison, qu'on ne guérit pas les plaies de l'ame par quelques prieres récitées

à la hâte, mais en observant le contraire de ce qu'on a fait. La plupart des Pécheurs, faute de cette méthode, passent leur vie à offenser Dieu, & à se confesser.

Sur-tout point d'excès dans votre piété, point de parti violent : ce seroit le moyen de retomber.

Voilà, mon cher fils, mon fidele ami, ce que j'ai cru devoir vous tracer. Je n'y mettrois pas plus de tendresse, quand je vous l'écrirois avec mon propre sang. Vous me feriez mourir de douleur, si les résolutions que vous prîtes dernièrement, en ma présence, alloient s'évanouir. Ce qui me rassure, c'est que vous êtes vrai, c'est que vous m'aimez, c'est que vous êtes pleinement convaincu que je veux sincèrement
votre

votre bien ; & qu'enfin vous avez éprouvé qu'une vie défordonnée est un assemblage de chagrins, de remords, de tourmens.

Ecoutez la voix d'un pere, qui vous crie du fond de son tombeau, qu'il n'y a de bonheur ici-bas que pour les amis de Dieu, & qui vous somme de tenir la parole que vous lui donnâtes autrefois, de vivre avec l'aide du Ciel en bon Chrétien.

Je suis beaucoup plus à vous qu'à moi-même, &c.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce
20 Novembre 1750.*

P. S. Je vous racommoderai sûrement avec toute votre famille, excepté peut-être avec la Marquise R***, que je crois trop
Partie I. O

dévote pour vous pardonner. Je vous attends samedi pour prendre le chocolat, & pour vous communiquer une Lettre du pauvre Sardi, ancien Domestique de votre mere, & qui est réellement dans le besoin. Il ne vous faut pas beaucoup de temps pour venir de Viterbe à Rome, sur-tout si vous avez des chevaux qui sachent marcher à pieds: *che sapiano camminare à piedi.*



 LETTRE XXXI.

*Au Prince SAN SEVERO,
Napolitain.*

MON PRINCE,

Je vous fais les plus humbles remerciemens, de ce que, sur la Lettre d'un petit homme tel que moi, qui ne date, ni parmi les Grands, ni parmi les Savans, vous avez comblé d'honnêtetés M. Wesler. Il est tout glorieux d'une si belle réception: il ne parle qu'avec enthousiasme de tout ce que vous imaginez pour augmenter les progrès de la physique, & la gloire des Physiciens. Ce sont toujours de nouvelles découvertes, également utiles & curieuses.

dévote pour vous pardonner. Je vous attends samedi pour prendre le chocolat, & pour vous communiquer une Lettre du pauvre Sardi, ancien Domestique de votre mere, & qui est réellement dans le besoin. Il ne vous faut pas beaucoup de temps pour venir de Viterbe à Rome, sur-tout si vous avez des chevaux qui sachent marcher à pieds: *che sapiano camminare à piedi.*



 LETTRE XXXI.

*Au Prince SAN SEVERO,
Napolitain.*

MON PRINCE,

Je vous fais les plus humbles remerciemens, de ce que, sur la Lettre d'un petit homme tel que moi, qui ne date, ni parmi les Grands, ni parmi les Savans, vous avez comblé d'honnêtetés M. Wesler. Il est tout glorieux d'une si belle réception: il ne parle qu'avec enthousiasme de tout ce que vous imaginez pour augmenter les progrès de la physique, & la gloire des Physiciens. Ce sont toujours de nouvelles découvertes, également utiles & curieuses.

Naples est la Ville la plus propre à exercer l'esprit des Savans. Elle offre de toutes parts tant de phénomènes en tout genre, qu'on est forcé de s'en occuper. Ses montagnes, ses souterrains, ses pierres, ses eaux, le feu dont elle est, pour ainsi dire, pénétrée, font autant d'objets qu'on veut sonder.

Je ne suis point surpris, mon Prince, que le Roi lui-même soit flatté de votre travail & de vos succès. Tout Monarque qui connoît sa gloire, fait combien celle des Savans rejaillit sur lui, quand il les protège. Si les esprits capables de faire de grandes choses, étoient encouragés parmi nous, l'Italie verroit encore sortir de son sein de grands personnages en tout genre. Le germe des talens y

est toujours; & il n'a besoin que d'être échauffé, pour fleurir avec magnificence.

Mais les Artistes commencent à perdre ce génie créateur, qui opéra des prodiges. Les meilleurs tableaux, comme les meilleures statues qu'on fait maintenant, n'ont plus l'air que de copies. Il semble qu'on force le pinceau à travailler malgré lui. Il y a de la rudesse dans les traits, au lieu de cette moëlleuse douceur qu'on admire chez nos premiers Peintres; & il nous manque actuellement cette expression, qui fait l'ame des tableaux.

Nous sommes plus riches en Ecrivains. Nous en avons encore qui, pour l'énergie du style, & pour la beauté des images, peuvent se placer à côté des Anciens,

tels que l'Abbé *Buona-Fede*, de l'Ordre des Célestins.

C'est une obligation que nous avons à notre langue. Elle engage par ses charmes à cultiver la Littérature, comme vous engagez par vos talens, tout le monde à vous dire, qu'il n'y a rien de plus flatteur, que de pouvoir vous assurer des sentimens de respect & d'admiration avec lesquels, &c.

A Rome, ce 17 Janvier 1751.



LETTRE XXXII.

*A un Religieux de ses amis,
devenu Provincial.*

LES dignités m'affectent si peu, que je n'ai pas le courage de faire un compliment à ceux qui en sont revêtus. C'est une servitude de plus, qu'il faut joindre à toutes les miseres de l'humanité, & d'autant plus à craindre, qu'elle donne de l'orgueil. L'homme est assez malheureux d'identifier avec lui-même de petits honneurs, qui ne sont qu'une écorce; & d'oublier une ame immortelle, pour se repaître de quelques prérogatives chimériques, qui ne durent que quelques jours. Jusques dans les cloîtres même, où tout doit être

désintéressement, abnégation, humilité, on se glorifie de certaines places, comme si l'on avoit le commandement de quelque Royaume.

Je vous fais ces réflexions, d'autant plus volontiers que la trempe de votre esprit vous met au dessus de tous les honneurs; & que vous n'avez acquis de l'autorité, que pour faire des heureux. Je suis convaincu que vous mêlerez parfaitement la douceur avec la sévérité; que jamais on ne verra de nuage sur votre front, d'inégalité dans votre humeur; que vous serez toujours le frere de ceux dont vous devenez le supérieur; que vous chercherez à les placer selon leur inclination & selon leurs talens, & que vous n'employerez l'espionnage

nage, que pour découvrir le mérite de ceux qui sont trop modestes pour le faire paroître.

Ainsi vous vous honorerez par la maniere dont vous remplirez votre place; & chacun desirera le moment de vous voir & de vous posséder, tandis qu'il y a des Provinciaux dont on redoute le passage, comme celui d'un orage. Sur-tout ayez soin, mon cher ami, des vieillards & des jeunes gens, pour que les uns soient secourus, & les autres encouragés, comme cela se doit. Ce sont deux extrémités qui paroissent fort éloignées, & qui cependant se touchent, puisque tout jeune homme vieillit à chaque pas qu'il fait. Observez de la modération dans toutes vos démarches,

& pensez qu'il faudroit plutôt donner dans un excès de douceur, que de se livrer à une trop grande sévérité.

Parlez noblement de la Religion, & n'en parlez qu'à propos. On évite les personnes qui prêchent continuellement. Jesus-Christ ne fait pas de longs sermons à ses Disciples; mais ce qu'il leur dit est esprit & vie: les paroles en ont bien plus de force quand elles ne sont qu'un trait. Point d'affectation dans votre maintien; il y a des hommes qui s'imaginent que tout doit être compassé chez une personne en place, & ceux-là sont de petits esprits.

Je ne vous dirai rien contre la duplicité, malheureusement trop en usage chez les Religieux qui

gouvernent. Je me flatte, d'après la bonne opinion que j'ai de votre mérite, que vous n'écrirez jamais contre personne, sans l'avoir averti plusieurs fois, & sans l'en avoir prévenu. Craignez de trouver des coupables, & humiliez-vous quand vous en rencontrerez, en pensant que l'homme par lui-même, est incapable de faire aucun bien. Rendez-vous communicatif: on perd beaucoup dans l'esprit de ceux qu'on dirige, lorsqu'on est trop froid. En un mot, soyez ce que vous vouliez que fût un Provincial, quand vous étiez inférieur; mais trop souvent on exige des autres ce qu'on ne veut pas faire soi-même. Distinguez les fautes par les motifs, par les circonstances; & sachez que s'il y

172 LETTRES DU PAPE
en a qu'on doit punir, il y en a
qu'il ne faut pas voir, parce que
tout homme a des imperfections.

Faites peu de confidences; &
quand vous en ferez, que ce ne
soit jamais à demi: on devine le
reste, & l'on n'est pas obligé de
garder le secret. N'ayez point de
prédilection pour celui-ci, plutôt
que pour celui-là, à moins que ce
ne soit pour quelqu'un d'un mérite
éminent. On y est alors autorisé par
l'exemple de Jesus-Christ même,
qui témoignoit une singuliere af-
fection à S. Pierre & à S. Jean.

Enfin passez dans les maisons
comme une rosée bienfaisante; de
sorte qu'on puisse regretter le
temps où vous ne ferez plus en
place, & dire de vous: *Transiit
benefaciendo.*

CLÉMENT XIV. 173

Aimez-moi comme je vous
aime, & regardez cette Lettre
comme l'emblème de mon cœur.

Mes complimens à nos amis
communs, & sur-tout à notre res-
pectable vieillard, dont les bons
avis m'ont été très-utiles, & pour
qui ma reconnoissance est im-
mortelle.

A Rome, ce 31 Janvier 1751.



LETTRE XXXIII.

*A Madame la Marquise R***.*

MADAME,

Il est sans doute désespérant pour M. le Comte, votre cher parent, que vous ne vouliez point revenir sur son chapitre, malgré l'humble & touchante Lettre qu'il vous a écrite, & malgré la visite qu'il vous a faite.

Est-ce donc là comme Dieu en agit à notre égard? Et que voulez-vous que le Public pense de votre piété, quand il vous voit si acharnée à rejeter l'Enfant prodigue? Pour moi, Madame, qui n'ai pas votre vertu, j'ai couru après lui, dès que j'ai appris qu'il s'égaroit;

& j'espère que Dieu m'en récompensera.

Vous ne cessez de dire, Madame, qu'il a beaucoup perdu d'argent; qu'enfin c'est un mauvais sujet. Mais qu'est-ce que la perte de l'or même, pour vous en affliger si vivement? Vous devez seulement être sensible à l'abus qu'il a fait de ses bonnes qualités; & penser que s'il est réellement un mauvais sujet, il a plus besoin que jamais des avis & des exemples des gens de bien.

C'est une religion bien mal entendue, que celle qui abandonne un jeune homme, parce qu'il donne dans des écarts.

Eh! que savez-vous, Madame; si ce mauvais sujet ne fera pas demain agréable à Dieu, pendant

que vos services ne lui plairont pas ? Car enfin il ne faut qu'un grain d'orgueil , pour gâter la meilleure action. Le Pharisien qui jeûnoit deux fois la semaine , fut repouffé ; & le Publicain qui s'humilioit , fut justifié.

La charité , à l'égard de tous les hommes , & toujours la charité ; voilà ce que je ne cesserai de répéter , & ce qui s'accorde parfaitement avec la morale enseignée dans toutes les Ecoles chrétiennes , & dans toutes les Chaires.

Si la miséricorde de Dieu dépendoit de certains dévots , les pécheurs seroient bien à plaindre. La fausse dévotion ne connoît qu'un zele exterminant ; tandis que Dieu plein de patience , de douceur , de longanimité , attend

à résipiscence tous ceux qui ont prévarié.

Le sang même de Jesus-Christ réclame vos bontés pour votre cher parent ; & c'est n'en tenir aucun compte , que de lui refuser l'entrée de votre maison. Que savez-vous , Madame , si son salut n'étoit point attaché aux fautes dont il se repent ? Dieu permet souvent de grands désordres , pour que l'homme sorte de sa léthargie. Vous ne pouvez ignorer qu'il y a plus de joie dans le Ciel pour la conversion d'un seul pécheur , que pour quatre-vingt-dix-neuf justes , qui n'ont pas besoin de pénitence. Et vous conserveriez du ressentiment , pendant que les Anges se réjouissent ? Ce seroit bien alors une piété qui fait peur : *una pietà spaventosa.*

Je tremble pour tous les dévots qui affichent tant de rigidité ; car Dieu lui-même nous assure qu'il nous traitera comme nous aurons traité les autres. Ayez la bonté de lire l'Épître de S. Paul à Philemon, au sujet d'Onésime, & vous saurez, Madame, si vous devez pardonner.

Ce n'est point à nous à décider si le cœur d'un homme, qui paroît sérieusement rentrer en lui-même, n'est pas changé. Outre qu'il n'y a que Dieu qui le fait, on doit toujours le présumer. Trouveriez-vous, Madame, fort équitable de la part de vos voisins, témoins des bonnes œuvres que vous faites, s'ils prétendoient que vous n'agissez que par orgueil ? Laissons au Scrutateur des con-

sciences le soin de prononcer sur le motif qui nous anime. Le frere de l'Enfant prodigue est condamné aux yeux de la Religion & de l'humanité, pour n'avoir pas été touché de son retour comme il le devoit.

Si j'étois votre Directeur, quoique la direction ne soit analogue, ni à mes travaux, ni à mon goût, je vous prescrirois, pour appaiser votre colere, d'écrire à celui qui vous est si odieux, de le voir souvent, & même aux conditions d'oublier le passé.

Si l'on regle sa piété sur l'humour, on n'est qu'un fantôme de vertus ; & assurément, Madame, je présume que la vôtre a pour base la charité ; car jamais je ne juge défavorablement de mon prochain.

Si ma Lettre, contre mon intention, vous paroïssoit un peu dure, daignez penser que c'est moins pour votre parent, que pour vous-même, que je vous ai parlé de la sorte; car il y va de votre salut. Ne lui pardonneriez-vous point, pendant qu'il est présumable que Dieu lui-même lui a pardonné? Je ne puis me le persuader.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec respect.

A Rome, ce 5 Février 1751.



 LETTRE XXXIV.

Au Chevalier DE CABANE.

Vous persévérez donc toujours, Monsieur, à vouloir vous enterrer à la Trappe, & à me mettre dans le cas de ne pouvoir plus rien vous adresser que votre épitaphe. Puisque c'est votre dernier mot, je ne m'obstinerai point à vous contrarier, d'autant mieux que vous vous êtes long-temps éprouvé, & que vous n'êtes plus dans l'âge où l'on fait des démarches inconsidérées.

Les gens du monde se moqueront de vous. Mais de qui ne se moquent-ils pas? Je ne connois aucune personne, aucun ouvrage,

Si ma Lettre, contre mon intention, vous paroïssoit un peu dure, daignez penser que c'est moins pour votre parent, que pour vous-même, que je vous ai parlé de la sorte; car il y va de votre salut. Ne lui pardonneriez-vous point, pendant qu'il est présomable que Dieu lui-même lui a pardonné? Je ne puis me le persuader.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec respect.

A Rome, ce 5 Février 1751.



 LETTRE XXXIV.

Au Chevalier DE CABANE.

Vous persévérez donc toujours, Monsieur, à vouloir vous enterrer à la Trappe, & à me mettre dans le cas de ne pouvoir plus rien vous adresser que votre épitaphe. Puisque c'est votre dernier mot, je ne m'obstinerai point à vous contrarier, d'autant mieux que vous vous êtes long-temps éprouvé, & que vous n'êtes plus dans l'âge où l'on fait des démarches inconsidérées.

Les gens du monde se moqueront de vous. Mais de qui ne se moquent-ils pas? Je ne connois aucune personne, aucun ouvrage,

aucune démarche, & même aucune vertu qui n'ait des censeurs. C'est ce qui doit consoler les Ordres Religieux de la haine qu'on leur porte, ainsi que du mépris avec lequel on en parle.

On en fit trop d'éloges au commencement qu'ils parurent. Il falloit un contre-poids qui les tint dans l'humilité. Les Fondateurs n'eurent que de bonnes intentions en formant les divers Instituts qu'on trouve dans le sein de l'Eglise; & il n'y eut pas jusqu'aux habits qu'ils donnerent à leurs Disciples, & que le monde juge bizarres, qui ne prouvent leur sagesse & leur piété. Ils penserent que c'étoit le moyen d'empêcher les Religieux de se mêler avec les Séculiers, & de les exclure des

assemblées profanes. Il étoit naturel que des hommes qui embrassoient un genre de vie tout-à-fait différent des usages du siècle, eussent des vêtemens particuliers.

Les voilà donc justifiés sur cet article. Eh! combien ne me seroit-il pas facile de faire leur apologie sur le reste, si je n'étois pas moi-même Religieux! Qu'on lise leurs Regles; qu'on examine leurs usages; & l'on ne pourra s'empêcher de reconnoître que tout ce qui leur est recommandé, que tout ce qu'ils observent dans leurs cloîtres, les rappelle à Dieu.

S'ils dégénèrent de leur premier état, c'est que tout homme est foible; & qu'au bout d'un certain temps, la plus grande ferveur se ralentit. Mais un scan-

dale ne fit jamais loi dans les Ordres Religieux : il y a toujours dans toutes les maisons, quelqu'un qui réclame contre les écarts & contre les abus.

Ceux qui se déchaînent continuellement contre les Moines, qui voudroient qu'on prît leurs possessions, & qu'on les bannît de tous les Etats, ignorent certainement qu'ils furent appelés dans les différens Royaumes, par les Rois mêmes qui les doterent, & qui les comblèrent de bienfaits. Ils ignorent que si les fondations des Princes ne sont pas sacrées, il n'y aura plus rien dans le monde qu'on doive épargner : qu'enfin ces Moines, qu'on déchire si cruellement, gagnèrent par leurs sueurs, par leurs veilles, par leurs travaux,

vaux, le pain qui les nourrit.

Leur prétendue rapacité n'est qu'une calomnie. Les Bénédictins acquirent leurs biens en défrichant les campagnes & la vigne du Seigneur, dans des temps où la corruption & l'ignorance faisoient les plus grands ravages. Les premiers disciples de S. Dominique, de S. François d'Assise & de S. François de Paule, ne demanderent rien aux Monarques, lorsqu'ils avoient leur plus intime confiance, & qu'ils pouvoient tout obtenir ; leur indigence actuelle en est la preuve.

Je fais que des Monasteres, par leur inconduite, ont souvent mérité des réformes ; mais ce n'est ni les Regles monastiques, ni les Fondateurs, qu'on doit accuser.

Partie I.

Q

Un homme qui vit dans un cloître, comme il est obligé d'y vivre, ne peut qu'exciter l'estime, & mériter l'attachement des gens de bien. Car qu'est-ce qu'un vrai Religieux, sinon un Citoyen du Ciel qui ne tient point à la terre, qui fait à Dieu même, dans la personne de son Supérieur, un sacrifice de ses sens & de sa volonté, qui desire continuellement l'avènement du Seigneur, qui instruit & qui édifie, pour le bien du prochain; qui fait voir sur un visage continuellement épanoui, la joie d'une bonne conscience & les charmes de la vertu; qui prie, qui travaille, qui étudie pour lui-même & pour ses freres; qui se met aux pieds de tout le monde par son humilité, au dessus de tous les hommes par

la sublimité de ses espérances & de ses desirs; qui ne possède rien qu'une ame en paix; qui ne demande rien que le Ciel; qui ne vit enfin que pour mourir, & qui ne meurt que pour revivre dans l'éternité?

Voilà ce que vous allez être, mon très-cher Monsieur, à l'instruction près, puisque vous n'aurez plus de commerce avec les humains. C'est la seule chose qui me fait peine; car j'aime singulièrement qu'on soit utile à son prochain.

Le temps, qui est une masse de plomb accablante pour la plupart des hommes, ne vous fera nullement à charge. Chaque minute vous semblera un échelon pour arriver au Ciel; & la nuit elle-

même vous paroîtra aussi lumineuse que le jour, par l'entretien que vous y aurez avec Dieu : & *nox sicut dies illuminabitur.*

Vous n'entendrez pas la cloche qui vous appellera à l'Office, comme une cloche seulement, mais comme la voix de Dieu : vous n'obéirez pas à votre Abbé, comme à un homme simplement, mais comme à un personnage qui tient la place de Jesus-Christ même, & qui vous parlera en son nom : vous ne regarderez pas la pénitence comme un assujettissement dont on ne peut se dispenser, mais comme une volupté toute sainte qui fera vos délices.

Vous n'omettez rien des plus petits Réglemens qui assujettissent l'esprit, & qui contrarient la vo-

lonté ; car un Religieux ne se maintient dans la ferveur, & ne dissipe l'ennui, qu'en pratiquant exactement tout ce qui lui est recommandé ; & avec cela, Monsieur, vous conserverez la liberté des enfans de Dieu, en faisant de bon cœur & de plein gré, tout ce que vous paroîtrez faire à titre d'obligation.

Je serai charmé de vous voir comme vous me l'annoncez, n'ayant pas une plus grande satisfaction que de me trouver avec de véritables serviteurs de Dieu, d'autant plus qu'aujourd'hui ils sont extrêmement rares. On ne peut rien ajouter, &c.

A Rome, ce 15 Mars 1751.

 LETTRE XXXV.

A M. l'Evêque de Spolète.

MONSEIGNEUR,

Ce que vous m'écrivez sur les Reliques des Saints, fait honneur à votre discernement & à votre religion. Il y a réellement deux écueils à éviter, quand on est vraiment Catholique; celui de trop croire, & celui de ne pas croire assez. Si l'on ajoutoit foi à toutes les Reliques qu'on montre de toutes parts, il faudroit souvent se persuader qu'un Saint a eu dix têtes, ou dix bras.

Cet abus, qui nous a fait donner le nom de superstitieux, n'a heureusement pris racine que chez

les ignorans. On fait, graces au Ciel, en Italie, & les Pasteurs le répètent assez souvent, qu'il n'y a que la médiation de Jesus-Christ qui soit absolument nécessaire; & que celle des Saints, comme l'enseigne formellement le Concile de Trente, n'est que bonne & utile.

Les Reliques des Bienheureux méritent toute notre vénération, comme des restes précieux qui doivent un jour se ranimer glorieusement; mais nous reconnoissons en les honorant, qu'elles n'ont par elles-mêmes aucune vertu, & que c'est Jesus-Christ, dont elles sont en quelque sorte des fragmens, & l'Esprit saint, dont elles sont les véritables temples, qui leur communiquent une

impression toute céleste, capable d'opérer les plus grands prodiges.

Malgré cela, le culte qu'on doit à Dieu n'est que trop souvent distrahit par celui qu'on rend aux Saints. Delà vient qu'il est sagement ordonné dans Rome, de ne jamais placer des Reliques sur l'Autel où le *Vénérable* (le Saint Sacrement) est exposé, dans la crainte de partager l'attention.

Notre Religion, qui est si spirituelle & si sublime, passe à tort pour accréditer des abus, dont on ne trouvera pas le moindre vestige dans les Cathédrales & dans les anciens Monasteres.

Si l'on daigne écouter les ignorans, qui ne cherchent point à s'instruire, il n'y aura pas une statue qui n'ait parlé, pas un Saint qui

qui n'ait ressuscité des morts, pas un mort qui n'ait apparu; mais les ennemis de la Religion catholique imputent faussement à l'Eglise Romaine, les faits apocryphes que la superstition ne cesse de débiter. Le Peuple est une espece qu'on a beau prêcher; il ne revient point de son obstination, lorsqu'il se persuade quelque chose de contraire à l'enseignement de toute l'Eglise.

J'ai fait convenir dernièrement un Anglois, que les Protestans prenoient à tâche de nous prêter continuellement des absurdités, que nous rejettons, & qu'il y avoit de la mauvaise foi dans leur maniere de nous juger.

L'Italie eut toujours des Ministres éclairés, qui gémissent de la

crédulité des esprits foibles, & de l'incrédulité des esprits forts. Ce n'est point par des croyances populaires, que l'homme sensé juge de la foi d'un pays, mais par les dogmes que l'on enseigne, soit dans les Catéchismes, soit dans les Instructions.

Il seroit bien singulier que Rome, la Souveraine & la Mere de toutes les Eglises; que Rome, centre de vérité & d'unité, enseignât des absurdités. On la venge dignement, Monseigneur, dans l'écrit que vous m'avez fait passer. Je vous exhorte à le rendre public, pour fermer la bouche aux ennemis du S. Siege, & pour apprendre au monde entier, que s'il y a des superstitions en Italie, peut-être plus qu'ailleurs, c'est que le Peu-

ple y a une imagination plus exaltée, & conséquemment plus propre à saisir sans réflexion, tout ce qui se présente à son esprit. Ménagez votre santé, malgré le zele qui vous dévore; & daignez me croire avec une respect infini, Monseigneur, &c.

A Rome, ce 17 Mai 1751.



LETTRE XXXVI.

A M. le Cardinal QUIRINI.

E MINENTISSIME,

L'ouvrage que je viens de lire par votre ordre, est une production du siecle, où il y a plus de paradoxes que de raisonnemens, plus d'objections que de réponses, plus de railleries que de preuves, plus de chaleur que de lumiere, plus de superficie que de profondeur. Les hommes légers le trouveront merveilleux, les gens sensés pitoyable; & comme ceux-ci forment le plus petit nombre, c'est un livre qui aura de la réputation, & qui fera du bruit: *avera*

della reputatione e fara grand' strepito.

Peu de personnes savent apprécier un ouvrage. Pour peu que le style entraîne, on donne son suffrage, on admire, on s'extasie, sans penser que le moindre mérite d'un tableau, c'est la couleur.

Il faut convenir, Monseigneur; que nous vivons dans un siecle bizarre. On n'a jamais eu moins de Religion; on n'en a jamais plus souvent parlé: on n'a jamais eu plus d'esprit; on n'en a jamais plus abusé. On veut tout savoir, & l'on ne veut point étudier: on décide de tout, & l'on n'approfondit rien.

Ce n'est point en récriminant; que je crie contre le siecle. Il a beau haïr les Religieux; si ce n'é-

toit point en haine de la Religion, je ne lui en ferois pas de reproche. Il peut avoir des raisons, lorsqu'il se plaint de notre trop grand nombre, ainsi que de notre engagement, quelquefois trop précocé, dans une profession qui dure toute la vie, quoiqu'il soit à propos d'y entrer jeune pour en prendre l'esprit. Si bien des Religieux favoient s'accuser eux-mêmes, ils conviendroient que par leur hauteur, ou par leur dissipation, ils ont donné lieu à des plaintes & à des murmures. Car pourquoy dissimuler ce que personne n'ignore? Mais c'est une injustice d'exiger que tous les Religieux soient solidaires les uns pour les autres, & que la faute d'un seul devienne une faute universelle: *il peccato d'un Frate, non è il peccato originale.*

Vous voyez, Monseigneur, que je profite amplement de la permission que votre Eminence m'a donnée, de laisser courir ma plume à tort & à travers, quand j'aurois le précieux avantage de lui écrire. Elle fait, comme étant de l'Ordre de S. Benoît, que les Religieux n'ont pas toujours le temps de suivre un même objet. Il n'y a que l'attachement & le respect qui vous sont dûs, qu'on ne perd jamais de vue; & c'est avec ce double sentiment, que je suis de votre Eminence, &c.

A Rome, ce 3 Juillet 1751.

LETTRE XXXVII.

*Au Révérend Pere SIGISMOND,
de Ferrare, Général des Ca-
pucins.*

M. R. P.

Je suis extrêmement reconnois-
sant de ce que vos courses aposto-
liques ne vous ont point empêché
de vous souvenir de moi. J'aurois
voulupouvoir vous accompagner,
convaincu que j'aurois trouvé
dans un pareil voyage, & de quoi
m'instruire, & de quoi m'édifier.
J'aurois admiré avec vous, com-
ment la famille de notre saint Fon-
dateur s'est multipliée, & avec
quelles richesses les vertus se per-
pétuent dans votre Ordre.

Il n'y a point de bien que les

PP. Capucins n'aient opéré; &
l'on ne connoît aucun mal qu'on
puisse leur reprocher. Les aumô-
nes qu'on leur donne sont un fa-
laire qui leur est justement dû; car
ils travaillent avec un zele infati-
gable dans les Campagnes, ainsi
que dans les Villes, pour le sou-
tien de la Religion, & pour la
propagation de la foi. Les quatre
parties du monde ont des Capu-
cins; ils sont protégés par les
Princes même les plus barbares,
& ils se font aimer de toutes les
Nations.

J'ai fait dans le temps indiqué
la commission dont vous m'aviez
chargé. Je vous l'avois promis;
& mes promesses sont inviolables,
comme tenant à la Religion & à
la probité.

Votre jardin , M. T. R. P. est toujours une de mes promenades favorites. Je le préfère aux Parcs les plus magnifiques. Il semble qu'on y respire un air que la dépravation du siècle n'a point gâté.

J'ai l'honneur d'être, M. T. R. P. avec toute la vénération possible, &c.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce 7.
Août 1751.*



 LETTRE XXXVIII.

*A Madame B***, Vénitienne.*

MADAME,

Vous me faites trop d'honneur en me faisant demander mon avis sur votre magnifique traduction de Locke. Est-il possible, qu'au sein d'une Ville plongée dans les plaisirs, comme elle l'est dans les eaux, une personne de votre rang s'applique aux profondeurs de la métaphysique. C'est la plus grande preuve que notre ame se dégage des sens, quand elle veut secouer la matiere, & que par conséquent elle est spirituelle.

J'ai lu & relu, avec la plus

fricte attention, le riche manuscrit où vous avez si noblement déployé les beautés de notre langue, & changé avec tant d'élégance, le champ aride de la philosophie, en un agréable parterre. Le Philosophe Anglois seroit tout glorieux, s'il pouvoit se voir habillé à l'Italienne avec tant de goût.

Je voudrois bien, s'il eût été possible, que votre Seigneurie illustrissime eût fait disparoître de son ouvrage, l'endroit où Locke laisse entrevoir que la matiere pourroit penser. Cette réflexion n'est pas d'un Philosophe qui a profondément réfléchi. La faculté de penser ne peut être propre qu'à un être nécessairement spirituel & nécessairement pensant. La matiere

n'aura jamais le privilege de penser, non plus que les ténèbres d'éclairer : l'un & l'autre impliquent contradiction; mais on aime mieux dire des absurdités, que de ne pas dire des nouveautés.

Je félicite plus que jamais ma Patrie, de ce qu'elle eût toujours des femmes savantes. Il seroit à propos qu'on fît un Recueil de leurs ouvrages & de leurs rares qualités. La traduction de Locke y tiendroit un des premiers rangs, d'autant mieux que vous avez trouvé le secret d'employer de temps en temps un style poétique, pour dérider la philosophie, qui fronce ordinairement le sourcil, & qui ne s'exprime qu'en termes grotesques. ®

Je vous exhorte, Madame, à

faire imprimer cet ouvrage, ne fût-ce que pour prouver aux étrangers, que les sciences sont toujours en honneur parmi nous, & que le sexe n'est pas si frivole qu'on se plaît à le répéter.

Comment m'avez-vous démêlé dans la foule, où mon peu de mérite m'a jetté? Il y a nombre d'Académiciens, & sur-tout à Bologne, dont le jugement eût été plus sûr que le mien. On n'est pas Philosophe pour avoir professé la philosophie, & sur-tout celle de Scot, dont la pointilleuse subtilité n'est qu'un ergotisme continu.

Il y a plus de substance dans une page de nos Métaphysiciens du siècle dernier, que dans tous les livres d'Aristote, & de Scot. Il n'en est pas de même de Platon, qui, dans un

temps comme celui-ci, auroit été un excellent Philosophe, & vraisemblablement un vrai Chrétien. Je le trouve plein de choses & de grandes vues. Il porta ses regards jusques sur la Divinité, sans qu'ils fussent obscurcis par les nuages qu'on trouve chez les Anciens.

Je souhaiterois, Madame, que dans les dernières feuilles de votre Traduction, on n'y trouvât point certains jeux de mots qui la déparent. Ce qui est majestueux par soi-même, n'a pas besoin de frêles agrémens. Cicéron ne seroit plus ce qu'il est, si l'on s'avisoit de le faire parler comme Sénèque. Pardonnez ma franchise; mais vous aimez la vérité; & cette qualité est plus grande à mes yeux, que routes celles qui vous illustrent.

Si vous pouvez répandre à Venise le goût de la philosophie, vous opérerez un grand miracle. C'est un pays où il y a beaucoup d'esprit, même parmi les Artisans; mais le plaisir y est un cinquième élément, qui arrête l'émulation: on lui sacrifie son repos, son temps, excepté les Sénateurs, qu'on peut dire être les esclaves de la Nation, tant ils sont occupés. Le Peuple ne s'applique qu'à se réjouir, tandis qu'ils travaillent. Mais je m'aperçois qu'insensiblement je viendrois à parler du Gouvernement; & ma Lettre seroit bientôt coupable du crime de lèse-Sérénité. Je connois combien la Sérénissime République est chagrinée sur tout ce qui a rapport à ses us & à ses loix.

Je

Je me bornerai donc, Madame, à vous dire, ce qui n'éprouvera point de contradiction, & ce qui sera conforme aux sentimens de tout le Sénat, savoir, qu'on ne peut assez vous assurer du respect dû à votre esprit, à votre naissance, à vos vertus, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 10 Janvier 1753.



Partie I.

S

LETTRE XXXIX.

*Au R. P. LOUIS, de Cremona,
Religieux des Ecoles-Pies.*

MON Révérend Pere, vous modeler pour la prédication sur Bourdaloue, c'est courir à l'immortalité. Nous avons besoin d'un Orateur qui eût vos talens & votre courage, pour réformer notre style de la Chaire. Nous sommes Poètes dans nos Sermons, plutôt qu'Orateurs; & malheureusement, plus souvent pantomimes que pathétiques; tandis que la parole de Dieu exige la plus noble éloquence & la plus grande circonspection.

Je suis émerveillé de la manière dont vous avez traduit quelques

tomes de Bourdaloue. Je ne doute pas que le T. S. Pere n'applaudisse avec transport à votre travail. Je fais combien il desire la réforme de nos Sermons. Il ne prétend pas que l'éloquence italienne doive devenir françoise: il faut laisser à chaque Langue ses tours & ses expressions; mais il souhaite qu'on christianise un style qui doit être évangélique, & qu'on ne le défigure pas, en le rendant burlesque.

La bouche d'un Prédicateur est vraiment la bouche de Dieu. Eh! que doit-on penser de celui qui en fait sortir des bouffonneries & des frivolités?

Quiconque ne trouve pas dans l'Ecriture sainte & dans les Ouvrages des Peres, de quoi émou-

voir ses Auditeurs, n'est pas digne de prêcher. Il n'y a pas de plus belles images de la grandeur & de la miséricorde de Dieu, que dans les Pseaumes & dans les Cantiques: il n'y a pas d'histoires plus attendrissantes que celles de Joseph, de Moïse, des Macchabées: il n'y a pas d'exemples plus frappans de la justice divine, que la punition des Nadab & des Abiud, que celle de Balthasar, qui vit sur la muraille une main redoutable qui écrivoit d'une manière terrible sa condamnation.

Dans tous les livres du monde, on ne trouve pas des traits d'éloquence semblables aux réflexions de Job. On les énerve, en voulant les paraphraser. Pour peu qu'on rassemble les plus beaux morceaux

de l'écriture, & qu'on les adapte à son sujet, on fera des discours ravissans. S. Paul, l'homme le plus pathétique & le plus sublime, n'emploie que le langage de l'écriture dans ses Epîtres, & elles sont admirables.

Il faudroit brûler la plupart de nos vieux Sermonaires, pour former le goût de nos jeunes Prédicateurs. C'est là qu'ils vont chercher des faits apocryphes, des citations payennes, & qu'ils se font un style vraiment ridicule. Des sentimens de componction ou de terreur, qui naissent des exclamations, des mines, des gestes d'un Prédicateur, ne font que des impressions momentanées. C'est un coup de tonnerre qui étonne, qui engage à faire le signe de la Croix, & qui

n'empêche pas de rire un moment après.

Si votre méthode, M. R. P. peut s'introduire parmi nous, vous ferez le Restaurateur de l'éloquence chrétienne; & tous ceux qui la connoissent vous béniront.

J'ai eu pour Directeur, un Religieux rempli de l'esprit de Dieu, & qui gémissoit toutes les fois qu'il entendoit certains Prédicateurs. Quand il nous prêchoit lui-même, c'étoit son cœur qui parloit: aussi touchoit-il vivement ses Auditeurs.

Je vous verrai avec le plus grand plaisir, quand vous voudrez bien m'honorer d'une de vos visites: il n'y aura plus d'autre affaire que celle de vous écouter.

Je tâche, au milieu de mes

occupations quotidiennes, d'avoir toujours quelques momens pour moi-même & pour mes amis. L'ame a besoin de ce répit pour retourner au travail. Les sciences font des montagnes qu'on ne peut gravir sans prendre haleine.

Conservez-vous, moins pour vous-même que pour nous, qui voulons vous lire, vous entendre, vous admirer. C'est avec ce desir, si conforme aux souhaits de la Religion & de la Patrie, que j'ai l'honneur d'être de toute la plénitude de mon cœur, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce premier Mars 1753.

Quant à la refonte d'un Breviaire dont vous me parlez, il se-

roit bien à désirer que le S. Pere s'occupât sérieusement de cet objet. Je ne suis cependant pas de votre avis, touchant la distribution des Pseaumes. Je jugerois à propos, si j'étois consulté, qu'on laissât le *Beati immaculati in viâ*, pour être récité tous les jours. C'est une protestation continuelle d'un attachement inviolable à la Loi de Dieu; & cela est mieux placé dans la bouche des Ministres du Seigneur, que certains Pseaumes obscurs, énigmatiques, & souvent inintelligibles pour la plupart des Prêtres.

Ainsi je laisserois les Petites Heures comme elles sont. Vous me direz qu'il y a la routine à craindre. Mais n'est-on pas exposé à cet inconvénient, à l'égard des Prières mêmes

mêmes de la Messe, lorsqu'on la célèbre tous les jours?

Les Notes qu'on m'a fait passer sur l'*Imitation*, sont admirables.

LETTRE XL.

*Au Comte ***.*

JE vous dois une Bibliothèque, mon cher ami, & ce sera cependant vous qui la paierez. J'ai promis de vous donner la liste des livres qui vous sont nécessaires; & je m'acquitte de ma parole. Cette liste sera courte, d'autant mieux que ce n'est pas la multiplication des livres qui fait les Savans. Il importe peu de lire beaucoup; mais il importe essentiellement de bien lire: *non plures, sed bonos.*

Partie I.

T

roit bien à désirer que le S. Pere s'occupât sérieusement de cet objet. Je ne suis cependant pas de votre avis, touchant la distribution des Pseaumes. Je jugerois à propos, si j'étois consulté, qu'on laissât le *Beati immaculati in viâ*, pour être récité tous les jours. C'est une protestation continuelle d'un attachement inviolable à la Loi de Dieu; & cela est mieux placé dans la bouche des Ministres du Seigneur, que certains Pseaumes obscurs, énigmatiques, & souvent inintelligibles pour la plupart des Prêtres.

Ainsi je laisserois les Petites Heures comme elles sont. Vous me direz qu'il y a la routine à craindre. Mais n'est-on pas exposé à cet inconvénient, à l'égard des Prières mêmes

mêmes de la Messe, lorsqu'on la célèbre tous les jours?

Les Notes qu'on m'a fait passer sur l'*Imitation*, sont admirables.

LETTRE XL.

*Au Comte ***.*

JE vous dois une Bibliothèque, mon cher ami, & ce sera cependant vous qui la paierez. J'ai promis de vous donner la liste des livres qui vous sont nécessaires; & je m'acquitte de ma parole. Cette liste sera courte, d'autant mieux que ce n'est pas la multiplication des livres qui fait les Savans. Il importe peu de lire beaucoup; mais il importe essentiellement de bien lire: *non plures, sed bonos.*

Partie I.

T

Le premier livre que je mets à la tête de votre Bibliothèque, c'est l'*Évangile*, comme celui qui est le plus nécessaire & le plus sacré. Il est juste qu'un ouvrage, le principe & la base de la Religion, soit le fondement de vos lectures.

C'est là que vous apprendrez à connoître tout ce qu'on doit à Dieu, & quelles sont la sagesse & la bonté du Médiateur en qui nous espérons, & qui a pacifié par son sang la terre & les cieux.

Ce livre fut entre vos mains presque dès votre enfance ; mais à raison du peu d'attention que vous y aurez donnée, il excitera maintenant dans votre ame un sentiment tout nouveau. L'*Évangile*, quand on le médite avec le respect qui lui est dû, paroît réellement le

langage de Dieu. On n'y trouve point cette emphase oratoire qui caractérise les Rhéteurs, ces argumens syllogistiques qui désignent les Philosophes : tout y est simple ; tout y est à la portée de l'homme, & tout y est divin.

Je vous recommande expressément la lecture des Epîtres de S. Paul. Outre qu'elles vous inspireront de l'averfion pour les faux Docteurs, & pour les faux dévots qui, sous une apparence de piété, en ruinent l'esprit ; elles vous pénètreront de cette charité universelle qui embrasse tout, & qui, mieux que tous les maîtres du monde, nous rend bons parens, bons amis, bons citoyens. On apprend à l'école de l'Apôtre toute l'économie de la Religion ; sa

longueur, sa largeur, sa profondeur, sa sublimité; en un mot la science suréminente de Jesus-Christ, qui seroit universellement adoré s'il étoit plus connu, & par qui le monde intellectuel & le monde matériel ont été faits. Le Psautier, comme l'ouvrage de l'Esprit saint, ouvrage qui embrase en même temps qu'il éclaire, & qui surpasse en sublimité tous les Poètes & tous les Orateurs, doit vous être familier.

Il ne faudra pas vous surcharger de ces lectures. Les Livres Saints ne doivent être lus qu'avec beaucoup de recueillement & de réserve; car outre que chaque trait peut former le sujet d'une ample méditation, la parole de Dieu mérite tout un autre respect que celle de l'homme.

Vous aurez soin de vous procurer les Confessions de S. Augustin, ce livre écrit avec ses larmes; mais c'est un ouvrage dont votre cœur, plutôt que votre esprit, aura soin de se nourrir. Vous y joindrez le Recueil des plus beaux morceaux des PP. de l'Eglise, afin de connoître par vous-même qu'il n'y a que l'éloquence chrétienne qui élève véritablement l'ame, & de vous persuader qu'elle est mille fois plus sublime que tous les discours profanes, parce qu'elle a pour objet Dieu lui-même, la source de toute grandeur.

L'Imitation est un livre trop onctueux & trop instructif, pour le laisser à l'écart. C'est une production italienne, malgré ce qu'en ont dit tous les Dissertateurs,

(puisqu'elle a pour Auteur Gerfen, Abbé de Verceil) où l'ame trouve tout ce qui peut l'édifier.

Vous en ferez souvent usage ; comme de l'ouvrage le plus fertile en consolations , pour toutes les situations de la vie.

Vous pâlierez sur l'Introduction à la Doctrine chrétienne, ouvrage du célèbre P. Gerdil, Barnabite, comme sur un livre que vous ne pouvez trop parcourir ; & vous entremêlerez l'Histoire de l'Eglise avec celle des Empires & des Nations ; de maniere que cela ne mette aucune confusion dans votre mémoire & dans vos idées. Il faut toujours laisser à l'esprit la netteté dont il a besoin pour juger avec sagesse & avec précision. Quand vous saurez mieux la langue fran-

coise , je vous conseillerais la lecture de Bossuet sur l'Histoire universelle, & des Pensées de Pascal sur les vérités de la Religion.

Les Annales d'Italie, par l'immortel Muratori, l'Histoire de Naples, par Giannone, les Campagnes de Dom Carlos, par Buonamici, les Feuilles périodiques de l'Abbé Lami, non pour vous apprendre à décider, mais à bien penser, feront autant d'ouvrages qu'il faudra parcourir.

Je ne vous parle point des Livres d'Histoire Naturelle & d'Antiquités ; c'est une chose qu'on ne doit pas ignorer.

Vous vous souviendrez, mon cher ami, que Ciceron, Virgile, Horace, foulèrent le sol que nous habitons ; qu'ils respirèrent le

même air que nous respirons ; & qu'en qualité de Compatriotes , nous devons lire de temps en temps leurs écrits , d'autant mieux qu'ils sont parsemés de sentences & de beautés. Vous avez fait de bonnes études ; & il vous sera facile de jouir par fois de leur agréable entretien.

Je ne vous interdis point la lecture de nos Poëtes modernes , pourvu néanmoins que vous les parcouriez avec précaution , & que vous n'alliez pas vous jeter à tort & à travers dans tous leurs labyrinthes , dans toutes leurs grottes , dans tous leurs bosquets : ce n'est pas la place d'une ame chrétienne. Je n'aime pas qu'on s'arrête long-temps avec les Déesses de la Fable : ce ne sont que des fictions ,

mais qui ne conduisent que trop souvent à des réalités.

Je serois plus content de voir entre vos mains les Lettres de Pline, les Pensées de Marc-Aurele & celles de Sénèque : on y puise des sentimens d'humanité qu'on ne peut trop éprouver.

Voilà, mon cher ami, toute la Bibliothèque à laquelle je vous réduis ; parce qu'il me semble qu'on ne doit avoir des livres que pour son usage, & non pour l'ostentation. Vous pourrez y joindre les Lettres du Cardinal Bentivoglio.

Je ne vous donne ni Légendes ; ni Livres mystiques. Vous trouverez les principaux Saints dans l'Histoire de l'Eglise ; & le récit qu'en font des Livres apocryphes

ne serviroit peut-être qu'à vous faire douter des prodiges qu'ils ont opérés, & qu'à diminuer le respect qui leur est dû. Les grands hommes ne doivent être vus qu'en grand; & la vérité n'a besoin que d'elle-même pour se faire respecter.

Si je ne vous ai point parlé de Livres philosophiques, c'est que je ne veux pas vous remettre sur les bancs pour adopter des systêmes & pour disputer. Je craindrois que vous ne prissiez quelque opinion bizarre; & pour juger avec impartialité, il ne faut épouser aucun sentiment d'école.

La Philosophie a fait naître plus de sophismes que de raisonnemens; & il suffit que vous ayez une connoissance exacte de la terre & du

ciel, une idée claire & précise de nos devoirs, de notre origine, de notre destinée, pour que vous foyez vraiment Philosophe. Occupez-vous au milieu de vos exercices & de vos lectures, de ces grands objets; & quand vous ferez décidé pour un état, alors on vous indiquera les moyens de vous instruire de ce qui s'y rapporte.

Bon soir. Ma plume ne peut aller plus loin: ma tête, fatiguée par un travail qui a duré tout le jour, me force de m'arrêter. Il n'y a que mon cœur que je sens toujours plein de vigueur, quand il s'agit de vous assurer combien je suis, &c.

A Rome, ce 31 Décembre 1751. ®

LETTRE XLI.

A M. le Cardinal *PASSIONEI*,

EMINENTISSIME,

Si l'on restituoit la science qu'on a prise, comme un bien qu'on a volé, votre Eminence me verroit lui remettre tout ce que je fais, à titre de chose qui vous appartient; & alors elle seroit bien éloignée de me louer sur mon prétendu savoir. Presque tous les samedis je me rends à la magnifique Bibliothèque de votre Eminence; & là je me remplis autant que je peux des excellentes choses qui tombent sous ma main. J'arrive tout-à-fait indigent, & je reviens extrêmement riche; & voilà comme des

larcins secrets font toute ma réputation & tout mon mérite: ainsi c'est à vos Livres, Monseigneur, & non à mon esprit, que je dois des remerciemens.

Je m'unis, Monseigneur, au plaisir que goûtent ceux qui écoutent votre Eminence dans ce délicieux Hermitage, où la science préside, où la vertu brille, où l'amitié converse. Il est écrit que le Frere Ganganelli n'aura que des desirs sur cet objet; que son travail ne lui permettra jamais d'aller se reposer à l'ombre de vos myrthes & de vos orangers. Cela seroit trop sensuel pour un Religieux de S. François, qui ne doit connoître que la mortification & la pauvreté.

Ce qui me console, Monsei-

gneur, c'est qu'heureusement je goûte la plus pure volupté, en faisant la tâche qui m'est imposée; & que le respect que je vous présenterois à Frescati, ne seroit ni plus profond, ni plus étendu, que celui avec lequel j'ai l'honneur d'être ici, &c.

A Rome, ce 8 Mai 1753.

LETTRE XLII.

A M. AYMALDI.

LE dernier Mémoire que vous m'avez fait passer, ressemble à ces campagnes incultes, où il y a par hazard quelques endroits agréables. Je le débrouille avec la patience qui convient à un Religieux, & avec le plus grand desir

de vous obliger. Il y auroit trop de volupté à étudier, si l'on ne trouvoit que des fleurs. Tout homme qui travaille dans son cabinet, doit se regarder comme un voyageur qui rencontre tantôt des sentiers fleuris, & tantôt des chemins raboteux.

La légère production du P. Nocetti, Jésuite, sur l'Iris, a beaucoup de délicatesse. On y trouve cette imagination brillante & poétique, qui embellit les pensées & le style. Les Jésuites ont toujours cultivé les Belles-Lettres avec succès. Ces sortes d'ouvrages sont pour moi des eaux vivifiantes, qui rappellent mes esprits vitaux, quand je me sens épuisé par un long & pénible travail: alors je les flaire, & je reprends mes forces.

Vous savez que l'érudition est le tombeau des Belles-Lettres, si on ne leur donne quelques heures de temps en temps, pour ne pas les oublier. Je me suis tellement absorbé dans les études profondes, me disoit autrefois mon Professeur de Théologie, que mon esprit n'a plus l'odorat assez fin pour sentir les ouvrages délicats : le goût lui-même s'émousse, quand on ne lui donne plus rien à goûter.

Je verrai le R. P. Général des Dominicains (le Pere Bremond) au sujet de votre affaire, & je crois que je réussirai. Outre qu'il est très-obligeant, il a mille bontés pour moi; & d'ailleurs je lui rappellerois que S. François & S. Dominique ayant été fort amis, ainsi que S. Bonaventure & S. Thomas d'Aquin,

d'Aquin, il est à propos que cette heureuse harmonie subsiste entre leurs disciples.

Adieu. Portez-vous bien; car il y a tout à parier que sous le Pontificat d'un Savant, votre mérite vous conduira à de grandes choses. Je le desire bien moins pour vous, & pour moi-même, que pour l'honneur du Saint Siege.

J'ai celui d'être, &c.

A Rome, ce 12 Mai 1753.



LETTRE XLIII.

*A Dom G***, Prieur de la
Chartreuse de Rome.*

M. R. P.

Puisque vous m'ouvrez votre cœur sur ce qui se passe dans votre Communauté, je vous ouvrirai le mien avec la même candeur; & je vous dirai qu'il feroit à souhaiter, dans un Ordre aussi rigide que le vôtre, que les Supérieurs fussent plus communicatifs; qu'ils ne passassent point de semaine sans visiter leurs Religieux; qu'ils s'insinuaient amicalement dans leur esprit; & qu'enfin par des conseils salutaires & par de tendres encouragemens, ils les aidassent à supporter le joug de la solitude.

Le Royaume de Jesus-Christ n'est pas le regne du despotisme. Il est aussi contraire à la Religion qu'à l'humanité, de faire des esclaves. Parce qu'on a fait vœu d'obéir à des Supérieurs, on ne s'est pas engagé à respecter leur humeur.

On s'imagine communément que la place de Supérieur est une place d'autorité qui consiste à commander, & à voir des Religieux tremblans & soumis; tandis qu'un Chef de Communauté est un homme qui doit se faire tout à tous, étudier les différens caractères, sonder les esprits, parvenir enfin à connoître ce qui nuit à l'un, ce qui est utile à l'autre, & ce que chacun en particulier peut accomplir.

Il y a tel Religieux qui n'a pas

besoin de parler, parce qu'il est naturellement taciturne; tel autre qu'un silence opiniâtre tue, parce qu'il est homme de conversation; & c'est alors qu'un Supérieur doit avoir différentes manieres de conduire: c'est alors qu'il doit excuser celui-ci plutôt que celui-là, si l'on fait quelques légères infractions à la Regle. Tout Ordre Religieux ne peut avoir un autre esprit que celui de Jesus-Christ, qui toujours doux, toujours humble de cœur, traita ses Disciples comme ses freres & ses amis, se disant leur serviteur, & en faisant réellement les fonctions.

La Regle seroit une marâtre, si elle punissoit impitoyablement ceux qui par une trop grande vivacité, ou par une trop grande len-

teur, se rendent coupables de quelques omissions. Il y a des Religieux qu'un Supérieur doit plus souvent visiter, parce qu'ils sont plus souvent tentés, & parce que la retraite leur est plus difficile à supporter. Ainsi, sans un esprit de discernement & de pénétration, un Supérieur n'est qu'un simulacre, dont le gouvernement est pitoyable. Il n'a qu'une seule maniere de diriger; & il faut presque autant de différentes directions, qu'on a de personnes à conduire. Celui-ci recule dans la voie du salut, si l'on s'avise de le réprimander; & celui-là y avance à pas de géant, si on ne lui passe rien.

L'Ordre des Chartreux mérite toute la vénération possible, comme n'ayant eu besoin, depuis

sept siècles qu'il subsiste, ni de changement, ni de réforme; mais je vous avouerai bonnement qu'il m'a toujours paru que les Prieurs avoient l'air trop sombre, trop sévère, & qu'en allant seuls au Chapitre, ils étoient juges & parties.

Par la raison qu'ils reçoivent souvent des visites, qu'ils ont la liberté d'écrire & de sortir, ils ne doivent pas molester un pauvre Religieux qui aura dit un mot à la dérobée.

On devient l'Inquisiteur de sa maison, quand on veut tout punir & ne rien dissimuler. Il y a dans les Communautés, ainsi que dans les familles, de petites altercations qui ne subsistent que parce qu'un Supérieur ne sçait pas les mépriser.

Visitez vos confreres de bonne

amitié, ne leur parlez point de ce qui s'est passé; & vous verrez qu'ils seront honteux d'avoir cabalé. Rien ne désarme la colère, comme la douceur. Vous leur apprendrez; en les embrassant avec cordialité, que vous savez vous vaincre; & ils en seront édifiés. Il n'y a rien de plus dangereux pour les gens en place, que de ne vouloir jamais convenir qu'ils se sont trompés.

Accoutumez-vous à étouffer dans votre propre maison les fautes de vos Religieux, sans en informer le Général. On irrite par cette conduite ceux dont on se rend le délateur, & l'on fait voir qu'on n'a pas le talent de gouverner.

Telle est ma maniere de penser. Si je me trompe, vous me ferez plaisir de me le prouver, & si vos

raisons sont bonnes, je m'y rendrai : car je ne suis, ni prévenu en ma faveur, ni obstiné.

C'est mon cœur qui vous a parlé dans toute cette Epître, comme c'est lui qui vous assure de la sincérité des sentimens avec lesquels je suis, &c.

A Rome, ce 21 Juin 1754.

LETTRE XLIV.

Au même.

LA méridienne qu'on fait en Italie, mon très-cher & Révérend Pere, ne vous auroit pas tant alarmé, si vous vous étiez rappelé que, lorsqu'on est à Rome, il faut vivre à la maniere des Romains : *Cum Romano Romanus eris.*

Est-ce

Est-ce donc un scandale, un malheur, qu'un pauvre Religieux, dans un pays, où l'on est accablé par une excessive chaleur, prenne une demi-heure de repos, pour reprendre ensuite ses exercices avec plus d'activité? Pensez que c'est le moment, où le silence est mieux gardé, vous qui mettez au nombre des péchés capitaux un seul mot prononcé, quand on ne doit pas parler. Voyez Jesus-Christ, quand il trouve ses Apôtres endormis : *Hélas*, leur dit-il avec la plus grande bonté, *vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi?*

Mais comment accordez-vous l'obéissance que vous exigez de la part de vos Religieux avec celle que vous refusez au souverain

Partie I.

X

Pontife ? Vous ne pouvez ignorer que toutes les Regles Claustrales n'ont de vigueur que parce qu'elles furent approuvées par des Papes ; & que , si celui qui regne maintenant avec tant de sagesse , veut dispenser vos Religieux de certaines pratiques , il en est absolument le maître. On ne contestera jamais au Législateur le droit de modifier la Loi : *il Legislatore è maestro della Legge.*

Cen'est point toucher à l'essence des vœux , que d'adoucir quelques austérités qui dépendent du temps , du lieu , de la circonstance. La lettre tue , & l'esprit vivifie ; mais il y a des Supérieurs qui sont toujours inquiets , dans la crainte qu'on n'omette une syllabe des Constitutions. De grace, tranquil-

lisez-vous , & pour le bien de vos Religieux , & pour votre propre santé. Tant que vous me consulterez , c'est ainsi que je vous répondrai : il ne suffit pas d'alléguer la conscience , il faut l'éclairer. Je vous embrasse de tout mon cœur , étant , &c.

A Rome , ce 21 Septembre 1754.

LETTRE XLV.

*A un Religieux partant pour
l'Amérique.*

LES mers vont donc bientôt nous séparer ; mais tel est le sort de cette vie , que les uns sont jettés aux extrémités du monde , & que les autres restent toujours au même lieu. Ce qu'il y a de sûr ,

c'est que mon cœur suit le vôtre ;
& que par-tout où vous ferez , il
s'y trouvera.

Si vous n'aviez pas fait une ample
provision de piété , je craindrois
extrêmement pour vous , dans un
trajet où toutes les paroles qu'on
proférera , ne seront pas des mots
d'édification , & dans un pays où
tous les exemples qu'on vous don-
nera , ne seront pas des modeles
de vertu. L'Amérique est le Para-
dis terrestre , où l'on mange sou-
vent le fruit défendu. Le serpent
y prêche continuellement l'amour
des richesses & des plaisirs , & la
chaleur du climat y fait bouillon-
ner les passions.

Nous sommes assez malheureux
ici-bas , pour ne savoir pas nous
contenir , quand nous n'aperce-

vons d'autre supérieur que Dieu ,
à moins qu'une foi vive ne soit le
principe de nos actions ; & tel est
le cas des Religieux qui vivent à
l'Amérique : ne voyant plus per-
sonne qui leur en impose & qui
leur commande , ils sont perdus ,
si l'Évangile ne regne dans leur
cœur.

Je me persuade que vous de-
manderez souvent le don de force
à Dieu , afin qu'il vous soutienne
contre tous les dangers. Il y a du
bien à faire parmi les Negres ,
quelque penchant qu'ils aient pour
les vices grossiers , quand on fait
gagner leur confiance , & leur
imprimer une certaine crainte.

Pensez que Dieu fera aussi près
de vous en Amérique , qu'en Eu-
rope ; que son œil voit tout ; que

sa justice jugera tout ; & que c'est pour lui seul qu'on doit agir. Faites-vous une vie laborieuse & réglée ; car si malheureusement l'oïveté vous gagne, bientôt tous les vices vous investiront, & vous ne pourrez plus vous en défendre.

Ne vous permettez jamais aucune parole qu'on puisse interpréter contre la Religion & contre les mœurs. Ceux même qui paroîtroient y applaudir, vous mépriseroient réellement, comme un serviteur infidèle qui se moque du maître dont il mange le pain, & dont il porte la livrée.

Dieu vous préserve de thésauriser : un Prêtre qui aime l'argent, & sur-tout un Religieux qui a fait vœu de pauvreté, est pire que le mauvais riche même, & mérite d'être

encore plus rigoureusement traité.

Du reste, foyez sociable, & gagnez vos Paroissiens par beaucoup d'honnêtetés ; qu'on s'aperçoive que c'est la vraie piété qui vous gouverne, & non l'humeur. Ne vous mêlez des affaires séculières, que pour accommoder des procès & pour rétablir la paix. Je prierai pour vous celui qui commande aux flots, qui calme les tempêtes, & qui n'abandonne point les siens, dans quelque pays qu'ils se trouvent. Ce qui me console, c'est qu'il n'y a point de distance pour les âmes ; & que par les liens de la Religion & du cœur, nous sommes toujours voisins les uns des autres.

Adieu & adieu ; je vous embrasse tendrement.

LETTRE XLVI.

Au Prélat CERATI.

Vous êtes trop heureux, mon cher Prélat, de partager votre temps entre Pise & Florence : dans l'une votre esprit y est à l'aïse; & dans l'autre votre science y trouve de quoi s'y nourrir.

Quand je pense que la Toscane est vraiment la restauratrice des sciences & des arts, je la vénere singulièrement, & je sens palpiter mon cœur toutes les fois qu'on m'en parle. Elle étoit digne de cette gloire, comme étant avanta-
 agée de la plus heureuse situation & du plus heureux climat. On y respire une suavité, qui semble

donner à l'ame un nouvel être; & l'on s'apperçoit à chaque pas que les beaux arts avoient raison de s'y plaire.

J'ai connu un vieillard qui avoit la raison la plus ornée & l'esprit le plus sensuel, & qui arrangeoit si bien son temps, que chaque année il passoit le printemps à Pise, l'été à Sienne, l'automne à Livourne & l'hiver à Florence. Il alloit alternativement dans ces quatre Villes, pomper l'esprit des habitans, y répandre le sien, & goûter les douceurs du plus agréable commerce. Nos conversations commencent à dégénérer : on n'y trouveroit pas maintenant cet intérêt que nos Peres y mettoient; & c'est à la trop aimable frivolité françoise, qui gagne tous les es-

prits, que nous sommes redevables de ce changement.

Chaque siècle a un génie qui le caractérise : le luxe qui corrompt nos mœurs, corrompt aussi nos discours & nos écrits : il n'y a presque plus d'âme dans nos entretiens, dans nos livres, dans nos tableaux. Ce n'est plus qu'une certaine élégance, aussi légère que l'esprit qui la produit ; & la Religion même se ressent malheureusement de ces maux. On croit pouvoir ôter du Christianisme ce qui déplaît, comme on retranche une garniture d'un habit : *come si leva un galone d'un vestito.*

Vous voyez ces choses : vous en gémissiez, & vous avez raison.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 2 Septembre 1754.

 LETTRE XLVII.

*A M. l'Abbé de CANILLAC ;
Auditeur de Rote.*

J'AI passé, Monseigneur, pour avoir l'honneur de vous remettre moi-même un tome de M. de Buffon. L'excellent livre ! l'excellent Ecrivain, s'il n'étoit point systématique ! il y a une énergie de style & de pensées qui transporte & qui étonne.

Me demander ce que j'opine sur les Libertés de l'Eglise Gallicane, c'est me mettre dans le cas de ne pouvoir parler. D'ailleurs qu'importe cette question, si les François comme les Romains sont Catholiques, malgré les fen-

timens qui les partagent sur cet article? Les Papes & les Rois des temps passés eurent des torts réciproques; & Benoît XIV est heureusement le Pontife le plus propre à les faire oublier. Ce que vous daignez me recommander se fera au plutôt, avec un zèle égal au respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 6 Juin 1754.



 LETTRE XLVIII.

Au Marquis SCIPION MAFFEI.

M. LE MARQUIS,

Le jeune Religieux que vous me recommandez est tout glorieux d'une pareille prérogative, & je ne le suis pas moins de votre excellente Lettre: je la conserverai comme un talisman propre à me communiquer quelques étincelles de votre science & de votre génie. Je voudrois dire mille choses; mais j'ai peur de vous comme d'un esprit, & je me trouve interdit. Je me rappelle l'immensité de vos connoissances, la valeur de vos productions; & ce souvenir

timens qui les partagent sur cet article? Les Papes & les Rois des temps passés eurent des torts réciproques; & Benoît XIV est heureusement le Pontife le plus propre à les faire oublier. Ce que vous daignez me recommander se fera au plutôt, avec un zèle égal au respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 6 Juin 1754.



LETTRE XLVIII.

Au Marquis SCIPION MAFFEI.

M. LE MARQUIS,

Le jeune Religieux que vous me recommandez est tout glorieux d'une pareille prérogative, & je ne le suis pas moins de votre excellente Lettre: je la conserverai comme un talisman propre à me communiquer quelques étincelles de votre science & de votre génie. Je voudrois dire mille choses; mais j'ai peur de vous comme d'un esprit, & je me trouve interdit. Je me rappelle l'immensité de vos connoissances, la valeur de vos productions; & ce souvenir

me rend si petit , que je n'ose paroître devant vous.

L'Italie s'applaudira long-temps de vous avoir donné le jour ; & si Vérone connoît sa propre gloire , elle vous érigeria des statues. Mais ce qui vous rend infiniment supérieur à tous ces vains honneurs ; c'est que vous êtes le plus humble des hommes , & que vous savez moins que personne combien vous valez.

Je ne pardonnerois point au temps de vous faire vieillir sans nul égard pour votre mérite , si je n'étois persuadé comme vous d'une vie toute céleste qui nous attend. Nous savons que le Ciel est le centre & le séjour de toute lumière , & que les connoissances qu'on y acquiert dans un moment ;

ne peuvent se comparer aux foibles lueurs dont nous jouissons ici-bas.

J'aurai tous les égards possibles pour votre protégé. Il deviendra mon fils , comme il a été le vôtre , par l'intérêt que je prendrai à son avancement dans les sciences & dans la piété. Il trouvera dans notre Ordre le même secours que j'y ai trouvé pour m'instruire & pour me former ; & je puis dire à cette occasion , sans vouloir flatter les miens , que les secours ne sauroient y être plus abondans. On y a le goût des bons livres ; on y entretient l'émulation ; on y est continuellement appliqué ; & l'on y estime d'une manière toute particulière l'incomparable Scipion Maffei. Il vit dans nos cœurs ;

comme il vit dans ses écrits; & c'est ce dont je puis l'assurer, étant plus que personne, &c.

LETTRE XLIX.

*A Monseigneur CARACCIOLI,
Nonce à Venise, & mort Nonce
en Espagne.*

MONSEIGNEUR;

J'ai l'honneur de vous envoyer la délibération du Saint-Office, qui sera sûrement conforme à votre manière de penser. J'y ai mis tout le zèle dont je suis capable, pour vous prouver le cas infini que je fais de vos vertus. Plût à Dieu que l'Eglise eût toujours des Prélats aussi exemplaires que vous; Monseigneur!

seigneur! C'est ce que répètent souvent les Vénitiens, & ce qui me transporte de joie, quand j'ai l'heureuse occasion de pouvoir vous assurer de tout le respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 21 Octobre 1751.

LETTRE L.

*Au Comte de ***.*

SI les scrupules vous investissent, mon cher ami, vous êtes perdu; ou vous retombez dans la dissipation, ou vous ne servirez plus Dieu qu'en esclave. Souvenez-vous que la Loi Judaïque étoit une loi de crainte, & que la nouvelle est une Loi d'amour. Le vase d'ar-

Partie I. Y

gile auquel notre ame est attachée, ne nous permet pas d'avoir une perfection angélique.

On dégrade la Religion, lorsqu'on s'applique à des minuties. Il y aura des distractions dans les prières, tant que les hommes prieront; des fautes dans leur conduite, tant qu'ils agiront; parce que tout homme est sujet à l'erreur & à la vanité: *Omnis homo mendax.*

Il n'y a que les faux dévots qui se scandalisent de tout, & qui voient le démon par-tout. Accomplissez la loi sans travail d'esprit, sans effort d'imagination; & vous serez agréable à Dieu. Rien n'arrête les ames dans le chemin de la piété, autant que le scrupule mal entendu. Comme la trop grande retraite favorise les illusions, &

que la société les dissipe, fréquentez les gens de bien, au lieu de rester seul. D'ailleurs ne vous découragez pas quand vous serez tenté. La tentation est une épreuve qui nous apprend à nous défier de nous-mêmes, & qui nous fait mériter.

Venez me voir, & nous tâcherons de découvrir ensemble d'où naissent les scrupules qui vous tourmentent. Jen'ai rien de plus à cœur que de vous favoir un bon Chrétien; mais je serois défolé si vous deveniez scrupuleux. Alors tout vous blesseroit, & vous seriez insupportable à vous-même.

J'ai toujours oublié de vous parler de votre bonne parente. Voilà comme mes distractions me jouent de temps en temps les plus mau-

vais tours , mais le cœur n'y a point de part. La Marquise plus éfarouchée , que pénétrée de mes remontrances , ne fait trop quel parti prendre. Quand la dévotion calcule en fait de reconciliation , il ne faut s'attendre qu'à des démonstrations suspectes. Mais comme d'une mauvaise paie on tire ce qu'on peut, vous vous contenterez de très-petites politesses que la très-chère parente vous fera.

Perfévérez , mon cher ami , perfévérez. Je suis édifié de votre courage , & charmé de ce que vous êtes content du guide que je vous ai donné. N'est-il pas vrai que c'est un digne homme , & qui mène sûrement à Dieu ? Il a une intelligence merveilleuse pour découvrir l'intérieur des personnes , &

l'ame la plus propre à gagner leur confiance.

J'approuve ce que vous mettez en réserve pour faire des charités ; mais je n'aime pas qu'on donne goutte à goutte , & qu'on s'affujettisse à des aumônes réglées , de manière à n'avoir plus rien pour ceux dont le besoin est extrême. Il vaut mieux arracher une ou deux familles à la misère , que d'éparpiller quelques écus qui ne soulagent personne. Et d'ailleurs , il est à propos d'avoir toujours une somme en réserve pour les cas extraordinaires : par cette disposition , on remédie aux maux les plus urgens.

N'allez pas donner dans cette petite dévotion qui veut réduire tout pauvre , sans examiner ni sa

naissance ni son extraction, à se vêtir & à se nourrir comme le bas peuple.

La charité n'humilie jamais personne, & elle fait se proportionner selon les circonstances & selon les conditions. Donner orgueilleusement, c'est encore pis que de ne rien donner. Affaibliez vos largeesses, de manière à paroître plus mortifié que celui qui reçoit. La Religion est trop grande, pour approuver les petites ames qui obligent avec hauteur, & qui font sentir l'importance de leurs services.

Ne vous contentez pas de donner, mais prêtez encore, selon le précepte de l'Écriture, à celui qui est dans le besoin. Je ne connois pas d'objet plus méprisable que

l'argent, si on ne l'emploie à secourir son Prochain. L'insipide plaisir d'amasser des écus, peut-il se comparer à la satisfaction de faire des heureux, & au bonheur d'acquérir le Ciel?

Quand vous serez économe sans avarice, généreux sans prodigalité, alors je vous regarderai comme un riche, qui ne fera pas dans l'impossibilité de se sauver. Prévenez les besoins, sans attendre qu'on vous demande : *La carità sa divinare.*

Adieu. Il me paroît superflu de vous réitérer à la fin de cette Lettre, que je suis votre meilleur ami, & votre plus humble serviteur. Assurément vous n'en doutez pas, ou vous m'outrageriez bien sensiblement.

A Rome, ce 19 Avril 1752.

LETTRE LI.

Au même.

Vous me demandez pourquoi il y a des jours où, livrés à la mélancolie, sans en savoir la cause, nous sommes à charge à nous-mêmes; & je vous répons:

Premièrement, que c'est à raison de la dépendance où nous sommes d'un corps qui n'est pas toujours dans un parfait équilibre.

Secondement, parce que Dieu veut nous faire sentir que cette vie n'est pas notre félicité, & que nous ferons toujours mal à notre aise, jusqu'à ce que nous la quittions. C'est ce qui faisoit que l'Apôtre soupiroit sans cesse après les biens éternels. Il

Il y a dans le monde moral, comme dans le physique, des brouillards & des nuages : *L'anima come il cielo, è circondata di nuvole.*

Le meilleur moyen de se distraire de ces contre-temps, c'est d'aimer le travail. On n'a le loisir, ni de s'attrister, ni de s'ennuyer, quand on s'occupe sérieusement. L'étude est l'élément de l'esprit. Vous ne ferez à charge, ni aux autres, ni à vous-même, dit Sénèque, si vous aimez à étudier. Il est inconcevable combien il y a de mauvais quarts-d'heure dans le cours de la vie, dont le travail nous garantit. On n'est heureux ici-bas, qu'en sachant engourdir ses maux. Celui qui n'a point de chagrin, en a eu, ou il en aura, parce que les peines & les douleurs sont l'héri-

tage de notre premier pere, & qu'on ne peut absolument s'en préserver.

Je suis de tout mon cœur, &c.

A Rome, ce 27 Avril 1752.

LETTRE LII.

A Monseigneur FIRNIANI,
Evêque de Pérouse.

MONSEIGNEUR,

Le Postulant que vous m'avez adressé, paroît préférer l'Ordre des Augustins à celui des Franciscains; &, loin d'en être fâché, je viens de le conduire moi-même chez un Religieux de mes amis, qui en prendra tout le soin possible, & qui, après l'avoir éprouvé, lui

donnera l'habit de S. Augustin.

Pourvu qu'on ait le véritable esprit de la piété, n'importe en quel Couvent on soit placé. Tous les Ordres ne font qu'une seule & même famille à mes yeux; & heureusement je n'ai point des affections pour ma Communauté, qui puissent préjudicier à quelque autre. D'ailleurs les Augustins allierent de tout temps les lumieres avec les vertus, & on ne peut qu'y prendre d'excellentes leçons, lorsqu'on y est bien appelé.

Le P. Capucin qui vous a si avantageusement parlé de moi, Monseigneur, ne m'a presque pas vu. Il a jugé de ma personne, comme d'une perspective qu'on croit quelque chose de loin, & qui n'est rien, lorsqu'on en approche. Je l'obli-

gerai à se dédire, lorsqu'il reviendra à Rome, parce qu'alors je me ferai voir de près. C'est la meilleure maniere que je connoisse, pour corriger les hommes de la bonne idée qu'ils peuvent avoir de moi. Je me recommande à vos prieres que je crois très-efficaces auprès de Dieu; & j'ai l'honneur d'être avec, &c.

A Rome, ce 26 Août 1753.



LETTRE LIII.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

Je viens de voir, votre bon & ancien ami, M^{sr} Bottari, & je l'ai trouvé, comme il est toujours, enfoncé dans la lecture la plus intéressante & la plus profonde. Il a passé de cet état à une conversation pittoresque, qui m'a singulièrement plu; car il ne parle point, sans faire tableau. Tout est sententieux, tout fait image, & tout caractérise parfaitement les livres & les personnes qu'il désigne.

Nous avons beaucoup discoursu sur les Antiquités Romaines, &

sur la diversité de nos Bibliothèques, qui plus ou moins excellentes, forment une collection admirable. Deux Anglois fort instruits ont pris part à notre entretien, & ont parlé de manière à se faire écouter. C'est une nation qui voyage avec beaucoup de fruit, en profitant de tout ce qu'elle voit. On dit qu'elle prend la substance des choses, tandis que les François se contentent de la superficie. Mais je vous laisse à résoudre, si pour le commerce de la vie, il ne vaut pas mieux être agréablement superficiel, que tristement profond.

Le Cardinal Bentivoglio disoit qu'il falloit voir les Anglois, lorsqu'on vouloit songer, & les François, quand on vouloit converser. J'ouvre ma cellule aux uns & aux

autres avec le plus grand plaisir; vous avouant toutefois que la vivacité françoise a quelque chose pour moi de singulièrement attrayant. On aime à se retrouver; car vous savez que je ne suis ni lent, ni taciturne.

Vous devez avoir reçu le Livre que le P. Massoleni de l'Oratoire vous a fait passer. Vous le trouverez aussi intéressant que bien conditionné. Je vous vois plonger dans cet ouvrage, sans pouvoir vous en arracher. L'homme de cabinet a réellement des plaisirs qui surpassent toutes les joies du monde. Mais chut: c'est le secret des gens d'étude, & il ne faut pas le divulguer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Novembre 1753.

LETTRE LIV.

A un Religieux Franciscain.

JE sens quelque chose en moi-même qui me met la plume à la main, qui me dit à l'oreille de vous écrire, qu'il y a long-temps que je n'ai joui de ce doux plaisir; & c'est mon amitié pour vous qui me procure un aussi grand avantage.

Il faut avouer, comme dit S. Augustin, que l'amitié a quelque chose de bien doux; & que quiconque n'en connoît pas les douceurs, doit s'exclure de la société. Le Sauveur du monde l'a canonisée par son attachement tout particulier pour S. Jean; & nous

voyons que les plus grands Saints l'ont cultivée avec la plus religieuse attention.

Soyez donc toujours mon bon ami. Quoiqu'on dise dans le monde que les Moines n'aiment rien; j'ai trouvé dans le cloître les cœurs les plus sinceres & les plus officieux: on n'en croira rien, parce qu'on veut que nous ayons tort. Mais que nous importe, si nous n'en goûtons pas moins les douceurs de l'amitié, & si je n'en suis pas moins votre serviteur & votre ami?

A Rome, ce 29 Décembre 1754.



LETTRE LV.

A la Dame PIGLIANI.

CE n'est pas une chose indifférente de garder vos deux filles avec vous : la qualité de mere vous impose les devoirs les plus importants. Le monde viendra se mettre continuellement entre vous & vos enfans, si vous n'avez soin de l'écartier, non avec cette austerité qui n'excite que des murmures, mais avec cette sagesse qui gagne la confiance.

Vos filles ne seront que des hypocrites, si vous les accablez d'instructions, & si vous les inquiétez ; tandis qu'elles aimeront la Religion, si par votre exemple

& par votre douceur, vous savez la faire aimer.

On ne conduit pas des personnes de vingt ans comme si elles n'en avoient que dix. Il est des traitemens & des leçons pour les âges comme pour les conditions.

Entretenez le plus que vous pourrez le goût des bonnes lectures & du travail ; mais avec cette aisance qui n'affujettit point à la minute, & avec cet esprit de discernement, qui fait différencier d'un cloître une maison séculière.

Etablissez vos filles selon leur bien & selon leur état, en ne forçant point leur volonté, à moins qu'elles ne voulussent s'allier avec des gens dissipateurs ou vicieux. Le mariage est la condition naturelle de tous les hommes : ce sont

des exceptions à la règle lorsqu'on s'en dispense.

Sans aimer la mondanité, ne vous rendez point ridicule sur les usages du monde. La piété devient un sujet de raillerie, quand on la présente sous des dehors singuliers : la femme sage évite de se faire remarquer.

Quand on est né pour prendre certains habits, il faut les porter, mais toujours avec la décence qui convient à la pudeur.

Vous aurez soin que vos Demoiselles fréquentent la société. La vraie dévotion n'est ni brusque ni farouche : la solitude mal entendue irrite les passions ; & pour de jeunes personnes, il est souvent plus sûr de fréquenter un monde choisi, que de rester seul. Vous

inspirerez la gaieté, pour qu'on n'ait pas l'air de traîner la piété : vos récréations consisteront dans des promenades & dans des petits jeux ; & lorsqu'il sera question de s'appliquer, vous ne parlerez ni de ces études profondes, ni de ces sciences abstraites, qui souvent rendent le sexe vain & jaseur.

Faites - vous sur - tout aimer : c'est le plus grand plaisir auquel une mere puisse aspirer, & la plus grande prérogative dont elle puisse jouir, pour opérer le bien selon sa volonté.

Que vos Domestiques aient de la religion & de l'honnêteté : ils sont capables de tous les crimes, quand ils ne craignent pas Dieu. On ne doit user avec eux, ni de hauteur, ni de familiarité, afin de les traiter

comme des hommes & comme des inférieurs. La justice est la mere de l'ordre : tout est à sa place , quand on se comporte avec équité.

Ne punissez jamais qu'avec peine, & pardonnez toujours avec plaisir.

Fréquentez votre Paroisse, pour que les brebis se trouvent souvent avec leur Pasteur ; c'est conforme aux saints Canons, ainsi qu'à l'usage ancien.

Votre sagesse vous apprendra le reste. Je compte beaucoup sur vos lumieres & sur votre bonne volonté, comme vous pouvez être vraiment assurée de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 15 Novembre 1754.

 LETTRE LVI.

Au Comte ALGAROTTI.

MON CHER COMTE,

Arrangez-vous, malgré votre philosophie, de maniere que je vous voye dans le Ciel ; car je serois bien fâché de vous perdre de vue pendant une éternité.

Vous êtes un de ces hommes rares pour l'esprit & pour le cœur, qu'on veut aimer même au-delà du tombeau, quand on a l'avantage de vous connoître ; & personne n'a plus de raisons que vous pour se convaincre de la spiritualité de l'ame & de son immortalité. Les années coulent pour les Philoso-

phes , comme pour les ignorans ;
& ce qui doit en être le terme, ne
peut qu'occuper un homme qui
pense.

Avouez que je fais accommoder
les Sermons , de maniere à ne pas
effaroucher un bel esprit ; & que si
l'on prêchoit aussi brièvement ,
aussi amicalement , vous enten-
driez par fois le Prédicateur : mais
il ne suffit pas d'écouter ; il faut
que cela passe dans le cœur ; que
cela y germe ; & que le tout ai-
mable Algarotti devienne aussi
bon Chrétien , qu'il est bon Phi-
losophe : alors je serai doublement
son serviteur & son ami.

A Rome , ce 11 Décembre 1754.

LETTRE

LETTRE LVII.

*A Monsignor ROTA , Secrétaire
de la Chiffre.*

JE crois , Monsignor , que pour
pouvoir enfin nous rencontrer , il
est à propos qu'il y ait une heure
de ralliement : je vous prie de
vouloir bien me l'indiquer , &
très-certainement je n'aurai garde
d'y manquer.

Il n'y a rien que je regrette
avec plus de douleur , que le temps
qu'on perd dans les antichambres.
Le temps est le plus précieux don
que Dieu nous ait fait ; & l'homme
le dissipe avec une profusion aussi
cruelle que surprenante.

Le temps , hélas , est un bien
Partie I. A a

au pillage, chacun nous en enleve une partie; & malgré toute mon attention à vouloir le conserver, je le vois s'échapper de mes mains; & à peine ai-je dit qu'il s'enfuit, qu'il a déjà passé.

J'attends vos ordres pour me rendre chez vous, & pour vous dire que s'il y a des momens pour vous voir, il n'y en a point où je ne sois avec autant d'attachement que de respect, Monsignor, votre très-humble, &c.

A Rome, ce 3 Janvier 1754.



LETTRE LVIII.

*Au Gonfalonier de la République
de Saint-Marin.*

MON TRÈS-CHER AMI,

Quoique vous ne foyez que le petit Souverain d'un très-petit Etat, vous avez une ame qui vous égale aux plus grands Princes. Ce n'est pas l'étendue des Empires qui fait le mérite des Empereurs: un pere de famille peut avoir beaucoup de vertus, & un Gonfalonier de Saint-Marin une grande réputation.

Je ne trouve rien d'aussi charmant que d'être à la tête d'un petit canton, qu'on apperçoit à peine

A a 2

sur la Carte géographique, où l'on ne connoît ni les discordes, ni la guerre, & où il n'y a d'orage que lorsque le Ciel s'obscurcit; où il n'y a d'ambition que celle de se maintenir dans le silence & dans la médiocrité; où tous les biens sont communs par l'usage où l'on est de se secourir.

O que ce petit coin de terre me plaît! qu'on est heureux d'y demeurer; & non au milieu du tumulte qui agite les grandes Villes, & non au milieu des grandeurs qui font gémir les petits, & non au milieu du luxe, qui corrompt le cœur & qui éblouit les yeux! C'est un endroit où je fixerois volontiers mon tabernacle: mon cœur y est depuis long-temps par l'amitié que je vous porte.

Il n'y a pas un plus grand fardeau qu'une Souveraineté; mais la vôtre est si douce, qu'elle n'empêche pas de marcher; sur-tout lorsque je viens à la comparer à ces Monarchies qu'on ne peut gouverner qu'en se multipliant, & qu'en ayant par-tout des yeux.

Tout est embuscade pour un Prince qui se trouve à la tête d'un vaste Royaume. Dans le temps qu'il se persuade qu'on lui fait la cour, on cherche à le tromper. S'il est déréglé, on le flatte dans ses déréglemens; s'il est pieux; on fait l'hypocrite, & l'on se moque de lui: s'il est cruel, on lui dit qu'il est juste; & il n'entend jamais la vérité.

Il faut qu'il descende souvent dans son cœur pour la chercher.

Mais qu'il est à plaindre si elle ne s'y trouve pas ! L'Histoire ne contient les regnes de tant de mauvais Princes, que parce qu'ils aimoient à vivre loin de la vérité. C'est la seule bonne amie des Rois quand ils veulent l'écouter ; mais ils prennent souvent le change sur son compte, ne la regardant que comme un moniteur importun, qu'il faut écarter ou punir.

Pour moi, qui l'aimai dès ma plus tendre enfance, il me semble que je l'aimerois toujours, quand même elle me diroit les choses les plus dures. Elle est comme ces médicamens amers qui déplaisent au goût, mais qui rendent la santé. On la connoît sûrement plus à Saint-Marin, que par-tout ailleurs : on ne la voit qu'obliquement dans

les grandes Cours ; & vous l'apercevez en face, & vous l'accueillez avec empressement.

Je ne vous enverrai point le livre que vous vouliez voir : c'est une production tout-à-fait informe, mal traduite du françois, & qui pullule d'erreurs contre la morale & contre le dogme. On n'y parle néanmoins que d'*humanité* ; car c'est aujourd'hui le beau mot qu'on a finement substitué à celui de *charité* ; parce que l'*humanité* n'est qu'une vertu païenne, & que la *charité* au contraire, est une vertu chrétienne. La philosophie moderne ne veut plus de tout ce qui tient au Christianisme ; & en cela elle fait voir aux yeux de la raison, qu'elle n'aime que ce qui est vicieux.

Les anciens Philosophes qui n'étoient point éclairés des lumieres de la foi, & qui n'avoient pas le bonheur de connoître le vrai Dieu, souhaitoient qu'il y eût une Révélation; & les nouveaux rejettent celle qu'on ne peut méconnoître : mais en cela ils se trahissent eux-mêmes; car s'ils avoient l'esprit droit & le cœur pur, s'ils étoient humains comme ils le prétendent, ils recevraient à mains jointes une Religion qui condamne jusqu'aux mauvais desirs, qui ordonne expressément l'amour du prochain, & qui promet une récompense éternelle à tous ceux qui auront secouru leurs freres, & qui auront été fideles à leur Dieu, à leur Roi, à leur patrie: *Non si può odiare una Religione tant' onesta,*

onesto quando il cuore è onesto.

Aussi quand je vois continuellement sous la plume des écrivains qui anathématifent le Christianisme, les mots de *législation*, de *patriotisme*, d'*humanité*, je dis, sans crainte de me tromper: Ces hommes-là se jouent du public, & ils ne sont intérieurement ni patriotes ni humains. La bouche parle ordinairement de l'abondance du cœur.

C'est par-là que j'aurois voulu attaquer les Philosophes modernes, si je m'étois senti assez fort pour les combattre. Ils auroient pu crier contre mes raisonnemens, parce que je les aurois ferrés de près; mais ils ne se seroient pas plaints de ma vivacité. Je leur aurois parlé comme l'ami le plus ten-

dre, zélé pour leur bonheur, autant que pour le mien, comme un auteur véridique, impartial, qui auroit reconnu leurs talens, & rendu souvent justice à la beauté de leur esprit.

J'ai assez de présomption pour croire qu'ils m'auroient aimé, quoique leur antagoniste.

Je n'exécute point ce dessein; parce que je ne jouis point ici de l'heureuse tranquillité qu'on respire à Saint-Marin: on y est dans une quiétude qui a quelque chose de céleste.

Il faut cependant que ce repos soit funeste aux Sciences & aux Belles-Lettres, attendu que je ne vois pas dans l'immense catalogue des hommes célèbres, des Ecrivains citoyens de Saint-Marin.

Je vous conseille d'aiguillonner vos sujets, pendant que vous serez en place; mais pressez-vous: car ce n'est pas de votre regne dont il est dit: *cujus regni non erit finis*. Il y a de l'esprit dans votre pays; il n'est question que de l'exciter.

Voilà une Lettre aussi longue que vos Etats, sur-tout si vous faites attention au cœur qui l'a dictée; & dans lequel vous occupez souvent une bonne place. C'est ainsi qu'on s'écrit & qu'on s'aime, quand on a été au Collège ensemble. Adieu.



LETTRE LIX.

*Au Comte ***.*

JE n'avois point voulu vous conseiller l'étude des Mathématiques, mon cher ami, que lorsque vous seriez affermi dans les principes de la Religion. Je craignois qu'en vous appliquant à une science qui ne veut que des choses démontrées, vous fiffiez comme tant de Mathématiciens qui s'avisent de soumettre nos mysteres à la démonstration. Les Mathématiques toutes étendues qu'elles font, n'ont rien que de très-fini, dès qu'il s'agit de Dieu. Toutes les lignes qu'on peut tirer sur la terre, tous les points où l'on peut aboutir, ne

font que des infiniment petits en comparaison de cet Etre immense qui ne souffre ni paralleles ni rapports.

Les Mathématiques vous donneront un esprit juste. Sans elles, on manque d'une certaine méthode nécessaire pour rectifier les pensées, pour caser les idées, pour porter des jugemens sûrs. Il est facile de s'appercevoir, en lisant un livre, même de morale, si l'auteur est mathématicien : je ne m'y trompe guere. Le célèbre Méta-physicien qu'ont eu les François, n'auroit jamais composé la Recherche de la Vérité, s'il n'eût été mathématicien, non plus que Leibnitz sa Théodicée. On apperçoit dans leurs productions cet ordre géométrique qui resserre les

raisonnemens, qui leur donne de l'énergie, & sur-tout de la méthode.

C'est une si belle chose que l'ordre, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'en porte l'empreinte, & qu'il n'y a point d'harmonie sans lui. Aussi peut-on dire que les mathématiques sont une science universelle qui lie toutes les autres, & qui les fait voir sous les plus heureux rapports.

Les regards d'un mathématicien sont ordinairement des coups-d'œil sûrs, qui analysent & qui décomposent avec justesse; au lieu qu'un homme privé de la science des mathématiques, ne voit que d'une manière vague & presque toujours incertaine.

Attachez-vous donc à la con-

noître cette science si digne de notre curiosité, & si nécessaire, mais de sorte qu'elle ne vous jette pas dans des distractions. Il faut tâcher d'être toujours à soi-même, quelque chose qu'on puisse étudier.

Si j'avois votre loisir & votre jeunesse, je prendrois une connoissance plus étendue de la Géométrie. J'ai toujours chéri cette science d'un amour de prédilection. La tournure de mon esprit me fait rechercher avec avidité tout ce qui est méthodique, & je fais peu de cas des ouvrages où l'on ne trouve que de l'imagination.

Nous avons trois sciences principales, que je compare aux trois choses essentielles qui nous constituent; la Théologie, qui par sa

spiritualité, ressemble à notre ame; les Mathématiques, qui par leur combinaison & leur justesse, expriment notre raison; la Physique qui par ses opérations mécaniques, retrace notre corps; & ces trois sciences, qui doivent s'accorder parfaitement, lorsqu'elles se tiennent dans leur sphere, nous élèvent nécessairement vers leur Auteur, source de plénitude de toute lumière.

J'avois entrepris autrefois; étant à Ascoli, un Ouvrage qui avoit pour objet le parfait accord de toutes les sciences. Je faisois voir quelle étoit leur source, leur fin, & quels étoient leurs rapports: mais les exercices du Cloître, & les leçons que j'étois obligé de donner, m'empêcherent de

le finir. J'en ai quelques fragmens que je chercherai dans mes papiers; & vous les lirez, si cela vous amuse. Il y a quelques idées, quelques vues: mais ce n'est qu'une production ébauchée, à laquelle il faut suppléer en la lisant, & vous en êtes capable.

La Philosophie sans Géométrie, est comme la Médecine sans Chymie. La plupart des Philosophes modernes ne déraisonnent que parce qu'ils ne sont pas Géometres. Ils prennent des sophismes pour des vérités, & s'ils posent de bons principes, ils en tirent de fausses conséquences.

Il ne suffit pas d'étudier pour être savant, ni de connoître les sciences pour être philosophe. Mais nous vivons dans un siècle où les

grands mots en imposent, & où l'on croit avoir du génie, quand on imagine des singularités. Défiez-vous des écrivains qui s'occupent plus du style que des choses, & qui hazardent tout, pour avoir la satisfaction d'étonner.

Je vous enverrai au premier moment un ouvrage sur la Trigonométrie; &, s'il est nécessaire, je vous prouverai géométriquement, c'est-à-dire, jusqu'à la démonstration, que je suis toujours votre meilleur ami.

A Rome, ce 22 Juin 1753.



LETTRE LX.

*A un Religieux des Mineurs
Conventuels.*

Vous avez tort de penser, mon Révérend Père, que je ne prends aucune part à nos Chapitres. Je m'en affecte vivement, non comme un ambitieux qui desire parvenir, mais comme un ami de notre Ordre, qui souhaite ardemment que la science & la piété y occupent les premiers rangs. Un Supérieur qui n'est que savant, peut faire beaucoup de mal; & celui qui n'est que dévot, encore davantage. Il n'y a nulle ressource, quand il n'y a point de lumières; & c'est une réflexion très-judicieuse de Sainte

Thereſe. Outre la ſcience & la piété, un Supérieur a encore beſoin d'un eſprit de ſageſſe & de diſcernement; car il y a une grande différence entre enſeigner & gouverner. On a même remarqué que tous les Ecrivains, juſqu'à ceux-mêmes qui donnent les plus belles leçons aux Monarques, ne ſont pas propres à l'adminiſtration. Le bon ſens valut ſouvent mieux que l'eſprit, & même que le génie, pour conduire les hommes avec prudence: on a trop d'idées quand on a trop d'eſprit, & l'on varie continuellement.

Je m'emploie avec tout le zèle poſſible pour faire élire Supérieurs ceux qui ont le plus d'aptitude au gouvernement, mais ſans aucun retour ſur moi-même, &

ſans aucune intrigue. J'aime à n'avoir pour tout Empire que ma cellule; & encore ai-je de la peine à contenir dans l'ordre mon imagination & mes penſées. L'homme eſt ſi ſouvent ballotté par ſes deſirs, qu'il ne fait pas toujours tout ce qu'il veut, quoiqu'il ſoit toujours libre d'agir ou de ne point agir.

Je ferai propoſer à la prochaine aſſemblée ce que vous ſouhaitez; & je préſume qu'on y ſouſcra, autant qu'on peut répondre d'une multitude de goûts, de ſentimens & d'eſprits divers. La vérité devroit naturellement entraîner tous les hommes; mais elle ſe préſente ſous tant d'aſpects différens, que chacun en juge d'après ſes yeux. La vue varie ſelon ſes intérêts & ſelon les opinions: *li occhi vedono come vogliono.*

Soyez convaincu que je suis comme par le passé, toujours prêt à vous obliger, toujours votre bon serviteur & votre bon ami.

LETTRE LXI.

Au Cardinal SPINELLI.

EMINENTISSIME,

Le livre sera approuvé comme il mérite de l'être; votre Eminence peut y compter. Il ne contient que des choses très-orthodoxes & très-praticables, quoi qu'en disent certains illuminés. Si on laissoit faire le pharisaïsme, bientôt il n'y auroit dans l'Eglise que des pratiques minutieuses; & la Religion qui est si belle & si sublime, deviendroit un cercle de superstitions.

On aime en général tout ce qui ne tend point à la réforme du cœur; & l'on est charmé de vieillir sans déraciner ses mauvaises habitudes, à l'aide de quelques oraisons qu'on récite à la hâte, & qu'on croit suffisantes pour mener au Ciel.

Il n'est point étonnant que le monde nous séduise. Mais on ne conçoit pas comment des hommes qui s'affichent pour être opposés à ses maximes, ne garantissent pas les ames de cette séduction. Les Pharisiens sont de tous les temps, & il y en aura jusqu'à la fin du monde. Ils bâtissent des sépulcres blanchis, au lieu d'ériger des temples à l'Eternel; & ils endorment les Fideles, en les amusant avec des pratiques qui n'influent ni sur l'esprit, ni sur le cœur.

Il seroit à desirer que l'œil de votre Eminence devint celui de tout le monde. Que d'abus réformés ! que de fausses pratiques supprimées ! Quand un Pasteur ne se nourrit que de l'Écriture sainte, des Conciles & des Peres, il n'y a point à craindre que son Diocèse donne dans la superstition. Muratori disoit que les petites dévotions ressemblent à la plupart des pierres à détacher, qui n'ôtent les taches en apparence, que pour les élargir.

Quoiqu'accablé de travail, je vous prouverai, Monseigneur, en me chargeant de celui que vous m'imposerez, que je ne me refuserai jamais au bonheur de vous convaincre du profond respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 3 Juillet 1752. LET.

 LETTRE LXII.

A M. l'Abbé LAMI.

JE ne fais comment je puis me reconnoître au milieu du désordre qui regne dans ma cellule & dans ma tête. Tout y est pêle-mêle : il faut écrire à un Auteur aussi méthodique que vous, pour débrouiller un pareil chaos.

Votre dernière Lettre sur la poésie me paroîtroit un chef-d'œuvre, si vous y aviez caractérisé le génie poétique de chaque Nation. Les Italiens ne sont pas Poètes comme les Anglois, ni les Allemands comme les François. Ils se ressemblent pour les principes ; mais ils diffèrent pour l'efferves-

Partie I.

C c

cence & pour l'enthousiasme. La poésie allemande est un feu qui éclaire; la françoise, un feu qui pétille, l'italienne, un feu qui brûle, l'angloise, un feu qui noircit.

On entasse trop d'images dans nos Pièces de vers; & il faudroit moins les prodiguer, pour qu'ils fissent une sensation plus vive. Rien ne réveille mieux un lecteur que la surprise; & il n'y en a point lorsqu'on multiplie trop les choses qui peuvent étonner.

Heureux l'esprit sobre, qui dans la poésie comme dans la prose, ménage avec délicatesse les rencontres & les situations. Je m'ennuie bientôt d'un jardin où je vois par-tout des cascades & des bosquets; au lieu qu'il m'enchanté si je n'y découvre qu'au hazard

des cabinets de verdure & des pièces d'eau. Les violettes gagnent infiniment à ne paroître qu'à demi; sous un épais feuillage: *Questo chesi nasconde eccita la curiosita.*

Il n'y a de beautés que par comparaison. Si tout étoit également magnifique, les yeux se lasseroient bientôt d'admirer. La nature, qui doit servir de modele à quiconque écrit, varie ses perspectives de maniere à ne jamais fatiguer la vue: la plus magnifique prairie se trouve dans le voisinage du plus simple vallon; & souvent une charmante riviere à côté d'un morne côteau.

Répétez ces leçons, mon cher Abbé, pour corriger nos Poètes, s'il se peut, de cette profusion de beautés qui ne sont que

de l'or entassé sans ordre & sans goût. On estime vos feuilles autant qu'on admire votre esprit; & quand un Journaliste a acquis cette double gloire, il peut parler en maître, bien assuré qu'on l'écouterà.

J'étois jeune écolier, quand je perdis un de mes camarades avec qui la sympathie m'avoit extrêmement lié. Hélas! après bien des promenades solitaires faites ensemble, bien des réflexions sur des choses que nous ne savions point encore, mais que nous desirions connoître, il mourut; & je crus ne pouvoir mieux engourdir ma douleur, qu'en lui adressant des vers, par la conviction que j'avois dès ce temps-là, que nous ne faisons que changer de vie, quand nous paroissions mourir.

Je louois sur-tout sa candeur & sa piété; car il étoit un exemple de vertu. Mais cet éloge, ainsi qu'on m'en fit appercevoir, péchoit à raison des peintures dont il étoit surchargé. J'y faisois entrer toutes les beautés de la campagne, & je ne donnois pas à mon lecteur le temps de respirer. C'étoit un arbre étouffé sous ses branches & sous son feuillage, & où l'on n'appercevoit point de fruits.

Dès ce moment je n'osai plus versifier. Jeme contentai de lire les Poètes, en m'appliquant à connoître leurs défauts & leurs beautés. Tout ce qui me fachoit, c'est que mon ouvrage rempli d'imperfections, n'iroit point à la postérité, & que mon ami méritoit à tous égards l'honneur d'être immortel.

Jamais il ne s'effacera de mon cœur; & voilà comme les vrais amis ont une ressource du côté du sentiment, quand l'esprit ne suffit pas pour bien rendre leur amitié. C'est ma position à votre égard. Faites distraction de mes pensées, pour vous occuper de l'attachement que je vous ai voué; & vous trouverez que, si je ne suis pas un beau diseur, je suis au moins bon ami & bon serviteur. Mettez-moi à l'épreuve.

A Rome, ce 10 Décembre 1755.



 LETTRE LXIII.

*A M. le Baron de KRONECH,
Gentilhomme Allemand.*

JE ne fais, Monsieur le Baron, ce que je dois le plus admirer en vous, ou de l'esprit, ou de l'aménité. Rien ne prouve mieux que votre exemple, combien les Allemands ont les qualités propres à devenir amis. Tous ceux que j'ai fréquentés, m'ont fait voir la plus belle ame du monde.

Si vous continuez à vous occuper utilement, vous honorez votre nation & tous ceux qui vous auront connu. Je me félicite de ce qu'un simple hazard m'a procuré le plaisir de votre agréable con-

Jamais il ne s'effacera de mon cœur; & voilà comme les vrais amis ont une ressource du côté du sentiment, quand l'esprit ne suffit pas pour bien rendre leur amitié. C'est ma position à votre égard. Faites distraction de mes pensées, pour vous occuper de l'attachement que je vous ai voué; & vous trouverez que, si je ne suis pas un beau diseur, je suis au moins bon ami & bon serviteur. Mettez-moi à l'épreuve.

A Rome, ce 10 Décembre 1755.



 LETTRE LXIII.

*A M. le Baron de KRONECH,
Gentilhomme Allemand.*

JE ne fais, Monsieur le Baron, ce que je dois le plus admirer en vous, ou de l'esprit, ou de l'aménité. Rien ne prouve mieux que votre exemple, combien les Allemands ont les qualités propres à devenir amis. Tous ceux que j'ai fréquentés, m'ont fait voir la plus belle ame du monde.

Si vous continuez à vous occuper utilement, vous honorerez votre nation & tous ceux qui vous auront connu. Je me félicite de ce qu'un simple hazard m'a procuré le plaisir de votre agréable con-

versation. J'ai toujours gagné en me rendant communicatif; car j'ai rencontré des personnes qui méritoient qu'on leur fût vivement attaché, ou des malheureux qui avoient besoin de secours & de conseil.

Il est si doux d'obliger, qu'on ne peut trop aller au devant de ceux qu'on rencontre, quand on est conduit par ce motif. Je voudrois que cette Lettre ne finît point, à raison du plaisir que j'ai de vous entretenir. Mais je me dois aux Offices, à mes travaux ordinaires, & à la crainte de vous ennuyer. Recevez donc sans façon les vœux que je fais pour vous revoir ici, & pour vous redire combien j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

LETTRE LXIV.

*A M. DE LA BRUERE, chargé
des affaires de France en Cour
de Rome.*

MONSIEUR,

Je m'étois rendu chez vous, à dessein de vous voler au moins une heure de votre temps, pour en faire mon profit; mais il n'y a pas eu moyen de pénétrer dans ce précieux cabinet, d'où vous communiquez avec celui de Versailles, d'une manière si glorieuse pour vous, & si avantageuse pour votre aimable nation.

Je me suis bien-vîte retiré, moi

Partie I.

D d

qui n'ai d'autre politique que celle de n'en point avoir, & je suis revenu, en me disant à moi-même, que je ne devois plus paroître chez vous, sans y être appelé.

Si je savois néanmoins l'heure que vous destinez aux Belles-Lettres, vos bonnes amies, je m'empresserois de vous aborder. Il sortiroit quelque chose de votre excellente mémoire & de votre brillante imagination, qui embelliroit la mienne, & je deviendrois intéressant dans la société.

Je regrette toujours de n'avoir entendu qu'à moitié la lecture de ce certain manuscrit, où Rome rendue telle qu'elle est, satisfait pleinement la curiosité. Les fleurs y sont mêlées avec les fruits, & c'est la plus agréable corbeille

qu'on puisse offrir aux personnes qui ont du goût.

Mon ame est avide d'entendre le reste. Je vous crois trop honnête, pour ne pas contenter son desir.

Vous ne pouviez choisir une plus heureuse époque que le regne de Benoît XIV, pour peindre Rome à son avantage. Il semble qu'il a fait revivre cette ville aux yeux des étrangers, & que les Sciences y reparoissent pour lui faire la cour: tant il est vrai, qu'il ne faut qu'un Monarque, pour donner de l'ame & du ressort aux choses même inanimées.

Si par le plus grand hazard il vous arrive une heure dont vous soyez embarrassé, faites appeller Ganganelli; & il vous prouvera qu'il n'y a ni étude, ni affaire,

316 LETTRES DU PAPE
ni visite qui le retiennent, quand il
s'agit de vous prouver le zele avec
lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 2 Mars 1753.

LETTRE LXV.

Au même.

MONSIEUR,

En vérité vous êtes trop géné-
reux, quand vous voulez bien
m'accorder trois heures de votre
temps, & les laisser à mon choix.
Dès demain, puisque vous me le
permettez, j'irai jouir de vos bien-
faits. J'ai beau dire à mon esprit de
se mettre *in fiocchi*, de se parer
enfin avec élégance, je suis sûr
qu'il ne pourra que vous admirer.

CLÉMENT XIV. 317

Sa timidité jointe à son peu d'ac-
quit, l'empêchera de se produire
brillamment.

Ainsi attendez-vous à faire tous
les frais de notre entretien; il n'y
a que vous qui en ferez fâché: car
vous êtes aussi modeste qu'instruit.

Malgré tout le plaisir que j'ai de
vous voir, j'en aurois encore da-
vantage, si vous possédiez encore
ici M. le Duc de Nivernois, dont
chacun exalte l'ame & le génie.
C'est un Seigneur qui n'est savant
qu'avec ceux qui le sont, & dont
la science est entourée de roses &
de jasmins.

Je vous communiquerai une
production d'un de nos jeunes Re-
ligieux, qui vous convaincra qu'il
n'y a pas seulement de l'érudition
dans les cloîtres, mais qu'on y

trouve encore du goût, quand les talens sont exercés ainsi qu'encouragés. On voit des plantes qu'on croyoit stériles, donner les plus beaux fruits.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 3 Mars 1753.

LETTRE LXVI.

*Au Cardinal QUIRINI,
Evêque de Brescia.*

EMINENTISSIME,

Votre Eminence me fait trop d'honneur, & elle a trop bonne opinion de mes foibles lumieres, quand elle ne dédaigne pas de me demander comment on doit étu-

dier & enseigner la Théologie.

Il n'y avoit autrefois qu'une seule maniere d'exposer cette science sublime qui, prenant sa source dans Dieu même, se repand au milieu de l'Eglise comme le fleuve le plus majestueux & le plus abondant; c'étoit ce qu'on appelle la Positive.

On se contentoit, sans doute par respect pour la Doctrine sacrée de l'Ecriture, des Conciles & des Peres, de mettre tout simplement sous les yeux des étudiants la morale & les dogmes évangéliques. Ainsi les Commandemens de Dieu s'exposoient autrefois sans commentaire à la vue des Juifs, & ils les plaçoient dans leur mémoire & dans leur cœur, comme ce qui devoit les intéresser davantage, &

trouve encore du goût, quand les talens sont exercés ainsi qu'encouragés. On voit des plantes qu'on croyoit stériles, donner les plus beaux fruits.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 3 Mars 1753.

LETTRE LXVI.

*Au Cardinal QUIRINI,
Evêque de Brescia.*

EMINENTISSIME,

Votre Eminence me fait trop d'honneur, & elle a trop bonne opinion de mes foibles lumieres, quand elle ne dédaigne pas de me demander comment on doit étu-

dier & enseigner la Théologie.

Il n'y avoit autrefois qu'une seule maniere d'exposer cette science sublime qui, prenant sa source dans Dieu même, se repand au milieu de l'Eglise comme le fleuve le plus majestueux & le plus abondant; c'étoit ce qu'on appelle la Positive.

On se contentoit, sans doute par respect pour la Doctrine sacrée de l'Ecriture, des Conciles & des Peres, de mettre tout simplement sous les yeux des étudiants la morale & les dogmes évangéliques. Ainsi les Commandemens de Dieu s'exposoient autrefois sans commentaire à la vue des Juifs, & ils les plaçoient dans leur mémoire & dans leur cœur, comme ce qui devoit les intéresser davantage, &

ce qui devoit faire leur félicité.

L'Eglise toujours agitée par des tempêtes, quoiqu'assise sur la montagne sainte dont les fondemens sont éternels, vit de temps en temps sortir de son sein des enfans rebelles qui apprirent l'art de sophistiquer; & ce fut leur langage artificieux qui obligea les défenseurs de la foi à employer la forme syllogistique.

Tout le monde connoît l'époque où certains Docteurs s'hérifèrent d'enthymêmes & de syllogismes pour pousser jusque dans les derniers retranchemens les hérétiques qui pointilloient sur tous les sens de l'écriture, & sur tous les termes. Thomas, l'Ange de l'Ecole, Scot, le Docteur subtil, crurent devoir employer la même

forme; & insensiblement leur méthode soutenue de leur éclatante réputation, prévalut dans les Universités.

Mais, comme ordinairement tout dégénère, il ne fut plus possible de remettre la Théologie positive sur le tapis; & la manière d'enseigner dans les écoles, qui prit le nom de Scholastique, ne roula que trop souvent sur des distinctions & sur des mots. On embrouilla tout à force de vouloir tout éclaircir, & souvent on ne répondit sur rien en voulant répondre à tout.

Outre que cet ergotisme ne convenoit qu'à la philosophie, il avoit l'air de rendre problématiques les choses les plus sûres; & cela étoit d'autant plus fâcheux, qu'on agitoit des questions ridicu-

les, & qu'on incidentoit jusques sur les mysteres, dont la sublime profondeur doit arrêter tout homme qui réfléchit.

Cependant comme la scholastique a l'avantage d'aider la mémoire, en donnant une forme aux raisonnemens, que d'ailleurs les abus qu'on lui reproche, n'offusquent jamais les vérités saintes; dont le regne est aussi durable que celui de Dieu même, on crut devoir la conserver.

Aussi ai-je toujours pensé, Monseigneur, qu'une scholastique modifiée, telle qu'on l'enseigne à la Sapience de Rome, & dans les premières Ecoles du Monde Chrétien, pouvoit subsister sans élever la morale & sans altérer les dogmes, pourvu que ceux qui

professent, soient parfaitement éclairés, & qu'ils ne prennent pas de simples opinions, pour des articles de foi.

Rien de plus dangereux que de donner comme de foi ce qui n'est que d'opinion, & que de confondre une pieuse croyance avec une chose révélée. Le vrai Théologien n'emploie que des distinctions solides & réelles; & il ne tire des conséquences que de principes clairs & précis.

Une vérité n'est jamais mieux constatée que par l'enseignement commun de toutes les Eglises; & c'est une chose à laquelle la plupart des Théologiens modernes ne font pas assez d'attention. Le dogme Eucharistique ne parut jamais mieux établi, que lorsqu'on

fit voir une consanguinité de doctrine sur cet objet, parmi les Catholiques Romains, & les Grecs Schismatiques.

La Théologie, pour être solide & lumineuse, c'est-à-dire pour conserver ses plus essentiels attributs, n'a donc besoin que d'une exposition claire & simple de tous les articles de la foi; & c'est alors qu'elle paroît étayée de toutes ses preuves & de toutes ses autorités.

Si l'on veut établir par exemple, la vérité du mystere de l'Incarnation, il faut démontrer que Dieu ne pouvant agir que pour lui-même, il avoit en vue dans la création du monde le Verbe éternel, par qui l'Univers & les siècles ont été faits; & qu'en formant Adam, comme le dit Tertulien,

il traçoit déjà les linéamens de Jesus-Christ: cela est conforme à la doctrine de S. Paul, qui déclare de la maniere la plus expresse, que tout existe dans ce divin Médiateur, & ne subsiste que par lui: *Omnia per ipsum, & in ipso constant.*

On prouve ensuite par les figures & par les prophéties dont on démontre l'authenticité, que l'Incarnation est leur objet, & qu'il n'y a rien dans les Livres saints, qui ne s'y rapporte directement ou indirectement: ensuite on fait voir le temps & le lieu où ce mystere ineffable s'accomplit, en examinant le caractère des signes qui l'ont accompagné, des témoins qui l'ont attesté, des prodiges qui l'ont suivi; & l'on expose à ce sujet toute la Tradition.

C'est alors qu'on démontre l'autorité des PP. de l'Eglise, la force de leurs raisonnemens, la sublimité de leurs comparaisons, & qu'on se sert de la scholastique pour débrouiller les sophismes des Hérétiques, pour les combattre avec leurs propres armes, & pour les vaincre.

Ainsi la Théologie positive ressemble à un magnifique jardin, & la scholastique à une haie hérissée d'épines, pour empêcher les animaux nuisibles d'y pénétrer & de le ravager.

Si je n'enseignai que très-scholastiquement, lorsque je régentai la théologie, c'est que confrere de Scot, je ne pouvois me dispenser d'enseigner le scotisme. Un particulier auroit mauvaise grace de

vouloir changer la maniere d'enseigner dans un Ordre dont il est membre : ce seroit souvent d'une dangereuse conséquence, quoiqu'on ne doive pas servilement embrasser des opinions bizarres.

Pour vous, Monseigneur, qui en qualité d'Evêque, avez un droit incontestable sur l'enseignement, & pouvez lui donner la forme qu'il vous plaît, je vous supplie de recommander à vos Théologiens de n'user de la scholastique qu'avec discrétion, dans la crainte d'énerver la théologie.

Je croirai qu'ils répondent à vos lumières, si je les vois puiser dans les sources, au lieu de copier simplement des théologies manuscrites; & s'ils se contentent d'exposer la doctrine de l'Eglise sans

se livrer aux disputes , & sans avoir aucun esprit de parti.

Cet esprit , Monseigneur , est d'autant plus dangereux , qu'on donne alors ses propres opinions , au lieu des vérités éternelles que chacun doit respecter , & qu'on se livre à des altercations qui , sous prétexte de soutenir la cause de Dieu , éteignent la charité.

Ne permettez pas que , pour soutenir le libre-arbitre , on nie la toute - puissance de la grace ; que pour faire valoir ce don inestimable & purement gratuit , on détruise la liberté ; & que par un trop grand respect pour les Saints , on oublie ce qu'on doit à Jesus-Christ. Toutes les vérités théologiques n'en font qu'une seule , par la maniere dont elles se tiennent ;
&

& il y en a qui sont couvertes d'un voile mystérieux qu'il est impossible de lever.

Le grand défaut de quelques Théologiens , c'est de vouloir tout expliquer , & de ne pas savoir s'arrêter : l'Apôtre nous dit par exemple , quand il s'agit du Ciel , que l'œil n'a point vu ; que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu communique à ses Saints ; & ils nous font une description du Paradis , comme s'ils y avoient été. Ils assignent les rangs à chaque Elu ; & ils crieront presque à l'hérésie , si l'on osoit les contredire. Le vrai Théologien s'arrête où il faut s'arrêter ; & quand une chose n'a pas été révélée , & que l'Eglise n'a rien prononcé , il ne

Partie I. E e

s'avise pas de décider. Il y aura toujours un nuage impénétrable entre Dieu & l'homme, jusqu'au moment de l'éternité.

Les figures cessent avec l'ancienne Loi, pour faire place à la réalité; mais l'évidence ne doit se trouver qu'après la mort: telle est l'économie de la Religion. Il seroit à souhaiter, Monseigneur, qu'en parlant de Dieu, on en parlât toujours avec un saint faïffement, non comme d'un être qu'on redoute, mais comme d'un esprit dont les perfections immenses excitent le plus grand respect & le plus grand étonnement: ainsi, au lieu de dire: Dieu seroit injuste; Dieu seroit menteur, Dieu ne seroit pas tout-puissant, si telle chose arrivoit; il faut s'accoutumer

à ne jamais joindre des mots aussi injurieux à celui de Dieu. Contentons-nous de répondre comme S. Paul: Est-ce qu'il peut y avoir en Dieu de l'injustice? A Dieu ne plaise: *Nunquid iniquitas apud Deum? Absit.*

Le nom de Dieu est si terrible & si saint, qu'on ne doit pas le faire servir à des jeux d'esprit.

N'est-ce pas assez que l'homme s'exerce sur les phénomènes de la nature, qu'il dispute sur les éléments & sur leurs effets, sans rendre Dieu lui-même le sujet de ses contestations?

C'est-là ce qui a rendu la Théologie ridicule aux yeux des Esprits-forts, & ce qui leur a peut-être appris à mettre Dieu dans toutes leurs objections & dans tous leurs sar-

casmes : car comment la Théologie qui n'est que l'exposition de la providence , de la sagesse , enfin de tous les attributs de l'Être infini , de l'Être tout-puissant , de l'Être par excellence , pourroit-elle paroître une science futile , si on ne la présentoit qu'avec dignité ? La connoissance d'un grain de sable dont le vent se joue à son gré , d'un insecte que l'homme écrase , d'une terre enfin qui doit elle-même périr , seroit-elle supérieure à la connoissance de Dieu même , de ce Dieu en qui nous avons l'être , le mouvement & la vie , devant qui les mers ne sont qu'une goutte d'eau , les montagnes qu'un point , l'univers qu'un atome ?

C'est par la grandeur de cet Être

immense & suprême que le Théologien doit commencer son cours théologique. Après avoir démontré son existence absolument nécessaire , & nécessairement éternelle ; après avoir cherché jusque dans son sein la création des esprits ; après avoir prouvé que tout émane de lui comme de son principe , que tout respire en lui comme dans son centre , que tout retourne à lui comme à sa fin , il déploie son infinie sagesse , son infinie bonté , d'où résulte la révélation , & le culte que nous observons.

Alors la loi naturelle , la loi écrite , la loi de grace paroissent chacune dans son rang , selon son mérite & selon la chronologie. Alors on démontre comment Dieu

fut toujours adoré par un petit nombre d'adorateurs en esprit & en vérité, comment l'Eglise survécut à la Synagogue, comment elle retrancha d'âge en âge les rebelles qui voulurent corrompre sa morale & ses dogmes, & comment, toujours puissante en œuvres & en paroles, elle fut secourue par les plus grands Docteurs, & maintenue dans sa pureté, au milieu des plus affreux scandales & des plus cruelles divisions.

Il est nécessaire que ceux qui étudient la théologie; trouvent de la lumière dans ce qu'on leur enseigne, & qu'on ne les amuse point par d'éblouissantes étincelles qui laissent l'esprit sans chaleur, & le cœur sans charité; qu'on les mène aux sources les plus pures,

sous la conduite de S. Augustin & de S. Thomas; & qu'on laisse à l'écart tout ce qui sent la nouveauté; qu'on leur inspire la tolérance évangélique à l'égard de ceux-mêmes qui combattent la foi, & qu'on leur imprime que l'esprit de Jesus-Christ n'est point un esprit d'aigreur & de domination.

Ce n'est ni en invectivant les hérétiques, ni en montrant un zèle ardent contre les incrédules, qu'on les ramène à la vérité; mais en manifestant un desir sincere de leur conversion; mais en ne parlant d'eux que pour apprendre qu'on les aime sincèrement, dans le temps même qu'on combat leurs sophismes.

Il est nécessaire qu'un Professeur de théologie oppose les Théolo-

giens du Paganisme à ceux du Christianisme; d'autant mieux qu'il n'y a pas un meilleur moyen de faire tomber la Mythologie, de couvrir d'un ridicule éternel les superstitions des anciens, & d'élever sur leurs ruines la doctrine du Verbe incarné.

Il est encore plus nécessaire qu'il ne soit pas systématique. On ne doit tenir qu'à l'Eglise, qu'à l'Ecriture, qu'à la Tradition, quand on enseigne les vérités éternelles, parce qu'alors on est le député du corps des Pasteurs, pour instruire en leur nom, & pour exercer leur pouvoir.

Plût à Dieu qu'on eût fidèlement suivi cette méthode! L'Eglise n'auroit pas vu naître dans son sein les disputes les plus affligeantes

geantes & les plus opiniâtres. Les passions se mettent à la place de la charité, & la haine des Docteurs produit les effets les plus funestes.

D'où il s'ensuit, Monseigneur, que Votre Eminence ne peut être trop attentive à nommer des Théologiens modérés, dans la crainte qu'un zèle amer ne fit beaucoup plus de mal que de bien. L'esprit de l'Evangile est un esprit de paix; & il ne convient pas que ceux qui doivent le prêcher, soient des hommes turbulens.

Si j'osois, Monseigneur, je supplerois votre Eminence de faire composer un corps de Théologie qui deviendrait l'enseignement perpétuel de votre Diocèse; & qui serait sûrement adopté par plusieurs Evêques. La liberté des

écoles ne devrait exister que relativement aux questions philosophiques ; car il n'y a qu'un seul baptême & qu'une seule foi.

La Théologie n'existe pas pour exercer l'esprit des jeunes gens, mais pour l'éclairer & pour l'élever jusqu'à celui qui est la plénitude & la source de toute lumière.

Il est à propos de pourvoir les écoliers des meilleurs livres, relatifs aux traités qu'on leur fait voir. La plus excellente manière d'étudier la Religion, est de beaucoup se familiariser avec les Ecrivains sacrés, avec les Conciles & avec les Peres. On apprend à leur école à ne point s'égarer, & à parler sur le Christianisme d'une manière digne de lui.

Il ne me reste plus rien à dire ;

Monseigneur, sinon qu'un Professeur de théologie doit être un homme aussi pieux que savant. Les vérités éternelles ne doivent passer, autant qu'il est possible, que par des bouches toutes saintes. Il en résulte une bénédiction du Ciel pour le maître, pour les écoliers ; & c'est une odeur de vie pour tout un Diocèse. L'Italie heureusement eut toujours des Théologiens qui répondirent à la pureté de sa théologie.

Excusez, Monseigneur, ma témérité, qui ne seroit pas pardonnable, si votre Eminence ne m'avoit ordonné de lui dire mon avis. Je le soumets pleinement à ses lumières, ayant l'honneur d'être avec la plus parfaite obéissance & le plus profond respect, &c.

A Rome, ce 31 Mai 1753. Ff 2.

écoles ne devoit exister que relativement aux questions philosophiques ; car il n'y a qu'un seul baptême & qu'une seule foi.

La Théologie n'existe pas pour exercer l'esprit des jeunes gens, mais pour l'éclairer & pour l'élever jusqu'à celui qui est la plénitude & la source de toute lumière.

Il est à propos de pourvoir les écoliers des meilleurs livres, relatifs aux traités qu'on leur fait voir. La plus excellente manière d'étudier la Religion, est de beaucoup se familiariser avec les Ecrivains sacrés, avec les Conciles & avec les Peres. On apprend à leur école à ne point s'égarer, & à parler sur le Christianisme d'une manière digne de lui.

Il ne me reste plus rien à dire ;

Monseigneur, sinon qu'un Professeur de théologie doit être un homme aussi pieux que savant. Les vérités éternelles ne doivent passer, autant qu'il est possible, que par des bouches toutes saintes. Il en résulte une bénédiction du Ciel pour le maître, pour les écoliers ; & c'est une odeur de vie pour tout un Diocèse. L'Italie heureusement eut toujours des Théologiens qui répondirent à la pureté de sa théologie.

Excusez, Monseigneur, ma témérité, qui ne seroit pas pardonnable, si votre Eminence ne m'avoit ordonné de lui dire mon avis. Je le soumets pleinement à ses lumières, ayant l'honneur d'être avec la plus parfaite obéissance & le plus profond respect, &c.

A Rome, ce 31 Mai 1753. Ff 2.

LETTRE LXVII.

A M. le Comte DE BIELK ;
Sénateur de Rome.

EXCELLENCE,

Je me rendrai auprès de votre Seigneurie illustrissime, le plutôt que je pourrai, afin d'examiner le manuscrit dont elle me fait la grace de me parler. Il n'y a point d'endroit où un Religieux soit plus à son aise que chez votre Excellence : on y trouve une délicieuse solitude, des livres exquis, & votre aimable conversation : rien de plus agréable dans le commerce de la vie, que cette liberté philosophique qui s'affran-

chit de la servitude, qui s'éleve au dessus des grandeurs, qui agit sans gêne, qui ne dépend que de son devoir.

Et cependant vous me dites que vous n'êtes pas heureux. Eh ! que voulez-vous donc pour l'être ? Ces fiers Romains, qui habiterent ce Capitole où vous résidez, malgré leur réputation & leur philosophie, n'avoient pas votre tranquillité : ils vivoient au sein des orages ; & vous êtes dans le centre de la paix : ils étoient toujours en guerre ; & Rome est maintenant cette Cité dont parle le Prophete, & dont les confins ont pour bornes la paix : *Qui posuit fines suos pacem.*

Ce n'est ni dans les richesses, ni dans le fracas, qu'on peut être heureux ; mais dans la société de

quelques livres, & de quelques amis. Nous sommes perdus, si l'humeur nous domine: c'est le plus grand ennemi de nous-mêmes.

Votre Excellence a tant de ressources dans son esprit, qu'elle ne devrait même pas connoître l'ennui: pour moi, je ne fais ce qu'il est que par les dictionnaires qui me l'ont appris. Il est vrai que s'il vouloit s'introduire dans ma cellule, j'y trouverois bienrôt le remede: je viendrois profiter de vos connoissances, & vous répéter souvent les sentimens de respect & d'attachement avec lesquels je suis, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres.



 LETTRE LXVIII.

*Au Comte ***.*

EH bien, mon cher ami, que faisons-nous? Il y a long-temps que je ne vous ai vu: je ne mérite certainement pas cette privation. Vous savez que je quitte volontiers ma plume, mon travail, mes livres, quand vous venez me visiter.

Ceux qui viennent nous voir n'ont besoin ni de nos études, ni de nos affaires; & c'est à quoi bien des gens de cabinet ne pensent pas. Ils ne sont occupés que d'eux-mêmes, ou de leurs intérêts, lorsqu'on les aborde, sans vouloir réfléchir qu'on se doit tout entier à ceux qui nous recherchent.

Ff 4

Je me fis toujours une loi de bien accueillir quiconque m'honore de ses visites, même les importuns : il suffit que ce soit mon prochain. Jugez d'après cela, si vous ferez bien reçu.

Il y a tout-à-l'heure dix-huit jours que je n'ai vu le petit Abbé. Je crains ; mais je n'ose vous dire que....

L'art de se taire est une grande vertu : heureux qui ne dit que ce qu'il doit dire ! Accoutumez-vous au secret, sans affecter la discrétion : on ne peut souffrir dans la société un homme mystérieux ; & pour peu qu'on ait de la sagacité, on devine aisément celui qui fait mine de ne vouloir rien dire.

Je ne suis point caché ; mais

je ne confie à personne, ni mes correspondances, ni mes relations.

N'employez jamais la finesse ; c'est une mauvaise ressource tout-à-fait incompatible avec la probité, & dont on s'apperçoit bien-vîte.

On m'a déjà parlé de la Demoiselle qu'on vous destine ; & d'après le portrait qu'on m'en a fait, comme d'une personne qui n'a ni la petite dévotion, ni la modestie grimacière, ni l'humeur bizarre, il me semble qu'elle vous conviendra.

Je vous en dirai davantage quand nous verrons ; mais que ce soit incessamment, demain, aujourd'hui, tout-à-l'heure. Je suis sans nulle réserve votre serviteur & votre meilleur ami, &c.

LETTRE LXIX.

Au R. P. CONCINA, Dominicain.

IL est sans doute bien étrange ; mon Révérend Pere, que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, il y ait des Casuistes qui enseignent les abominations que vous combattez. Ceux qui trouvent votre zele trop amer, ne connoissent pas ce que la Religion exige, quand la morale & les dogmes sont attaqués. C'est le cas de vous dire : *Clama, ne cesses.*

S'il n'y avoit jamais de réclamation dans l'Eglise, toutes les erreurs s'y glisseroient insensiblement ; mais à peine un sentiment hétérodoxe ou relâché vient-il à se

produire, qu'aussi-tôt on embouche la trompette sacrée, & que les Pasteurs qui veillent sans cesse, arrêtent la source du mal.

Votre ouvrage m'a fait un sensible plaisir : j'y ai trouvé cette sainte véhémence qui caractérise les PP. de l'Eglise. J'aurois bien désiré aller vous voir ; mais vos occupations comme les miennes, combattent l'inclination que j'aurois de vous assurer verbalement de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 7 Mars 1753.

®

L E T T R E L X X .

Au Cardinal GENTILI.

E M I N E N T I S S I M E ,

Je me rendrai demain à l'heure précise que m'indique votre Eminence, jaloux de lui prouver en toute occasion combien ses ordres me sont respectables. Il me sera impossible de porter avec moi l'Écrit en question, attendu qu'il n'est pas fini; mais je tâcherai d'y suppléer à force de harceler ma mémoire. Quelquefois elle me sert assez bien. Je suis, de votre Eminence, Monseigneur, avec le plus profond respect, &c.

A Rome, ce 7 Mars 1752.

L E T T R E L X X I .

*A Monseigneur ZALUSKI, Grand
Référéndaire de Pologne.*

M O N S E I G N E U R ,

J'ai eu beau faire chercher le livre que vous me demandez; il n'est ni dans notre Bibliothèque, ni dans toutes celles de Rome. Il faudroit une sagacité comme la vôtre, pour pouvoir le découvrir. Car quel est l'ouvrage que vous n'ayiez pas déterré? Il n'y a point de livre dans le monde qui ne vous doive un hommage, & qui puisse échapper à vos recherches.

C'est pour perpétuer l'honneur que s'acquit la Nation Polo-

noïse dans tous les temps, en se signalant par une érudition peu commune. On n'oubliera jamais les Copernic pour la physique, les Hofius pour la théologie, les Zaluski pour l'histoire, les Zamoiski pour les belles-lettres, les PP. des Ecoles Pies pour l'érudition, les Sobieski pour l'art militaire.

La Bibliotheque que vous venez de rendre publique, de concert avec votre illustre frere, l'Evêque de Cracovie, est remplie d'Ecrivains Polonois qui se distinguèrent dans tous les genres. Ce seroit dommage qu'une République aussi célèbre, n'entretînt pas l'amour des sciences parmi ses Sujets, & que l'esprit, naturel à vos dignes compatriotes, demeurât sans culture.

Les guerres, dont la Pologne fut si souvent l'horrible théâtre, firent avorter bien des Auteurs. Ils auroient écrit avec une encre ineffaçable, les productions de leur génie; & ils écrivirent avec leur propre sang, les marques de leur valeur.

Les circonstances décident presque toujours du sort des hommes l'un étouffe son aptitude aux sciences, parce qu'il devient soldat: l'autre se rend recommandable par son érudition, parce qu'il mène une vie privée; & c'est la providence qui dispose le tout pour le mieux: *fortiter suaviterque disponens omnia.*

Je voudrois bien, Monseigneur, que votre avidité pour les sciences & pour les livres, vous

fit naître le desir de revoir Rome: Vous y vîntes autrefois pour vous instruire, & vous y viendriez aujourd'hui pour nous donner des leçons, pour y recevoir le respect de tout le monde, & en particulier celui de votre très-humble, &c.

A Rome, ce 9 Juillet 1755.

LETTRE LXXII.

*A un Religieux de ses amis ;
nommé Evêque.*

APRÈS avoir été l'humble Disciple de S. François, vous voilà donc au rang des Apôtres. C'est assez pour vous dire, mon cher ami, que vous ne devez vous élever,

ver, que pour être réellement le serviteur de tous; que vous ne devez briller que par l'éclat des vertus.

Il n'y a pas une dignité sur terre plus redoutable aux yeux de la foi, que l'Episcopat. Il faut veiller nuit & jour sur le troupeau de Jesus-Christ, & penser qu'on répond à son Tribunal de chaque brebis qui s'égare. Il faut se reproduire pour ne jamais se lasser, se multiplier pour être par-tout, s'isoler pour étudier & pour prier.

Il y a deux choses tellement essentielles pour les Evêques, qu'ils ne peuvent l'être dignement, s'ils ne les possèdent dans un degré éminent; la pureté, qui doit les rendre semblables aux Anges mêmes, & qui leur a fait donner ce nom dans

Partie I. G g

fit naître le desir de revoir Rome: Vous y vintes autrefois pour vous instruire, & vous y viendriez aujourd'hui pour nous donner des leçons, pour y recevoir le respect de tout le monde, & en particulier celui de votre très-humble, &c.

A Rome, ce 9 Juillet 1755.

LETTRE LXXII.

*A un Religieux de ses amis ;
nommé Evêque.*

APRÈS avoir été l'humble Disciple de S. François, vous voilà donc au rang des Apôtres. C'est assez pour vous dire, mon cher ami, que vous ne devez vous élever,

ver, que pour être réellement le serviteur de tous; que vous ne devez briller que par l'éclat des vertus.

Il n'y a pas une dignité sur terre plus redoutable aux yeux de la foi, que l'Episcopat. Il faut veiller nuit & jour sur le troupeau de Jesus-Christ, & penser qu'on répond à son Tribunal de chaque brebis qui s'égare. Il faut se reproduire pour ne jamais se lasser, se multiplier pour être par-tout, s'isoler pour étudier & pour prier.

Il y a deux choses tellement essentielles pour les Evêques, qu'ils ne peuvent l'être dignement, s'ils ne les possèdent dans un degré éminent; la pureté, qui doit les rendre semblables aux Anges mêmes, & qui leur a fait donner ce nom dans

Partie I. G g

la sainte Ecriture, comme il paroît aux premiers chapitres de l'Apocalypse; & la science, qui dans l'Evangile même leur mérite l'honneur d'être appelés la lumière du monde. En qualité d'hommes intacts, ils ne doivent pas même être soupçonnés sur l'article des mœurs: mais ils sont encore obligés de préserver les autres de la corruption; & c'est pour cela qu'on les nomme le sel de la terre. En qualité de savans, ils doivent être l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la lumière du monde. Il ne suffit pas qu'un Evêque ait des vertus, & qu'il consulte des hommes éclairés pour savoir ce qu'il fera; il doit encore discerner par lui-même le bien du mal, la vérité de l'erreur; car il est juge

de la doctrine & des mœurs: & s'il n'a pas le talent de juger, il n'aura pas celui de gouverner, & il se laissera tromper.

Ce qui me console, c'est que vous êtes solidement instruit, que vous voudrez tout voir par vous-même; & cela est d'une nécessité absolue, pour n'être la dupe ni des hypocrites, ni des délateurs.

Je ne doute point que vous n'ayez déjà sérieusement médité l'Epître de S. Paul à Timothée, & celle de S. Pierre à tous les Fideles. Par la première, vous aurez vu qu'un Evêque doit être irrépréhensible, sobre, chaste, pacifique, pour ne pas vivre comme certains Prélats dont l'histoire est exactement celle du mauvais riche, en ce qu'ils sont vêtus de pourpre & de

lin, qu'ils se nourrissent tous les jours splendidement, & qu'ils laissent à leur porte expirer Lazare.

Par la seconde, vous aurez appris à ne dominer sur aucun Ecclésiastique confié à vos soins; car l'esprit de Jesus-Christ n'est point un esprit de domination, mais un esprit de douceur & d'humilité; de sorte qu'un Evêque doit regarder les Curés comme ses égaux dans l'ordre de la charité chrétienne, quoiqu'ils ne le soient pas dans celui de la Hiérarchie. Sa maison doit être leur hospice.

Ne vous dispensez pas légèrement d'annoncer la parole de Dieu, vous rappelant que S. Paul dit qu'il n'a pas été envoyé pour baptiser, mais pour prêcher. Faites en sorte qu'il n'y ait aucun Sacre-

ment que vous n'administriez de temps en temps, afin de montrer à vos Diocésains que vous êtes entièrement à eux, en maladie comme en santé, à leur naissance comme à leur mort.

Sur-tout visitez exactement le domaine qu'on vous a confié, & ayez soin que vos visites ne soient pas des orages qui n'inspirent que de la terreur, mais des rosées bienfaisantes qui répandent l'allégresse & la fécondité.

Si vous trouvez par hasard quelqu'un de vos coopérateurs qui ait péché, étendez sur lui le manteau de la charité, pour le ramener à son devoir par la douceur, & pour cacher le scandale, autant que faire se pourra: si c'est un crime, engagez-le secrettement à quitter,

& avant qu'il ait pris ce parti ,
affurez-lui un fort.

Je ne vous dirai point d'avoir
pour les Religieux une tendresse
paternelle , ce feroit vous offenser.
Vous leur devez tout ce que vous
êtes , & c'est à leur école que vous
avez appris ainsi que moi tout ce
que vous savez. Visitez-les sou-
vent avec cordialité ; c'est le
moyen d'exciter parmi eux une
juste émulation , & de les faire
respecter. C'est s'honorer soi-
même , que d'honorer des hommes
dont la vie n'est qu'un travail con-
tinuel. Un Général qui mépriseroit
des Officiers , se rendroit lui-même
digne du plus grand mépris.

Ne souffrez pas qu'on nourrisse
la piété des Fideles de fausses lé-
gendes , & qu'on l'entretienne

avec des *dévotionettes*. Mais
veillez pour qu'on leur apprenne
à recourir continuellement à Jesus-
Christ , comme à notre seul &
unique médiateur , & à ne vénérer
les Saints que par rapport à lui.
L'enseignement vous est confié ,
& vous devez savoir ce qu'on
enseigne.

Rendez-vous difficile pour im-
poser les mains : *Ne cito manus
imposueris* ; d'autant plus que l'I-
talie abonde en Prêtres surnumé-
raires qui , traînant jusques chez
les Nations étrangères l'ignorance
& la misere , avilissent la dignité
du Sacerdoce , & déshonorent leur
patrie.

Ne donnez de bénéfices qu'au
mérite reconnu , & sur-tout qu'à
la science & à la piété , s'il s'agit

de bénéfices à charge d'ames : & faites attention que celui qui aura long-temps travaillé , doit être préféré à celui qu'on ne vient que d'ordonner.

Ne vous associez pour le gouvernement de votre Diocèse que des hommes qui auront blanchi dans le ministère , & qui en imposeront par leur âge autant que par leurs vertus. On méprise un Evêque qui n'a que des jeunes gens pour sa société & pour son conseil , attendu qu'à tout instant ils peuvent le compromettre. Le Pape n'a qu'un seul Vicaire-Général ; & conséquemment un seul suffit.

Que le moindre de vos titres soit celui de *Monseigneur* ; & que ceux de *Pere* , & de *Serviteur* ,
vous

vous soient beaucoup plus chers ; car la figure de ce monde passe , & toutes les grandeurs avec elle.

Enfin au milieu des richesses & des honneurs , ne retenez que ce qui est nécessaire pour vos simples besoins & pour vous faire respecter , pensant que S. Paul réduisoit son corps en servitude , & que tout Chrétien doit se mortifier.

Sur-tout résidez , & encore une fois résidez. Un Pasteur qui s'éloigne de son troupeau sans raison , n'a pas droit de manger.

Ce sont-là de terribles vérités : mais comme on n'est pas maître de les changer , il faut s'y soumettre , ou abdiquer.

Que les pauvres soient vos amis , vos freres , & même vos

Partie I.

H h

commensaux. Vous ne sauriez trop donner. L'aumône est une des plus essentielles obligations d'un Evêque; & il faut la faire dans les prisons, dans les maisons, dans les places publiques; enfin par-tout, pour retracer notre divin Sauveur qui ne cessa pendant les jours de sa vie mortelle de faire du bien; mais sur-tout donnez avec gaieté: *hilariter datorem diligit Deus*, & donnez de maniere que vous deveniez vous-même indigent.

Je ne vous ai rien dit de vos occupations domestiques, convaincu que vous partagerez votre temps entre la priere, l'étude & le gouvernement de votre Diocese. On ne se lasse point de lire l'Ecriture & les Peres, quand on en connoît le prix, qu'on ne vit pas dans la diffi-

pation, & qu'on fait que l'Episcopat n'est pas une dignité séculiere, mais un redoutable fardeau.

Ecoutez tout le monde; rendez-vous populaire, à l'exemple de notre divin Maître, qui laissoit approcher de lui les plus petits enfans, & qui leur parloit avec la plus grande bonté. Répandez-vous chez vos Diocésains qui auront éprouvé quelques malheurs, pour être leur secours & leur consolation.

C'est une chose odieuse qu'un Evêque qui ne connoît que les personnes riches & distinguées de son Diocese. Les petits en murmurent, & ils ont raison; car souvent aux yeux de Dieu ils sont les hommes les plus précieux.

S'il s'éleve quelque dispute par-

mi les habitans de votre ville épiscopale, devenez sur le champ leur médiateur. Un Evêque ne doit connoître que les procès des autres, & travailler à les accommoder.

Interrogez vous-même les Ecclésiastiques qui se présenteront aux Ordres, & ayez soin qu'on ne leur fasse jamais de questions pueriles ou étrangères à ce qu'ils doivent savoir. Veillez pour que vos Confesseurs observent les regles de S. Charles dans le tribunal sacré.

N'allez pas prendre l'habitude de n'aller que rarement à votre Eglise, sous prétexte d'affaires. Le public ne se contente point de ces raisons, il veut être édifié; & qui est-ce qui priera Dieu, si ce n'est un Evêque?

Quand vous aurez mené une vie

aussi pleine, vous vous trouverez environné à l'heure de votre mort d'une multitude de bonnes œuvres. Vous savez qu'elles nous suivent dans l'éternité, au lieu que le faste, la grandeur, les titres, vont se perdre dans la nuit du tombeau, & ne laissent dans l'ame qu'un vuide affreux. Lisez souvent ce qui est dit aux Evêques désignés dans l'Apocalypse. Cela fait trembler.

Je crois avoir parcouru dans cette Lettre tous les devoirs de l'Episcopat; c'est à vous de les pratiquer. Vous vous seriez sûrement dit à vous-même, & beaucoup mieux que je n'ai fait, ce que je viens de vous rappeler; mais vous m'avez forcé de vous donner ces avis. Ils naissent, je vous jure,

de la plus vive amitié & du desir sincere de vous voir travailler efficacement à votre propre sanctification, en travaillant à celle des autres. Vous le devez doublement, & comme Religieux, & comme Evêque.

J'attendrai que vous soyez consacré, pour vous écrire avec plus de cérémonie. Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce 30
Mai 1755.*



 LETTRE LXXIII.

A M. l'Abbé LAMI.

JE suis enchanté de votre dernière Feuille. Votre critique est raisonnée; & voilà comme on doit censurer sans impatience, sans humeur, sans partialité, selon les regles de la justice & du goût. On a souvent découragé des talens naissans, en jugeant avec trop de rigueur. Je ne connois aucun ouvrage soit ancien, soit moderne, qui ne parût défectueux, si l'on vouloit tout critiquer. Les auteurs ont besoin de l'indulgence des Journalistes, & les Journalistes eux-mêmes de celle du public, parce qu'il n'y a rien d'absolument parfait.

Je vous fais gré de nous rendre compte de temps en temps des livres françois. Ceux du siecle dernier avoient plus de force, & ceux-ci ont plus d'agrément. Il est assez d'usage que le beau fasse place au joli. C'est le diminutif qui dérive du substantif. L'éloge que vous faites de M. le Cardinal des Lances lui est bien dû. Il édifie l'Eglise entiere par ses éclatantes vertus, & elles sont chez lui accompagnées d'une multitude de connoissances. Je serois enchanté qu'il demeurât à Rome : je tâcherois, pour jouir de ses lumieres, de mériter ses bontés. Il est un élève de la Congrégation de Sainte Genevieve en France, renommée pour la science & pour la piété, en ayant porté l'habit pendant quelque temps.

On fait toujours ici beaucoup de Sonnets qui ne valent rien; il nous faudroit la renaissance de Petrarque, pour nous remettre dans le vrai chemin du Parnasse. L'Académie des Arcades se soutient toujours, mais en l'air, c'est-à-dire sur des zéphirs & sur des ailes de papillou; car on n'y travaille que des pieces légères & badines.

Mettez souvent votre esprit à l'alambic: il en sort de si bonnes choses, que vous ne sauriez trop le tourmenter. Adieu. Mon amitié vous dit le reste.

Mes complimens les plus affectueux au Prieur des Dominicains. Il promet toujours de venir à Rome; & il reste, ainsi que moi, collé sur ses livres & dans sa cellule.

LETTRE LXXIV.

A un Gentilhomme de la Toscane.

L'ÉDUCATION, mon cher Monsieur, que vous voulez donner à vos enfans, ne sera qu'un vernis, si elle n'est appuyée sur la Religion. Il y a des occasions dans le cours de la vie, où la probité n'est point assez forte pour résister à certaines tentations, & où l'ame se dégrade si elle n'est relevée par la ferme espérance de l'immortalité.

Il faut que l'homme, pour être heureux & sage, entrevoie Dieu dès sa plus tendre enfance, comme le principe & la fin de toutes choses : il faut que la Raison & la Foi lui disent en même temps que c'est

descendre au triste rang des bêtes, que de n'avoir ni culte, ni loi ; il faut qu'il connoisse que la Vérité étant une, il ne peut y avoir qu'une seule Religion ; & que si l'autorité ne déterminoit pas notre croyance, chacun auroit son système & son opinion.

Ce n'est point par des pratiques minutieuses que vous ferez de vos enfans de vrais Chrétiens. Le Christianisme est le plus grand ennemi du pharisaïsme & de la superstition. L'Eglise nous prescrit assez de devoirs, sans penser à les multiplier. On ne néglige que trop souvent ce qui est de précepte, pour suivre ce qui n'est que de conseil ; parce qu'on aime beaucoup mieux écouter le caprice que la raison, & parce que l'orgueil

s'accommode parfaitement de la singularité.

Vous aurez soin de beaucoup élever l'ame de nos trois jeunes gens, & de les convaincre que le plus grand plaisir de l'homme est de réfléchir, & de se sentir exister. C'est une volupté sublime digne d'un esprit vraiment céleste, au point que je regarde comme un être malheureux, ou du moins apatique, celui qui ne connoît pas cette félicité.

Le Catéchisme suffit pour apprendre les vérités révélées; mais dans un siècle incrédule, il faut autre chose que l'alphabet de la Religion. Ainsi vous remplirez l'esprit de vos enfans de ces lumières vives & pures, qui dissipent les nuages de la philosophie moderne, & les ténèbres de la corruption.

Peu de livres, mais solides, feront de vos fils des Chrétiens instruits. Ils les liront avec une religieuse attention, moins pour les consigner dans leur mémoire, que pour les graver dans leur cœur. Il ne s'agit pas de former des jeunes gens qui doivent soutenir thèse, mais qui sont obligés, à titre d'être raisonnables, de se convaincre des vérités éternelles.

Quand la jeunesse a étudié la Religion par principes, il est rare qu'elle acquiesce aux sophismes de l'impiété, à moins que le cœur ne soit entièrement corrompu.

Vous veillerez exactement, pour les conserver sans tache, non en faisant usage des délateurs & des espions, mais en ayant les oreilles & les yeux par-tout, afin d'imiter la

Divinité qu'on ne voit point, & qui voit tout.

Il ne faut pas que les enfans s'aperçoivent qu'on se défie d'eux & qu'on les observe; car alors ils se découragent, ils murmurent; ils prennent en aversion ceux qu'ils doivent aimer; ils soupçonnent le mal auquel ils ne pensoient pas; & ils ne cherchent plus qu'à tromper. Delà vient que presque tous les Ecoliers & presque tous les Séminaristes n'agissent que par crainte, & ne sont jamais plus contents que lorsqu'ils sont éloignés de leurs Supérieurs.

Rendez-vous moins le maître de vos enfans que leur ami; & ils feront transparens à vos yeux, & ils vous diront même leurs défauts. Cent fois des jeunes gens

m'ont confié leurs peines & leurs écarts, parce que je les traitois toujours avec bonté: ils vous donneront la clef de leur cœur, quand ils auront reconnu que vous voulez sincèrement leur bien, & qu'il vous en coûte extrêmement pour les reprendre.

Il y a bien des raisons qui m'engagent à vous conseiller l'éducation domestique; & il y en a encore plus qui m'empêchent de vous le persuader. L'éducation domestique est ordinairement plus sûre pour les mœurs; mais elle a quelque chose de si monotone, de si tiede, de si languissant, qu'elle décourage & qu'elle absorbe l'émulation. D'ailleurs comme elle veille de trop près, elle fait plus souvent des hypocrites que de bons sujets.

Cependant, si vous trouvez un Précepteur qui, doux, patient, sociable, éclairé, fût allier la condescendance avec la fermeté, la sagesse avec la gaieté, la tempérance avec l'amabilité; je vous dirois au moins d'en essayer, persuadé que vous ne feriez rien que de concert avec lui, & que vous ne cherchiez point à le régenter. Il n'y a que trop de peres qui regardent un Précepteur comme un mercenaire, & qui se croient en droit de le maîtriser, parce qu'il est à leurs gages.

Ne confiez vos fils qu'à un homme dont vous foyez sûr comme de vous-même; mais après cela n'hésitez plus à le laisser maître de ses opérations: rien ne dégoûte un Précepteur comme la défiance qu'on

qu'on lui témoigne, & le doute qu'on paroît avoir de sa capacité. Prenez garde aux domestiques qui environnent vos enfans; c'est presque toujours par eux que la jeunesse se corrompt.

Faites enforte qu'une aimable sérénité rayonne continuellement sur votre front & dans vos yeux, & que tout s'accomplisse selon vos desirs, sans gêne & sans crainte. Personne n'aime un temps orangeux; & tout le monde s'épanouit à l'aspect d'un beau jour.

Attachez du plaisir à tous les genres d'étude que vous proposerez à vos fils, en excitant en eux le plus vif desir de savoir, & la plus forte appréhension de rester ignorans.

Vous aurez soin de ménager

des repos dans le travail, pour ne pas lasser la mémoire & l'esprit de vos enfans. Quand le dégoût se joint à l'étude, on prend les livres en aversion, & l'on ne soupire qu'après la nonchalance & la liberté.

Instruisez, non en punissant, mais en faisant aimer vos instructions; & pour cet effet, ayez soin de les égayer par quelques traits d'histoire & par quelques saillies qui réveillent l'attention. J'ai connu à Milan un jeune homme qu'on avoit rendu tellement amateur de l'étude, qu'il prenoit les jours de congé comme un délassement nécessaire, mais en les considérant comme des jours de deuil. Ses livres étoient son plaisir & son trésor; & e'étoit un bon Prêtre

qui, par les ressources de sa gaieté & de son imagination, l'avoit vivement enflammé pour tous les ouvrages de goût & d'érudition. Il seroit devenu un des premiers Savans de l'Europe, si la mort ne l'avoit arrêté dans sa course.

Proportionnez les études selon le temps, & ne vous avisez pas de vouloir faire des Métaphysiciens dès l'âge de douze ans: ce ne sont plus alors des jeunes gens qu'on élève, mais des perroquets à qui l'on apprend des mots.

Il en est des sciences comme des alimens. L'estomac d'un enfant exige une nourriture légère; & ce n'est que par gradation qu'on l'accoutume à des mets qui ont de la substance & de la solidité.

Ne manquez jamais de faire suc-

céder un livre amusant à un livre sérieux, & d'entremêler la poésie avec la prose. Virgile n'est pas moins éloquent que Cicéron; & ses descriptions, ses images, ses expressions donnent de l'imagination & de l'élocution à ceux qui n'en ont pas. La Poésie est la perfection des Langues; & si l'on n'en fait pas usage lorsqu'on est jeune, on n'en prend jamais le goût: il est impossible à un certain âge de lire long-temps des Vers, à moins qu'on n'ait réellement le goût poétique.

Tempérez cependant l'étude des Poètes; car outre que très-souvent ils prennent des licences contraires aux bonnes mœurs, il est dangereux de les trop aimer. Un jeune homme qui ne parle & ne

rêve que poésie, est insupportable dans la société; c'est un maniaque qu'on peut ranger au nombre des foux. J'excepte ceux dont le génie n'est absolument propre qu'à cela; & alors ils sont dédommagés de cette manie, par l'honneur de devenir des Dante, des Arioste, des Tasse, des Milton, des Corneille, des Racine, des Gessner.

Que l'Histoire du monde, des Nations, sur-tout celle du pays, devienne familière à vos enfans, & que cette étude ne soit pas une étude sèche; mais qu'elle soit accompagnée de réflexions courtes & précises, qui apprennent à juger avec discrétion des événemens, & à reconnoître un agent universel, dont tous les hommes ne sont que des instrumens, &

toutes les révolutions, des effets combinés & prévus dans les decrets éternels.

L'Histoire est une lecture morte, si l'on n'en connoît que les dates & les faits; & c'est un livre plein de vie, si l'on y apperçoit le jeu des passions, les ressorts de l'ame, les mouvemens du cœur, & sur-tout si l'on y découvre un Dieu qui, toujours maître des événemens, les fait naître, les dirige, les détermine selon son bon plaisir, & pour l'accomplissement de ses sublimes desseins.

Nos yeux charnels ne voient dans l'univers qu'un voile qui nous couvre l'action du Créateur; mais les yeux de la foi nous montrent que tout ce qui arrive a une cause, & que cette cause est vraiment Dieu.

Ayez soin qu'une bonne Rhétorique, moins en préceptes qu'en exemples, donne le goût de la véritable éloquence à vos fils. Faites-leur bien comprendre que ce qui est vraiment beau, ne dépend ni des modes, ni des temps; & que s'il y a, selon les différens siècles, une façon différente de dire les choses, il n'y en a qu'une seule de bien les concevoir.

Donnez-leur le plus grand éloignement pour cette éloquence puérile qui, toute en jeux de mots, révolte la raison; & persuadez-leur bien, que toute expression & toute idée gigantesque n'entrèrent jamais dans un beau discours. Quoiqu'on ne devroit jamais se lasser de la véritable éloquence, l'homme est si bizarre,

qu'il s'en rassasie ; & voilà pour-
quoi nous le voyons aujourd'hui
préférer une diction singuliere &
frivole , au langage imposant des
Orateurs du siecle dernier.

Il y a des hommes & des épo-
ques qui dans tous les genres ont
fixé le goût ; & c'est sur leurs ta-
bleaux que les yeux de vos enfans
doivent être continuellement ap-
pliqués , comme sur les meilleurs
modeles ; mais non pour s'en ren-
dre les esclaves : car il ne faut être
le servile imitateur de personne.

J'aime que l'esprit prenne l'es-
for , & qu'il soit lui-même , au lieu
qu'il n'est qu'une copie , lorsqu'il
n'ose inventer.

Nous n'avons que des hommes
d'esprit , & nous aurions des
hommes de génie , si l'on ne suivoit
pas

pas trop machinalement les routes
battues. : *chi prende sempre la
medesima strada , non conosce
grand' cosa.* L'esprit d'invention
est un genre inépuisable , quand on
fait oser.

Soyez vous-mêmes & non au-
trui , dirois-je souvent à des jeu-
nes gens dont j'aurois la conduite.
Il est triste d'employer des années
entieres à n'apprendre autre chose
à des élèves que l'art de répéter.

Quand vos enfans auront acquis
l'âge de maturité , alors ce sera le
moment de leur parler en ami du
néant des plaisirs dont le monde
fait sa félicité , des malheurs aux-
quels ils engagent , des remords
qu'ils excitent , des dommages
qu'ils causent tant au corps qu'à
l'esprit , des abymes enfin qu'ils

creusent sous les pas, en ne paroissant répandre que des fleurs.

Il ne vous fera pas difficile de faire voir les écueils de la volupté, soit par des expressions vigoureuses, soit par des exemples frappans, & de leur persuader que, sans l'oïveté, la plupart des plaisirs auxquels on se livre sans réserve, n'auroient aucuns attrait. On s'en fait dans le désœuvrement la plus brillante idée, de même qu'au sein du sommeil, on se représente mille agréables chimeres.

Quand un fils est persuadé qu'un pere ne lui parle que raison, & que c'est uniquement par tendresse, & non par humeur, il écoute; & les avis ont le meilleur effet.

Lorsque vous aurez élevé cet édifice, il y aura le sommet que je

regarde comme la chose la plus difficile; je veux vous parler du choix d'un état. C'est ordinairement la pierre de touche des peres & meres, & le point le plus critique de la vie pour des enfans.

Si vous m'en croyez, vous leur donnerez une année pour réfléchir eux-mêmes sur le genre de vie qui leur convient, sans leur parler pour une profession plutôt que pour une autre. La bonne éducation qu'ils auront reçue, les connoissances qu'ils auront acquises, les conduiront naturellement à une bonne fin; & il y a tout lieu d'espérer qu'ils se décideront alors d'eux-mêmes, d'après leurs penchans & d'après la raison.

Il fera nécessaire de leur parler alors fréquemment des avantages

& des écueils de chaque état , & de leur faire connoître l'importance d'en remplir fidelement les devoirs , & pour ce monde & pour l'autre. La profession Sacerdotale , & la profession Religieuse , vous fourniront d'amples chapitres sur le bonheur inestimable qu'on y goûte , lorsqu'on y est réellement appelé , & sur les terribles calamités qu'on y éprouve , quand on a la témérité de les embrasser , sans autre vue que des motifs humains. La condition d'Officier , comme celle de Magistrat , offrent d'elles-mêmes une multitude d'obligations à remplir ; & il suffira de les exposer à leurs yeux , pour les en convaincre.

Après ces précautions , & surtout après celle d'implorer souvent

le secours du Ciel , vos fils entreront d'un pas ferme dans la carrière qu'ils auront choisie ; & vous aurez la consolation de pouvoir dire devant Dieu & devant les hommes , que vous avez respecté leurs inclinations & leur liberté. Rien de plus funeste que de contrarier les penchans de ceux dont on est pere ; on les expose à un repentir éternel , & on s'expose soi-même aux reproches les plus amers , & même à des malédictions qu'on a malheureusement méritées.

La Providence vous ayant donné des biens , & vous ayant fait naître d'une famille distinguée , vous maintiendrez vos fils selon leur richesse & selon leur condition ; mais en leur laissant toujours

sentir quelques privations, & en les tenant toujours dans les bornes de la modestie, pour leur apprendre que cette vie n'est point notre félicité, & que plus on est élevé, moins on doit être orgueilleux. Vous aurez soin de leur donner de l'argent, & pour qu'ils apprennent de vous-même à n'être point avarés, & pour qu'ils soient en état de secourir les malheureux. Il sera bon de suivre des yeux l'usage qu'ils en feront; & si l'on apperçoit de la lésine, ou de la prodigalité, il faudra diminuer ce qui leur sera accordé.

Enfin, mon très-cher & respectable ami, travaillez sur le cœur de vos fils, encore plus que sur leur esprit: *se il cuore è buono, il resto andara bene.*

Les circonstances vous apprendront comment il faudra les gouverner. Tantôt vous paroîtrez facile, tantôt sévère, mais toujours juste & toujours honnête. L'esprit d'équité désolé les jeunes gens qui ne veulent point être sages, parce qu'ils sentent malgré eux, qu'ils n'ont rien à repliquer.

Vous leur laisserez une honnête liberté, de manière que la maison paternelle ne soit pas un pis-aller. Il est nécessaire qu'ils s'y complaisent, & qu'ils y trouvent plus qu'ailleurs les douceurs & les agrémens qu'on doit attendre d'un père ami de l'ordre, & bien-faisant par inclination.

Ma plume m'entraîne malgré moi: on diroit qu'elle a du sentiment, & qu'elle éprouve le doux

plaisir que je goûte à vous parler de vos chers enfans, que j'aime plus que moi-même, & un peu moins que vous. Que Dieu les comble de ses bénédictions; & ils feront tout ce qu'ils doivent être, & l'éducation que vous leur donnerez, germera pour l'éternité. C'est-là qu'on moissonne le fruit des bons avis qu'on a donnés à la jeunesse, & que les dignes peres se trouvent avec leurs dignes fils, pour être à jamais heureux.

A Rome, ce 16 Août 1753.



LETTRE LXXV.

Au Prélat CERATI.

SI cette Lettre vous porte tous mes sentimens, vous ne la trouverez pas légère; car je la charge de toute l'estime, de tout l'attachement, de toute l'admiration dont je suis capable, pour vous convaincre plus que jamais, combien je vous révere, & combien je vous chéris.

J'ai vu le Religieux Augustin que vous m'avez adressé, & je l'ai trouvé, comme vous me l'avez dit, tout rempli des Peres de l'Eglise. Ils sont sur ses levres, ils sont dans son cœur; & c'est l'homme du monde qu'on peut feuilleter

plaisir que je goûte à vous parler de vos chers enfans, que j'aime plus que moi-même, & un peu moins que vous. Que Dieu les comble de ses bénédictions; & ils feront tout ce qu'ils doivent être, & l'éducation que vous leur donnerez, germera pour l'éternité. C'est-là qu'on moissonne le fruit des bons avis qu'on a donnés à la jeunesse, & que les dignes peres se trouvent avec leurs dignes fils, pour être à jamais heureux.

A Rome, ce 16 Août 1753.



 LETTRE LXXV.

Au Prélat CERATI.

SI cette Lettre vous porte tous mes sentimens, vous ne la trouverez pas légère; car je la charge de toute l'effime, de tout l'attachement, de toute l'admiration dont je suis capable, pour vous convaincre plus que jamais, combien je vous révere, & combien je vous chéris.

J'ai vu le Religieux Augustin que vous m'avez adressé, & je l'ai trouvé, comme vous me l'avez dit, tout rempli des Peres de l'Eglise. Ils sont sur ses levres, ils sont dans son cœur; & c'est l'homme du monde qu'on peut feuilleter

avec le plus de plaisir, quand on connoît tout ce qu'il vaut. Son héros est avec raison S. Augustin, à titre de Docteur universel, qui embrassa toutes les sciences, & qui en fut singulièrement favorisé. On a bien loué cet homme incomparable; mais il ne l'a pas encore été, comme il le mérite. Aussi conseillois-je il y a quelque temps à un Ecclésiastique qui me consultoit sur la maniere de faire le panegyrique de ce grand Saint, de ne rien dire de lui-même, mais de tout extraire de ses Ecrits, pensant que, pour célébrer dignement Augustin, il faut être Augustin même. Il a suivi mon avis; & l'on a vu les morceaux les plus sublimes & les plus touchans de cet illustre Docteur composer son éloge. Cela fut

très-bien lié, quoiqu'entrecoupé par des exclamations & par des élancemens qui pénétrèrent les Auditeurs. Quand nos Rhétoriciens & nos Prédicateurs sauront-ils que la vraie éloquence ne consiste ni dans l'esprit ni dans les mots; mais qu'elle est une expression de l'ame, un bouillonnement du cœur qui brûle, qui étonne, & qui opere les plus grandes choses?

Il y a certains momens où les grands Orateurs semblent n'avoir plus de style, plus de mots, dans la crainte que la sublimité des choses ne s'altère par des phrases étudiées.

On s'alambique pour être éloquent, & il ne sort de cette opération que des pensées forcées, que des phrases boursofflées; tandis

que, si l'on s'abandonnoit à l'énergie du cœur, on auroit une bouche d'or.

Je ne trouve dans presque tous les livres du temps que de l'élégance; & il y a bien loin d'elle à l'éloquence. L'élégance plaît, & l'éloquence entraîne; &, lorsqu'elle est naturelle, elle s'amalgame avec toutes les beautés de la nature & du génie, pour les rendre dans tout leur jour, & selon toute la vérité: elle est en un mot telle que le morceau de votre composition que vous me fites voir il y a quelque temps, où je reconnus la vraie touche de Démosthène, malgré l'intervalle immense que les siècles ont mis entre vous & lui.

Rien de plus admirable que de

se rapprocher fortement des Anciens, que de tenir à eux, malgré l'éloignement de s temps, comme si l'on étoit leur contemporain; car il faut l'avouer, ils ont tout moissonné, & nous ne faisons que glaner.

Il m'arriva il y a quelque temps d'avoir composé un Discours scientifique qu'on me demandoit, pour être à la tête d'un livre de géométrie. J'appellai toute mon ame à moi; & dans l'effervescence d'un travail qui dura plus d'une semaine, je crus avoir enfanté quelque chose de fort intéressant & tout-à-fait neuf; mais je ne saurois vous dire combien je fus par la suite surpris & humilié de trouver toutes mes pensées répandues dans quelques pages des anciens. Je

n'avois cependant pas pillé ; mais l'esprit des hommes n'ayant qu'un cercle, toutes les générations se ressemblent à quelque chose près, dans la maniere de penser, hors les teintes qui sont absolument différentes.

On m'a dernièrement présenté le nommé Sagri, sorti de vos écoles de Pise ; & il m'a paru qu'il y a de quoi faire un grand sujet. Mais en quelles mains tombera-t-il ? Le moment où l'on quitte le College est l'instant qui décide du sort d'un jeune homme : alors tout avorte, ou tout vient à bien. J'en ai vu qui avoient remporté tous les prix, & qu'on citoit avec complaisance comme de véritables Coriphées ; & malgré toute cette admiration emphatique, ils

devenoient moins que rien. Des plaisirs criminels les investissoient, ou des emplois mécaniques les occupoient ; ou leur esprit qui avoit fait un effort, se ressentoit de cette laborieuse opération, & ne pouvoit plus produire. C'est l'histoire d'un fruit précoce qui charme par ses couleurs, ainsi que par sa nouveauté, & qui se flétrit au moment qu'on l'admire & qu'on se dispose à le cueillir.

Que de peines, avant que l'esprit arrive à sa perfection : tout ce que je fais, c'est que le mien se croit merveilleux quand il participe au vôtre, par une communication d'idées, & qu'il me met dans le cas de vous réitérer mes sentimens d'attachement & de respect, &c.

A Rome, ce 27 Août 1754.

LETTRE LXXVI.

*Au Cardinal QUIRINI.***E**MINENTISSIME,

Les diverses réflexions de votre Eminence, sur les différens siècles écoulés depuis le commencement du monde, sont dignes d'un génie comme le vôtre. Il me semble que je vois la raison peser tous ces siècles, les uns comme des lingots, les autres comme des feuilles de clinquant. Il y en a effectivement de si solides & de si légers, que cela forme le contraste le plus étonnant. Le nôtre, sans contredit, est plus marqué qu'aucun autre, au coin de la légèreté ;
mais

mais il plaît, il séduit, sur-tout par les bons offices des François, qui lui ont communiqué une élégance, qu'on trouve malgré soi, vraiment agréable.

Nos anciens en auroient murmuré avec raison : mais s'ils étoient de notre temps, ils se laisseroient entraîner comme nous ; & sans le vouloir, ils s'amuseroient, & de nos propos légers, & de nos jolis écrits.

La grandeur Romaine ne s'accommode pas de ces agréables frivolités ; mais les Romains d'aujourd'hui ne sont plus aussi majestueux qu'autrefois : l'élégance Françoisse a passé les Alpes ; & nous l'avons accueillie avec plaisir, au moment même que nous en faisons la critique.

Partie I.

L 1

Votre Eminence, qui aime
 beaucoup les François, leur aura
 sûrement pardonné leurs gentil-
 leſſes, quoique ce ſoit au détri-
 ment de la dignité des anciens. Il
 n'y a pas de mal que dans tous les
 ſiècles pris collectivement, il y
 ait des étincelles & des flammes,
 des lis & des bluets, des pluies &
 des roſées, des étoiles & des mé-
 téores, des fleuves & des ruiſ-
 ſeaux : cela rend parfaitement la
 nature ; & pour bien juger de l'U-
 nivers & des temps, il faut réunir
 les différens points de vue, & n'en
 faire qu'un ſeul optique.

Tous les ſiècles ne ſauroient ſe
 reſſembler : c'eſt leur variété qui
 ſert à juger des choſes ; parce que
 ſans cela, il n'y auroit point de
 comparaiſon. Je fais qu'on aimeroit

mieux vivre dans un ſiècle qui
 n'offrit rien que de grand ; mais
 c'eſt bien le cas de dire qu'il faut
 prendre le temps comme il vient,
 & ne pas regretter continuelle-
 ment ce qui eſt paſſé, en s'atta-
 chant au char des anciens. Prenons
 leur goût, & nous n'aurons rien à
 craindre de notre futilité.

C'eſt quelque choſe d'étonnant
 de conſidérer ce gouffre d'où sor-
 tent les temps, & celui où ils ſe
 précipitent. Que d'années, que
 de mois, que de jours, que d'heu-
 res, que de minutes, que de ſe-
 condes abſorbées par l'éternité,
 qui toujours la même, demeure
 immuable au milieu des change-
 mens & des révolutions. C'eſt un
 rocher au milieu des mers, contre
 lequel viennent battre inutilement

tous les flots. Nous sommes tels que des grains de sable dont le vent se joue, si nous ne nous attachons imperturbablement à ce point d'appui : c'est-là ce qui fixe votre Eminence, & ce qui lui fait entreprendre tant d'ouvrages solides que l'Europe admire, & dont la Religion s'applaudit.

Je ne me lasse point de lire la Relation de vos Voyages, & surtout la description que vous faites de Paris & de la France. Outre que le latin peut se comparer à celui de S. Jérôme, il y a des réflexions admirables sur tout ce que votre Eminence a vu. Quel coup d'œil que le vôtre ! il pénètre l'essence des choses, la substance des écrits, l'ame des Ecrivains. Vous avez eu le bonheur de voir à Paris plusieurs

restes précieux du siècle de Louis XIV ; des grands hommes qui vivoient encore, pour vous convaincre qu'on n'a pas exalté ce siècle sans raison.

Rien n'étend l'ame comme les voyages : j'en lis le plus que je puis, afin de faire courir au moins mes pensées, pendant que mon corps est sédentaire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis souvent en idée à Brescia, cette ville, Monseigneur, que vous enrichifiez de vos exemples & de vos préceptes, & où vous recevez à toute heure des hommages, auxquels je m'unis de toute mon ame, en vous assurant du profond respect, &c.

A Rome, ce 10 Décembre 1754.

LETTRE LXXVII.

Au Cardinal BANCHIERI.

E MINENTISSIME,

Je n'ai point encore vu le Ferrarois que votre Eminence daigne me recommander : je l'ai cependant déjà annoncé au Gardien de l'*Ara Cæli*, & il fera tout pour vous prouver combien l'intérêt que vous y prenez lui est précieux.

Je voudrois bien que mes occupations me permissent un voyage à Ferrare, cette ville célèbre par tant d'événemens, & qui a le bonheur de posséder votre Eminence, & les cendres de l'Arioste. Mon premier soin seroit d'aller les baiser. Il en sortiroit quelques

étincelles poétiques qui viendroient me saisir, & qui me mettroient en état de vous assurer envers comme en prose, que rien ne peut égaler le profond respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1755.

LETTRE LXXVIII.

A un Chanoine de Milan.

CE n'est pas une petite entreprise, Monsieur, qu'un panégyrique de S. Paul ; il faudroit avoir l'ame aussi grande que le Docteur des Gentils, pour le célébrer d'une manière digne de lui. Son éloge est celui de la Religion ; il est tellement identifié avec elle, qu'on

LETTRE LXXVII.

Au Cardinal BANCHIERI.

E MINENTISSIME,

Je n'ai point encore vu le Ferrarois que votre Eminence daigne me recommander : je l'ai cependant déjà annoncé au Gardien de l'*Ara Cœli*, & il fera tout pour vous prouver combien l'intérêt que vous y prenez lui est précieux.

Je voudrois bien que mes occupations me permissent un voyage à Ferrare, cette ville célèbre par tant d'événemens, & qui a le bonheur de posséder votre Eminence, & les cendres de l'Arioste. Mon premier soin seroit d'aller les baiser. Il en sortiroit quelques

étincelles poétiques qui viendroient me saisir, & qui me mettroient en état de vous assurer envers comme en prose, que rien ne peut égaler le profond respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1755.

LETTRE LXXVIII.

A un Chanoine de Milan.

CE n'est pas une petite entreprise, Monsieur, qu'un panégyrique de S. Paul ; il faudroit avoir l'ame aussi grande que le Docteur des Gentils, pour le célébrer d'une manière digne de lui. Son éloge est celui de la Religion ; il est tellement identifié avec elle, qu'on

ne peut le louer séparément.

C'est chez ce grand Apôtre, le même esprit, le même zèle, la même charité. Quelle plume rapide, si l'on veut décrire ses voyages & ses travaux apostoliques ! Il court aussi vite que la pensée, quand il s'agit d'entreprendre une bonne œuvre ; & il ne respire que Jesus-Christ, lorsqu'il annonce l'Évangile. On croiroit, par la manière dont il se multiplie, qu'il forme lui seul tout le Collège Apostolique : il est presque en même temps sur terre, sur mer, toujours veillant pour le salut des Fidèles, toujours désirant la palme du martyr, toujours s'élançant vers l'éternité : personne ne fut aussi bon citoyen, aussi bon ami. Il n'oublie rien ; il se souvient
des

des plus petits services qu'on lui rend ; & son cœur ne palpite pas une seule fois, que ce ne soit un desir vers le Ciel, un mouvement d'amour pour Jesus-Christ qui l'a converti, & un acte de reconnaissance envers les Chrétiens qui l'ont assisté.

Le panégyrique en général, est une genre d'écrire qui ne doit point ressembler à un sermon : il y faut des fleurs, des éclairs, & que cela brille sur un fond de morale qui soit la base du discours. Si on ne fait que louer, on n'instruit point : si on ne fait qu'instruire, on ne célèbre pas son Héros.

L'habileté de l'Orateur consiste à faire sortir du sein de l'éloge même des réflexions lumineuses, qui aient pour objet la réforme des

Partie I.

M m

mœurs; mais sur-tout ayez soin; mon cher ami, de ne jamais faire le panégyrique d'un Saint, aux dépens des autres. Cela prouve la fécondité de l'Orateur. Chaque illustre personnage a son mérite; & c'est outrager la mémoire d'un serviteur de Dieu, qui s'est regardé comme le moindre de tous, que de relever sa gloire au préjudice d'un autre Saint.

Point de digressions éloignées de votre sujet. Ne perdez pas de vue que c'est S. Paul que vous voulez louer, & que vous manquez votre but, si vous vous attachez à autre chose qu'à son éloge.

Point de langueurs dans un panégyrique; tout doit être rapide, & sur-tout dans celui du grand Apôtre, dont le zèle ne se reposa

jamais. Il faut que vos Auditeurs croient le voir & l'entendre, qu'ils puissent dire: C'est lui-même, le voilà. Il faut que vous déployiez avec lui toute la puissance de la grace; que vous terrassiez comme lui ceux qui diminuent le pouvoir absolu de Dieu sur le cœur de l'homme; que vous tonniez comme lui contre les faux Prophètes; & contre les corrupteurs de la morale. Il faut enfin que vous donniez une idée succinte de ses différentes Epîtres, en les présentant brûlantes des flammes de la charité, rayonnantes des lumières de la vérité.

Point de comparaisons forcées; elles doivent naître du sujet: point de mots inutiles; ils doivent tous instruire: point de phrases

boursoufflées ; elles doivent être toutes naturelles. C'est votre cœur qui dans ce discours doit être l'Orateur, & non votre esprit. Réservez l'esprit pour les Académies, quand vous y prononcerez quelque éloge ; mais la dignité de la Chaire, la sainteté du Temple, l'éminence du sujet, le panégyrique de Paul enfin, sont infiniment au dessus des antitheses, des faillies, & des jeux de mots.

L'éloquence humaine est faite pour louer des actions humaines ; mais il faut une éloquence divine pour célébrer des hommes divins. Ce n'est point chez les Poètes qu'on doit cueillir les fleurs dont on couronne les Elus, mais chez les Prophetes. Je suis plus que je ne puis dire, &c.

A Rome, ce 13 Octobre 1755.

 LETTRE LXXIX.

A M. l'Abbé LAMI.

OH, je ne suis point du tout de votre avis, mon cher Abbé, touchant le livre que vous critiquez avec tant de sévérité. Certainement il n'est point aussi médiocre que vous le prétendez. Il y a des principes, des vues, des beautés, des détails qui rendent cet ouvrage intéressant. Quelques négligences de style ne défigurent pas un livre totalement. Le style n'est que l'écorce ; & quelquefois un arbre est bon, quoique l'écorce n'en vaille rien. Malheureusement dans le siècle où nous sommes, on s'attache moins aux choses qu'aux

M m 3

mots. Les phrafes ne font que trop souvent la fortune d'un ouvrage. J'ai parcouru une multitude de brochures imprimées à Paris, qui n'avoient pour elles qu'un ftyle rapide & féduifant. On fe demandoit à foi-même ce que l'Auteur avoit voulu dire, & l'on n'en favoit rien. Il n'est point étonnant que dans un pays où l'on aime fingulierement la parure & tout ce qui a du clinquant, on fe paffionne pour une production écrite avec élégance.

○ Il y a des fujets qu'on traite, & qui n'ont befoin que d'eux-mêmes pour captiver l'attention; au lieu qu'il y a certaines matieres qu'on ne liroit pas, fi elles n'avoient un ftyle brillant pour paffe-port. Un Ecrivain habile doit favoir faire cette différence.

Je ferois bien-aife que vous analyfiez deux ouvrages qui viennent de paroître ici tout récemment: *La Converfation avec foi-même*, & *les Elémens de Métaphyfique*. Le premier eft fingulièrement intéreffant, en ce qu'il élève l'ame fur les débris des paffions & des fens. Le fecond ne l'eft pas moins, en ce qu'il rend palpable fa fpiritualité & fon immortalité. Ce font deux productions métaphyfiques, différemment préfentées; la *Converfation avec foi-même*, avec une clarté qui la met à la portée de tout le monde; les *Elémens*, avec une profondeur qui en interdit la lecture au plus grand nombre.

Je regarde vos Feuilles comme un excitateur qui empêche nos Italiens de s'endormir fur les

Sciences & sur la Littérature. Dans un climat chaud, on a besoin pour étudier d'être souvent réveillé. L'esprit s'affouplit comme le corps, si l'on ne prend garde à foi; & pour lors à peine a-t-on le courage de lire & de penser. Florence fut toujours une ville renommée pour la littérature & pour le goût; & je ne crains point qu'elle dégénere, tant que vous l'éclairerez. Un ouvrage périodique fait avec discernement, répand la lumière dans les esprits, entretient l'émulation, & supplée à la lecture d'une multitude d'ouvrages qu'on n'a pas le temps de lire, & qu'on n'a pas le moyen de se procurer.

Quand je lis un Journal qui rend compte des productions qui s'impriment en Europe, j'apprends

à connoître le génie des Nations; & je m'aperçois que l'Anglois n'écrit pas comme l'Allemand, & ne pense pas comme les François. Cette bigarrure dans la maniere de composer & de penser, qui différencie les peuples, me persuade que le monde moral est réellement une copie du monde physique, & qu'il en est des esprits comme des visages qui n'ont aucune ressemblance entre eux.

Adieu. Je vous quitte, pour me jeter dans les épines de la Controverse, où je ne trouverai sûrement pas les fleurs qu'on aperçoit dans vos écrits.

A Rome, ce 5 Novembre 1755.



LETTRE LXXX.

A un Curé du Diocèse de Rimini.

C'EST très-témérairement, mon cher Pasteur, que vous jugez votre Pere, le mien, celui de tous les Fideles, le grand Lambertini, pour qui toutes les Eglises ont la plus profonde vénération. Outre qu'il est célèbre par ses connoissances vastes & sublimes, par son génie pénétrant, par sa prudence consommée, il est le Chef de la Religion, le souverain Pontife, duquel on ne peut médire sans blasphémer. Avez-vous ignoré que S. Paul demande pardon au Grand-Prêtre de la Synagogue, lorsqu'elle expirât, parce qu'il l'avoit appelé *muraille blanchie*?

Le Traité que Benoît XIV fit avec l'Espagne, pour que les Clercs Espagnols ne vinssent plus à Rome, a empêché je ne fais combien de jeunes Ecclésiastiques d'être vagabonds, & de mener une vie licentieuse. Rien n'est plus à propos que de voir ceux qui se destinent au ministère de la Religion sous les yeux de leurs propres Evêques, qui apprennent à les connoître, & qui ne les perdent pas de vue.

D'ailleurs il faut tant de raisons pour juger un Souverain avec équité, que, si l'on ne connoît ce qui se passe dans les cabinets des Princes, la nature des événemens, les suites qu'une affaire peut avoir, & si même l'on ne pénètre l'ame de ceux qui agissent & qui font

agir, on ne peut que former un jugement très-criminel.

Eh! qui sommes-nous, pour condamner le Vicaire du Christ, & sur-tout lorsque nous ignorons le motif de ses démarches, & que nous ne savons pas ce qu'il a pu prévoir? Dans une affaire, le préjugé est en faveur des Juges. Comment justifiera-t-on la licence qu'on se donne de blâmer sur de foibles apparences, la conduite du souverain Pontife? C'est sans doute prêter des armes aux Protestans, & manquer essentiellement de respect à l'égard de celui que Dieu a établi sur un trône pour voir & pour juger, & qu'il nous a ordonné d'écouter comme lui-même: je dis plus; c'est risquer son salut.

Il n'y a point de circonstance,

point de moment, dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion, où il soit permis de s'élever contre les démarches du souverain Pontife. Il voit mille choses que vous ne voyez pas; &, s'il ne nous en rend pas compte, c'est que souvent il est lié par des considérations qui retiennent sa plume & sa langue. Il est une politique chrétienne qui, sans jamais blesser la vérité, ne dit pas toute vérité, & qui s'enveloppe d'un silence nécessaire, quand il est avantageux de ne pas parler. Comment prêchez-vous dans votre Paroisse le respect dû au Chef de l'Eglise, si l'on vous entend vous-même vous échapper contre lui? Supposons même qu'il ait mal fait; vous devriez comme Chrétien, comme

Prêtre, comme Curé, l'excuser en public, & imposer un silence éternel à ceux qui oseroient l'attaquer. Voilà mes sentimens sur les souverains Pontifes. Ce sont les Oints du Seigneur, les Christs, dont on ne doit jamais mal parler : *Nolite tangere Christos meos, & in Prophetis meis malignari.*

Je me flatte que vous reviendrez de votre préjugé, & que vous approuverez mes raisons, parce que vous avez l'esprit juste & le cœur droit. C'est une effervescence d'imagination, qui vous a porté à condamner Benoît XIV, lui dont toutes les démarches sont pesées au poids de la justice, & dans le sanctuaire même de la vérité.

Je vous embrasse, mon cher Pasteur, & je suis, &c.

A Rome, ce 14 Mai 1755.

 LETTRE LXXXI.

A M. MEKNER, Gentilhomme Protestant.

JE suis fâché, mon cher Monsieur, de vous voir rebattre perpétuellement contre l'Eglise Romaine une multitude d'objections usées, que M. Bossuet, Evêque François, a mis en poudre dans son Exposition de la Foi Catholique, & dans son excellent Ouvrage des Variations. Il est impossible de suivre à la piste un Protestant; parce qu'au lieu d'attendre la réponse à la question qu'il propose, il en fait une nouvelle, & il ne donne pas le temps de respirer.

Si vous me parlez tout-à-la fois

Prêtre, comme Curé, l'excuser en public, & imposer un silence éternel à ceux qui oseroient l'attaquer. Voilà mes sentimens sur les souverains Pontifes. Ce sont les Oints du Seigneur, les Christs, dont on ne doit jamais mal parler : *Nolite tangere Christos meos, & in Prophetis meis malignari.*

Je me flatte que vous reviendrez de votre préjugé, & que vous approuverez mes raisons, parce que vous avez l'esprit juste & le cœur droit. C'est une effervescence d'imagination, qui vous a porté à condamner Benoît XIV, lui dont toutes les démarches sont pesées au poids de la justice, & dans le sanctuaire même de la vérité.

Je vous embrasse, mon cher Pasteur, & je suis, &c.

A Rome, ce 14 Mai 1755.

 LETTRE LXXXI.

*A M. MEKNER, Gentilhomme
Protestant.*

JE suis fâché, mon cher Monsieur, de vous voir rebattre perpétuellement contre l'Eglise Romaine une multitude d'objections usées, que M. Bossuet, Evêque François, a mis en poudre dans son Exposition de la Foi Catholique, & dans son excellent Ouvrage des Variations. Il est impossible de suivre à la piste un Protestant; parce qu'au lieu d'attendre la réponse à la question qu'il propose, il en fait une nouvelle, & il ne donne pas le temps de respirer.

Si vous me parlez tout-à-la fois

du Purgatoire, de l'Eucharistie, du Culte des Saints, il est impossible que je vous replique au même instant sur ces trois points. Une controverse doit être raisonnée, si l'on veut s'entendre, & conséquemment elle exige qu'on traite un sujet à fond, avant de passer à un autre. Sans cela nous frapperons l'air; & nous aurons le sort de tous les disputeurs qui, après avoir bien argumenté, finissent par demeurer opiniâtrément dans leur sentiment.

Vous êtes convenu de la marche que j'établis; de vous prouver par l'Evangile même, & par les Epîtres de S. Paul, que vous recevez comme un ouvrage inspiré, toutes les vérités que vous contestez; & de vous faire voir que la Tradition,

sans

sans nulle interruption, les a toujours enseignées.

Et s'il en étoit autrement, vous sauriez le jour, la date où nous aurions innové; à moins que vous ne vouliez nous persuader, que toute l'Eglise, dans un clin-d'œil, malgré tous ses membres dispersés, a changé sa croyance, sans le savoir. Mais quelle absurdité!

Les reproches que vous faites continuellement à l'Eglise Romaine, mon cher Monsieur, sur le célibat qu'on prescrit aux Prêtres, & sur la coupe qu'on retranche aux Fideles dans la participation aux saints Mysteres, tombent d'eux-mêmes, quand on pense que le mariage & le sacerdoce se réunissent encore tous les jours chez les Grecs catholiques, & qu'on y

donne à tous les Fideles la Communion sous les deux especes.

Revenez à l'Eglise de bonne foi; & le grand Pape qui la gouverne aujourd'hui, ne vous rejettera pas de son sein, parce que vous avez des Ministres mariés, & que vous desirez l'usage de la coupe. Sa prudence trouvera un tempérament qui vous accordera tout ce qu'on peut accorder, sans changer le dogme & la morale, mais en changeant seulement la discipline, qui de tout temps fut sujette à varier.

Le Cardinal Quirini, que le zele pour votre retour consume perpétuellement, sera votre médiateur entre le Pape & vous. En revenant au Pape, vous reviendrez à celui qui étoit autrefois votre

Chef; car c'est vous qui vous êtes éloignés. Les abus qui régnoient alors dans l'Eglise, parce qu'il est nécessaire, comme dit Jesus-Christ, qu'il y ait des scandales & des hérésies, ne pouvoient absolument autoriser vos ancêtres à se révolter & à se séparer. Ils n'avoient que la voie des représentations; &, s'ils se fussent bornés à cet objet, sans y mettre ni aigreur, ni fiel, ni esprit de rébellion, ils auroient sûrement obtenu quelque réforme. Pour guérir quelques tumeurs de notre corps, on ne se met pas en devoir de le mutiler, ou de l'étouffer.

Bien des Protestans reviennent, s'ils n'étoient point arrêtés par un misérable respect humain; car il est impossible qu'en

lisant aussi souvent la sainte Ecriture qu'ils le font, ils n'y apperçoivent pas les prérogatives du Chef des Apôtres, & l'infailibilité de l'Eglise qui ne peut jamais enseigner aucune erreur, d'autant plus que Jesus-Christ est réellement avec elle jusqu'à la conformation des siècles, sans nulle interruption: *omnibus diebus vitæ, usque ad consummationem sæculi.*

Il ne faut que des yeux pour voir qui de l'Eglise Romaine, ou de l'Eglise Protestante a raison: l'une paroît cette montagne sainte, dont parle l'Ecriture; & l'autre, une vapeur qui obscurcit les yeux, & qui n'a nulle solidité.

Je donnerois jusqu'à la dernière goutte de mon sang, mon cher

Monsieur, pour vous voir réunis à nous, parce que, assuré que vous avez rompu la chaîne qui vous attachoit au centre d'unité, vous n'êtes plus que des êtres isolés, sans bouffole, sans guide & sans chef.

Dieu vous le fait sentir d'une manière terrible, en vous livrant à je ne sais combien d'erreurs différentes, qui forment presque autant de sectes diverses que de communions. Et cela nous prouve que, lorsqu'il n'y a plus d'autorité qui réunisse les Fideles, ils ne tiennent plus qu'à eux-mêmes, & conséquemment à tous les préjugés.

N'allez pas vous imaginer, je vous supplie, que je veuille ici insulter à votre état. Hélas! tout m'annonce que vous êtes dans la

bonne foi. Mais cela ne vous justifiera pas devant Dieu, qui exige de vous un examen sévère sur un article aussi essentiel; d'autant plus que vous pouvez mieux que personne vous instruire & vous juger.

La sentence qu'on prononce contre soi-même, lorsqu'on a tort, est digne de votre belle ame & de votre bon cœur. Votre candeur me répond que vous vous instruirez selon la vérité, & que vous ne la rejetterez point, lorsque vous la verrez. Elle est sur les lèvres des bons Catholiques; & en les écoutant, c'est elle-même que vous entendrez. Je le desire de toute la plénitude de mon cœur, par l'ardeur sincère que j'ai de me trouver éternellement avec vous dans ce séjour de paix, où il n'y

aura que ceux qui sont marqués du signe de la Foi. Jugez par-là de toute l'étendue de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 14 Mai 1755.

Fin du premier Volume.

T A B L E D E S L E T T R E S

Contenues dans ce Premier Volume:

<i>D</i> iscours préliminaire,	Page iiij
LETTRE I à M. de Cabane, Chevalier de Malte,	I
LETT. II à M. l'Abbé Ferghen,	II
LETT. III à une de ses Sœurs,	32
LETT. IV à Monfignor Bouget, Camé- rier secret de Sa Sainteté,	36
LETT. V au Révérendissime Abbé du Mont-Cassin,	40
LETT. VI à M. Stuart, Gentilhomme Ecoffois,	43
LETT. VII à la Signora Bazardi,	50
LETT. VIII au Prélat Cerati,	52
LETT. IX au Marquis Clerici, Mila- nois,	55
LETT. X à Madame ***,	57
LETT. XI au Révérend Pere *** , Re- Partie I.	Oo

434 T A B L E

ligieux Franciscain,	66
LETT. XII à un Chanoine d'Osimo,	70
LETT. XIII au Comte Algarotti,	79
LETT. XIV à M. l'Abbé Lami,	84
LETT. XV à une Religieuse Carmélite,	88
LETT. XVI au Cardinal Valenti, Secrétaire d'Etat,	91
LETT. XVII au même,	94
LETT. XVIII au Prélat Cerati,	95
LETT. XIX au Comte ***,	99
LETT. XX au même,	103
LETT. XXI à M. l'Abbé Nicolini,	108
LETT. XXII à M. le Cardinal Crescenci,	115
LETT. XXIII à un Gentilhomme de Ravenne,	117
LETT. XXIV à M. le Cardinal Querini,	120
LETT. XXV au R. P. Orsi, Dominicain, devenu depuis Cardinal,	123
LETT. XXVI à un Prélat,	126
LETT. XXVII à Monseigneur Henriquez,	130

DES LETTRES. 435

LETT. XXVIII à l'Abbesse d'un Monastere,	134
LETT. XXIX à M. l'Abbé Lami, Ecrivain périodique à Florence,	140
LETT. XXX au Comte ***,	144
LETT. XXXI au Prince San Severo, Napolitain,	163
LETT. XXXII à un Religieux de ses amis, devenu Provincial,	167
LETT. XXXIII à Madame la Marquise R***,	174
LETT. XXXIV au Chevalier de Cabane,	181
LETT. XXXV à M. l'Evêque de Spolète,	190
LETT. XXXVI à M. le Cardinal Querini,	196
LETT. XXXVII au Révérend Pere Sigismond, de Ferrare, Général des Capucins,	200
LETT. XXXVIII à Madame B***, Vénitienne,	203
LETT. XXXIX au R. P. Louis, de	

<i>Cremona, Religieux des Ecoles Pies,</i>	210
LETT. XL au Comte ***,	217
LETT. XLI à M. le Cardinal Passio- nei,	228
LETT. XLII à M. Aymaldi,	230
LETT. XLIII à Dom G ***, Prieur de la Chartreuse de Rome,	234
LETT. XLIV au même,	240
LETT. XLV à un Religieux partant pour l'Amérique,	243
LETT. XLVI au Prélat Cerati,	248
LETT. XLVII à M. l'Abbé de Canil- lac, Auditeur de Rote,	251
LETT. XLVIII au Marquis Scipion Maffei,	253
LETT. XLIX à Monseigneur Carrac- cioli, Nonce à Venise, & mort Nonce en Espagne,	256
LETT. L au Comte de ***,	257
LETT. LI au même,	264
LETT. LII à Monseigneur Firniani, Evêque de Pérouse,	266

LETT. LIII au Prélat Cerati,	269
LETT. LIV à un Religieux Francis- cain,	272
LETT. LV à la Dame Pigliani,	274
LETT. LVI au Comte ALGAROTTI,	279
LETT. LVII à Monsignor Rota, Secre- taire de la Chiffreterie,	281
LETT. LVIII au Gonfalonier de la Ré- publique de Saint-Marin,	283
LETT. LIX au Comte ***,	292
LETT. LX à un Religieux des Mineurs Conventuels,	299
LETT. LXI au Cardinal Spinelli,	302
LETT. LXII à M. l'Abbé Lami,	305
LETT. LXIII à M. le Baron de Kro- nech, Gentilhomme Allemand,	311
LETT. LXIV à M. de la Bruere, chargé des affaires de France en Cour de Rome,	313
LETT. LXV au même,	316
LETT. LXVI au Cardinal Querini, Evêque de Brescia,	318

438 TABLE

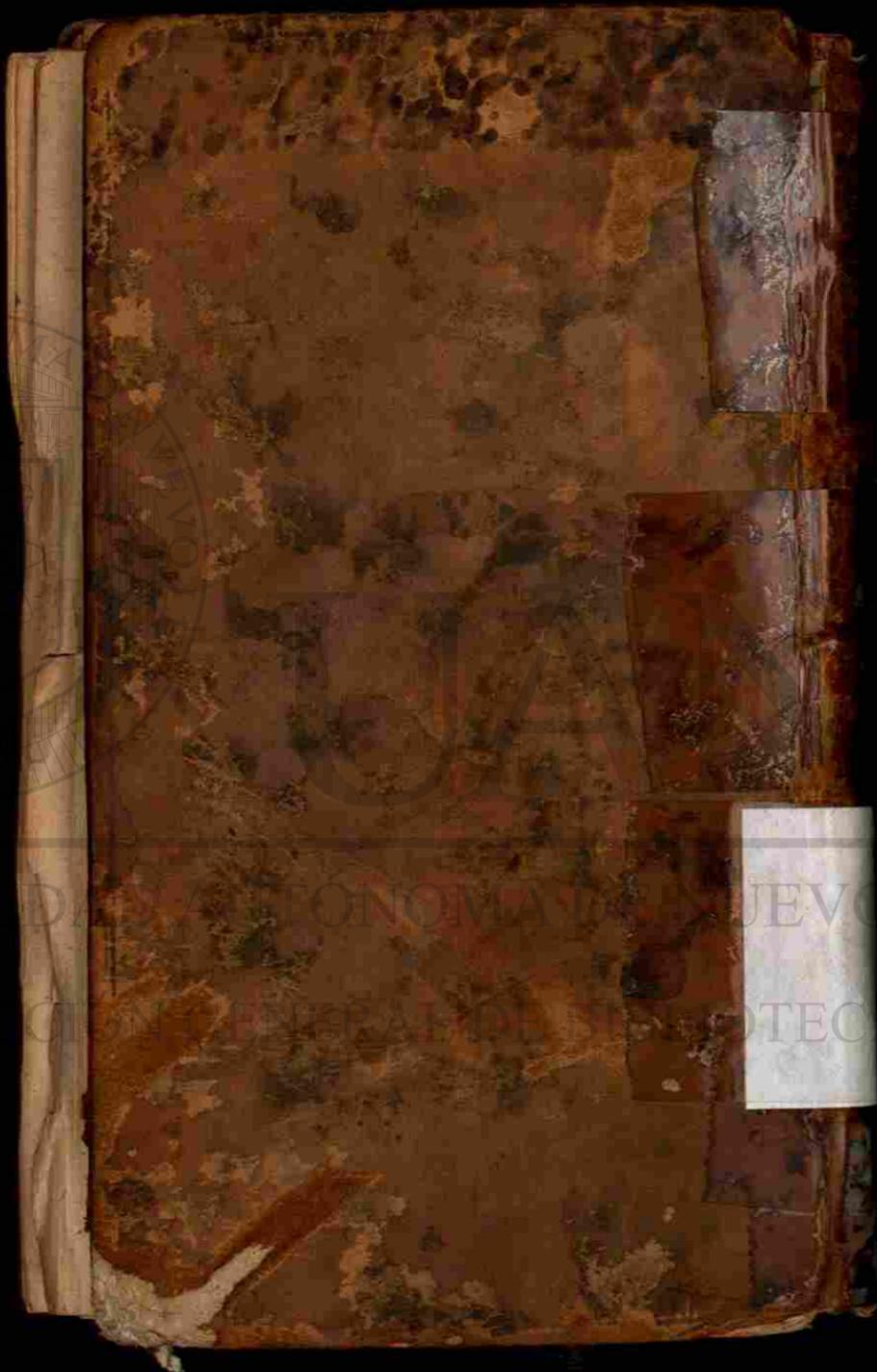
LETT. LXVII à M. le Comte de Bielk, Sénateur de Rome,	340
LETT. LXVIII au Comte***,	343
LETT. LXIX au R. P. Concina, Do- minicain,	346
LETT. LXX au Cardinal Gentili,	348
LETT. LXXI à Monseigneur Zaluski, Grand Référéndaire de Pologne,	349
LETT. LXXII à un Religieux de ses amis, nommé Evêque ^{de Varsovie} _{de son évêque}	352
LETT. LXXIII à M. l'Abbé Lami,	367
LETT. LXXIV à un Gentilhomme de la Toscane,	370
LETT. LXXV au Prélat Cerati,	393
LETT. LXXVI au Cardinal Querini,	400
LETT. LXXVII au Cardinal Ban- chieri,	406
LETT. LXXVIII à un Chanoine de Milan,	407
LETT. LXXIX à M. l'Abbé Lami,	413

DES LETTRES. 439.

LETT. LXXX à un Curé du Diocèse de Rimini,	418
LETT. LXXXI à M. Mekner, Gen- tilhomme Protestant,	423

FIN de la Table du premier Volume.





DAVIDSON UNIVERSITY LIBRARY
CLARENCE B. BROWN
TECHNICAL SERVICES
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY